



# Uppsala College Library













**VOLTAIRE**  
**RACONTÉ PAR CEUX QUI L'ONT VU**

## A LA MÊME LIBRAIRIE

---

BEETHOVEN, *raconté par ceux qui l'ont vu*. Lettres, Mémoires, etc., réunis par J.-G. Prod'homme. 1 vol., tirage limité à 2.600 exemplaires, mars 1927, à l'occasion du centenaire (*épuisé*). Se vend en édition courante.

MOZART, *raconté par ceux qui l'ont vu*. Lettres, Mémoires, etc., réunis et traduits par J.-G. Prod'homme. 1 vol. tirage limité à 1.100 exemplaires, mai 1928, à l'occasion du Cycle Mozart (*épuisé*). Se vend en édition courante.

SCHUBERT, *raconté par ceux qui l'ont vu*. Souvenirs, lettres, journaux intimes, etc., suivis de la Correspondance et des écrits de Schubert, réunis et traduits par J.-G. Prod'homme, 1928, à l'occasion du centenaire.

### OUVRAGES DE M. J.-G. PROD'HOMME.

*H. Berlioz, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1904 (3<sup>e</sup> édition, 1927).

*Les Symphonies de Beethoven*. Paris, 1906 (10<sup>e</sup> édition, 1925).

*Paganini*. Paris, 1907.

*Écrits de Musiciens*. Paris, 1912.

*La Jeunesse de Beethoven*. Paris, 1920 (2<sup>e</sup> édition, 1927).

*Richard Wagner et la France*. Paris, 1920.

*Mozart, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1924.

*L'Opéra (1669-1925)*. Paris, 1925.

*Pensées sur la Musique et les Musiciens*. Paris, 1927.

Traduction de Gottfried Keller, *Sept Légendes*. Paris, 1920.

Traduction des Drames musicaux de R. Wagner, 5 volumes. Paris, 1922-1927.

En collaboration avec A. DANDELLOT :

*Gounod*, 2 vol. Paris, 1911.

En collaboration avec MM. Dr. HOLL, Fr. CAILLÉ et VAN VASSENHOVE :

Traduction des *Œuvres en prose de Richard Wagner*, 13 volumes. Paris, 1907-1923.

En collaboration avec J. KIENLIN :

Traduction complète de *La Flûte enchantée*, de Schikaneder et L. Giesecke, musique de Mozart (version de l'Opéra de Paris), Leipzig, 1922.

En collaboration avec E. DE CRAUZAT :

*Les Menus plaisirs du Roi, l'École royale, et le Conservatoire de musique et de déclamation*. Paris, 1929.

# VOLTAIRE

RACONTÉ PAR

CEUX QUI L'ONT VU

(DE PARIS A GENÈVE)

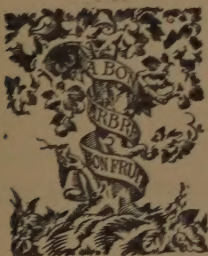
*Souvenirs, Lettres, Documents, etc...*

*réunis, annotés  
et accompagnés de résumés biographiques  
par*

J.-G. PROD'HOMME

PRÉFACE DE

EDOUARD HERRIOT



A l'occasion du 150<sup>e</sup> Anniversaire  
de la mort de Voltaire

---

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN ET BOUTELLEAU

7, rue du Vieux-Colombier

PARIS

Uppsala College  
Library



LA PRÉSENTE ÉDITION DE CE VOLUME  
A ÉTÉ TIRÉE A 2.050 EXEMPLAIRES SUR  
ALFA VERGÉ OUTHENIN-CHALANDRE NU-  
MÉROTÉS DE 1 à 2.050, PLUS 150 EXEM-  
PLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE  
2.051 à 2.200, A L'OCCASION DU 150<sup>e</sup> AN-  
NIVERSAIRE DE LA MORT DE  
VOLTAIRE

842.5  
V935X  
P964

N° 00,743

Tous droits réservés pour tous pays  
*Copyright by* librairie Stock, Delamain  
et Boutelleau, 1929.

32623

## PRÉFACE

*M. J.-G. Prod'homme, à qui nous devons déjà tant de travaux si largement informés, d'un sens critique très net, publie sur Voltaire un recueil de documents, pour nous inviter à célébrer le cent-cinquantième anniversaire du jour où se termina la plus féconde des carrières littéraires. Courageuse entreprise. Voltaire n'est plus guère à la mode; on le redoute; on cherche à le faire oublier. Par bonheur, il peut attendre le retour de faveur dont il bénéficiera lorsque le public français sera las de l'amphigouri, du néo-mysticisme, du pragmatisme et de quelques autres sornettes.*

*Sans doute, le recueil de M. Prodhomme hâtera ce souhaitable événement. Ce que François-Marie Arouet représente avec tant de charme toujours et souvent avec tant de force, c'est cette bourgeoisie du XVIII<sup>e</sup> siècle commençant dont nous avons perdu jusqu'au souvenir et qui valut à la France tout ensemble sa réputation de libéralisme, son renom d'esprit. Temps adorable où la femme d'un receveur des épices à la Chambre des comptes reçoit des hommes de cour et des hommes de lettres qui consentent à se rencontrer sans*

*scandale; où un abbé comme Châteauneuf emploie le meilleur de son temps à méditer un ouvrage sur la flûte et la lyre antiques; où Ninon tient école de politesse et s'emploie à former pour le monde les jeunes hommes que l'aristocratie lui adresse; où les Jésuites eux-mêmes consacrent leur principal effort à dégager la religion, en l'humanisant, de ce qui la peut rendre fâcheuse. Notre époque actuelle, ce Directoire sans élégance, dominé par les parvenus, ne saurait, en effet, comprendre l'aimable société du Temple; notre temps de vice hypocrite redoute la comparaison avec cette société de verve joyeuse, de culture raffinée, de libre propos.*

*C'est donc entreprendre un vrai voyage de découverte que suivre le jeune François-Marie dans les châteaux, dans les théâtres, dans les salons où il fait éclater, dès l'adolescence, la gerbe étincelante de ses dons. Un enfant de vingt ans rime pour Mademoiselle Duclos les vers légers de l'Anti-Giton et fustige ces mêmes étrangetés que nos lettrés d'aujourd'hui cherchent à remettre en honneur. Et, tout naturellement, c'est lui que l'on met à la Bastille. Mais le pouvoir lui-même a de l'esprit. Le Régent hait les fanatiques et protège la pensée indépendante; il vient au secours de l'intelligent petit libertin, de ce rieur qui « goguenarde » même lorsque l'exempt de robe courte le conduit aux prisons du roi. Après le succès d'Œdipe, le reclus de la veille reçoit de Sa Majesté une médaille d'or. Le Régent sait qu'il n'est pas en droit de témoigner de la rancune.*

*M. Prod'homme a dû s'imposer un choix parmi les très nombreux documents contemporains qui nous font assister*

*à la floraison de cette étonnante jeunesse, soit à Paris, soit sur les bords de la Loire, dans les loisirs que lui assure tel ou tel châtelain. Une fois de plus, le lecteur est humilié du contraste qu'offre un tel moment avec le nôtre. Alors, l'élite sociale, en plus d'un pays, met son honneur à encourager la nouveauté, la hardiesse, tout ce qui semble préparer l'avenir. Des figures attachantes se dessinent. Celle, par exemple, d'Henri Saint John, vicomte de Bolingbroke, orateur, écrivain lui-même, ami de Swift et, malgré ses opinions politiques qui le rattachent au parti des tories, indépendant au point de combattre la religion révélée. Une classe sociale prouve sa force lorsqu'elle laisse les meilleurs des siens développer ainsi, sans souci du préjugé régnant, les conséquences des notions intellectuelles reçues à Eton ou à Oxford. L'argent se laisse critiquer. La religion se montre accommodante. Marie Leczinska, si célèbre pour sa dévotion, confie une surintendance au licencieux président Hénault. Dans cet hôtel de Sully, qui demeure encore assez intact dans la rue Saint-Antoine, les hommes de lettres dînent à la même table que les grands seigneurs; à la porte de l'hôtel, se produit l'incident avec les gens du chevalier de Rohan. « Ne me frappez pas sur la tête, s'écrie le jeune Voltaire; il en peut sortir encore quelque chose de bon ». Et le prince de Conti donne raison au poète bâtonné contre le noble insolent et lâche.*

*De nouvelles recherches, succédant à celles que M. Prod'homme vient d'entreprendre et qu'on voudrait conduites par lui, devraient nous renseigner sur les années si fécondes que Voltaire, après 1726, passa en Angleterre. C'est le temps*

*où il publie la première édition authentique de la Henriade, où il forme son credo philosophique, où il écrit en anglais son Essai sur la poésie épique et, bien plus intéressant encore, son Essai sur les guerres civiles de France. M. Prod'homme ne reprend sa publication qu'à partir de l'année 1731, c'est-à-dire au moment où, rentré à Paris, ayant en poche son manuscrit de Brutus, armé de ses Lettres philosophiques, l'écrivain fait imprimer son Histoire de Charles XII. Arouet a maintenant trente-sept ans. Caractère, doctrine, style, il apparaît désormais tel qu'il se manifestera durant toute sa longue vie.*

*Il est regrettable, selon nous, que M. Prod'homme ait dû tant élaguer dans sa promenade à travers la forêt des renseignements et des informations sur le développement du génie de Voltaire. Du moins, a-t-il bien choisi; les textes qu'il a retenus sont révélateurs. On attendait le témoignage de Mathieu Marais. Fils d'un procureur du Châtelet et lui-même avocat au Parlement, souple d'esprit, ami des libertins, complaisant aux jansénistes, admirateur et correspondant de Bayle, l'auteur des Mémoires est mieux qualifié que personne pour résumer l'impression produite sur la bourgeoisie française, vers 1731, par l'auteur clandestin du Charles XII. Marais se montre surtout sincère lorsqu'il échange ses idées avec son ami le Bourguignon Bouhier. Il a bien vu tout ce qu'un livre, innocent en apparence comme ce Charles XII, contient de hardie nouveauté. Ce Voltaire, écrit-il, il « renverse ciel et terre ». Ou encore : « c'est un anti-Monarque, et il ne paraît pas respecter beaucoup les puissances de la terre et tout ce qui peut dominer. Si le poème*



*dont on vous a parlé est vrai, les puissances célestes ne l'embarrassent guère ».*

*Ainsi, dès 1731, le dessein révolutionnaire, antimonarchique en fait sinon d'intention, antireligieux de l'œuvre voltairienne éclate aux yeux d'un bourgeois comme Mathieu Marais. Les réactions provoquées par Zaïre, en 1732, par ce Temple du goût qui ferme à l'écrivain les portes de l'Académie, on les découvre dans la même correspondance. On voudrait pouvoir suivre dans le détail le grand orage de 1734, provoqué par la poursuite devant le Parlement des Lettres. C'est vraiment une date essentielle dans l'histoire de l'intellectualisme français. Le Mémoire pour Claude-François Jore n'est que l'un des éléments d'une cause passionnante.*

*M. Prod'homme a dû avancer rapidement. Voici qu'il nous conduit sur les marches de Lorraine et dans le désert de Cirey. Madame du Châtelet apparaît. On ne peut pas comprendre toute une partie importante de la vie et de l'œuvre voltairiennes si l'on ne s'est fait présenter à la savante Emilie. Lorsqu'elle donne asile à l'auteur des Lettres, elle n'a pas encore trente ans. Elle a traduit Virgile et aimé le maréchal de Richelieu : deux aspects de son génie, plus sévère d'apparence que de fait. Madame du Deffand criblera d'épigrammes cette prétendue femme philosophe et l'enfermera dans une terrible définition : « Emilie travaille avec tant de soin à paraître ce qu'elle n'est pas qu'on ne sait plus ce qu'elle est en effet ». Le portrait, que l'on trouvera cité en entier, est féroce : « Femme grande et sèche, sans cul, sans hanches... deux petits tétons arrivant de fort loin..., deux petits yeux verts-de-mer..., les dents clairsemées et extrêmement gâtées ».*

*Au reste, cette page a l'accent du chef-d'œuvre. Marie de Vichy-Chamrond du Deffand, qui, sur le chapitre de la vertu et de la foi, n'avait guère plus de titres qu'Emilie, manquait parfois de tendresse. On pourrait consacrer de charmantes études à ces femmes intellectuelles et galantes. La marquise du Deffand, prétendant démontrer au président Hénault son amour par raison géométrique, diffère moins qu'elle ne le pense d'Emilie dissertant sur la nature et la propagation du feu, Voltaire et les femmes! A-t-on traité ce sujet? Ce serait le plus beau, le plus vrai, le plus riche en enseignements de tous les Contes. Il faudrait alors reprendre l'histoire de ces quinze ans de Cirey où l'amant offre à sa maîtresse déclarée, pour premier présent, son Traité de métaphysique. En vérité, — et la bienveillante Madame du Deffand nous en a déjà prévenus, — Emilie ne dédaignait pas des cadeaux moins abstraits; l'abbé Le Blanc nous la montre, dans son salon richement illuminé, qui, toute chargée de diamants, s'appuie sur une table encombrée par les instruments de mathématiques.*

*Ainsi, tout au long du livre de M. Prod'homme, s'éveillent les visions du passé. On quitte Madame du Deffand pour Madame de Graffigny, qui, à son tour, mais vers l'âge de cinquante ans, entrera dans les lettres comme on se réfugie au couvent, en écrivant une « nouvelle espagnole » sur les effets du mauvais exemple. Ce monde est charmant, vous dis-je, plein d'imprévu, de fantaisie; on y voit les philosophes en dentelles et les courtisanes en méditation. La passion, de ses caprices, trouble les sévères arrangements de la raison. Et nous n'avons accompagné M. Prod'homme que sur les*

*premières étapes du long chemin qu'il nous invite à parcourir avec lui. Suivons-le jusqu'au terme. Le XVIII<sup>e</sup> siècle s'éveille et s'anime. Après Madame du Châtelet, voici Frédéric et la Margravine. Le voyage est trop rapide; il nous laisse curieux plutôt que rassasiés. Mais à ce regret près, c'est un charme.*

EDOUARD HERRIOT.



## I

LA JEUNESSE D'UN FILS DE NOTAIRE  
— DE LA NAISSANCE AU PREMIER EXIL  
(1694-1728)

Fils d'un notaire parisien, François-Marie Arouet naquit près de la vieille Cité, sur la paroisse Saint-André-des-Arcs, où il fut baptisé le 22 novembre 1694. Dès les premières années, sa vie fut mouvementée. Le jeune François-Marie Arouet fit ses études au collège Louis-le-Grand, dirigé par les jésuites, de 1704 à 1710. Son père le destinait à étudier la jurisprudence ; mais sur les bancs du collège, il rimait déjà, en 1709, une *Épître à Monseigneur*, en 1710, une *Ode à Sainte-Geneviève* et, l'année suivante, une tragédie. Son parrain, l'abbé de Châteauneuf, le conduisit en 1705, chez la fameuse Ninon de Lenclos qui, dit-on, lui légua 2.000 livres par testament ; il l'introduisit dans la société épicurienne des libertins de la Régence : Sully, la Fare, l'abbé Servien, l'abbé de Chauvelin, l'abbé Courtin, le prince de Conti, Vendôme, grand prieur du Temple (revenu de captivité en 1712). Il adressait sans succès par deux fois (1712 et 1714) des vers aux concours de l'Académie. Son père, ayant résolu de l'éloigner de Paris, l'envoya à Caen, puis aux Pays-Bas, comme page de M. de Châteauneuf. A La Haye, il eut une aventure avec Olympe Desnoyer, dont la mère fit quelque scandale, et fut rappelé en France. M<sup>e</sup> Arouet mit alors son fils chez le procureur Alain — où il connut Thieriot, un des amis de toute sa vie, — mais il y resta peu. M. de Caumartin l'emmena alors à Saint-Ange, où le jeune poète interrogeait le vieux Caumartin, qui lui racontait



l'histoire du siècle passé. C'est là qu'il conçut *la Henriade* et *le Siècle de Louis XIV*. Après la mort de ce roi (1<sup>er</sup> septembre 1715), le jeune Arouet, qui ne rimait encore que de petits vers et des épîtres, fut accusé d'être l'auteur de pièces contre le régent et la duchesse de Berry. Arrêté, exilé en province, en 1716, il fut, l'année suivante, mis à la Bastille pour une pièce de vers, les *J'ai vu*, qui est en réalité de Le Brun, ou plutôt pour une pièce latine, *Regnante puero*... Il y resta près de onze mois, y commençant son *Œdipe* (terminé à Châtenay, joué le 18 novembre, et qui lui valut un présent du roi). C'est à cette époque qu'il prend le pseudonyme de Voltaire. *Artémire*, tragédie représentée le 15 février 1720, eut peu de succès. Son père mourut le 1<sup>er</sup> janvier 1722. Déjà spéculateur, il jette alors les bases de sa colossale fortune future. Après un voyage en Hollande, avec M<sup>me</sup> de Rupelmonde, et d'où il revint brouillé avec Jean-Baptiste Rousseau (1722), il termina son épopée de *la Henriade*, ou *la Ligue*, qui parut d'abord à Rouen, puis donna la tragédie de *Mariamne* (6 mars 1724). Une affaire grave avec le chevalier de Rohan le conduisit une seconde fois à la Bastille (mars-avril 1726), d'où il lui fut permis de gagner l'Angleterre.

## ACTE DE BAPTÊME DE VOLTAIRE

(22 novembre 1694)

Le lundy ving deux<sup>e</sup> jour de novembre 1694, fut baptisé, dans l'église Saint-André des Arcs, par Mons<sup>r</sup> Boucher pbr vicaire de ladite église, soussigné, François-Marie, né le jour précédent, fils de M<sup>re</sup> François Arouet, conseiller du Roy, ancien notaire au Chatelet de Paris, et de d<sup>elle</sup> Marie Marguerite Daumart, sa femme; le parrain Messire François de Castagnier, abbé commendataire de Varenne, et la marraine dame Marie Parent, épouse de M. Symphorien Daumart, escuyer, controlleur de la gendarmerie du Roy.

Signé : M. PARENT, FRANÇOIS DE CASTAGNER DE CHATEAUNEUF, AROUET, L. BOUCHÉ <sup>1</sup>.

1. Registres de Saint-Barthélemy, en la Cité, aujourd'hui détruits. *Ja Dictionn. de biogr. et d'histoire*, art. *Voltaire*.

# PIERRE BAILLY, COUSIN DES AROUET,

A SON PÈRE <sup>1</sup>

Paris, 24 novembre 1694.

Mon père, nos cousins ont un autre fils, né d'il y a trois jours; madame Arouet me donnera pour vous et la famille des dragées du baptême. Elle a été très malade; mais on espère qu'elle va mieux. L'enfant n'a pas grosse mine, s'étant senti de la cheute de la mère <sup>2</sup>.

1. Les Arouet étaient originaires du Poitou (Deux-Sèvres). Le père de Bailly, cousin germain du père de Voltaire, habitait La Châtaigneraie.

2. Benjamin Fillon, *Lettres écrites de la Vendée à M. Anatole de Montaiglon* (Paris, 1861), p. 113.

## RAPPORT

L'intention de Son Altesse royale est que le sieur Arouet fils soit relégué à Tulle (4 mai 1716).

Son Altesse royale a bien voulu accorder au père qu'au lieu de la ville de Tulle son fils soit exilé dans celle de Sully-sur-Loire, où il a quelques parents dont les instructions et les exemples pourront corriger son imprudence et tempérer sa vivacité <sup>1</sup>.

1. Ravaisson, *Archives de la Bastille* (1881), t. XII, p. 87, d'après un mss. de la Bibl. nation. « Cette première persécution, dit Beuchot, eut lieu à cause des vers sur le duc d'Orléans et la duchesse de Berry. »

## SAINT-SIMON

Arouet, fils d'un notaire qui l'a été de mon père et de moi jusqu'à sa mort <sup>1</sup>, fut exilé et envoyé à Tulle, pour des vers fort satiriques et fort impudents. Je ne m'amuserois pas à marquer si petite bagatelle, si ce même Arouet, devenu grand poète et académicien sous le nom de Volterre, n'étoit devenu, à travers force aventures tragiques, une manière de personnage dans la république des lettres, et même une manière d'important parmi un certain nombre <sup>2</sup>.

Je ne dirai pas ici qu'Arouet fut mis à la Bastille pour avoir fait des vers très-effrontés, sous le nom que ses poésies, ses aventures et la fantaisie du monde lui ont fait. Il étoit fils du notaire de mon père, que j'ai vu bien des fois lui apporter des actes à signer. Il n'avoit jamais pu rien faire de ce fils libertin, dont le libertinage a fait enfin la fortune sous le nom de Volterre, qu'il a pris pour déguiser le sien <sup>3</sup>.

1. Saint-Simon commet ici une petite erreur, le père de Voltaire ayant cessé d'être notaire en 1701. Il mourut le 1<sup>er</sup> janv. 1722.

2. Saint-Simon, *Mémoires*, édit. Chérueil (1874), XIII, p. 55.

3. Id. *ibid.*, XIV, p. 10.



## MÉMOIRE INSTRUCTIF

*des discours que m'a tenus le sieur Arroy depuis qu'il est de retour de chez M. de Caumartin*<sup>1</sup>.

Je le vis trois jours après chez lui, rue de la Calandre <sup>2</sup>, au Panier vert, où il me demanda ce que l'on disoit de nouveau; je lui répondis qu'il avoit paru quantité d'ouvrages sur M. le duc d'Orléans et Madame, duchesse de Berry. Il se mit à rire, et me demanda si on les avoit trouvés beaux; je lui ai dit que l'on y avoit trouvé beaucoup d'esprit, et qu'on lui mettoit tout cela sur son compte;

1. Louis-Urbain Lefebvre de Caumartin, marquis de Saint-Ange (né en 1653, mort le 2 déc. 1726) petit-fils d'un garde des sceaux du même nom (mort en 1623), fut conseiller au Parlement (1674), intendant des finances (1690 1715). Il habitait le château de Saint-Ange (Seine-et-Marne). Le père de d'Argenson avait épousé sa fille, et celui-ci avait passé en ce château une partie de sa jeunesse. Son fils, l'abbé de Caumartin, mourut en 1733, membre de l'Académie française, où il eut pour successeur Moncrif. Voltaire, ami et condisciple de d'Argenson « la Bête », passa le carême de 1717 à Saint-Ange, et en revint après Pâques. Son père, dit Condorcet, l'y avait envoyé après un stage chez un procureur. Dans une Epître à M. le prince Vendôme, composée cette année-là, Voltaire écrit :

Caumartin porte en son cerveau  
De son temps la vivante histoire,  
Caumartin est toujours nouveau  
A mon oreille qu'il enchante.

(Edit. Moland, X, n° 241).

Le jeune Arouet, qui projetait alors sa *Henriade*, se plaisait à interroger le vieillard, qui lui rapportait maint souvenir des règnes précédents.

2. Ancienne rue de la Cité, disparue sous Napoléon III; elle tenait à l'une des portes du Palais de justice et aboutissait à la rue du Marché Palu,

mais que je n'en croirois rien, et qu'il n'étoit pas possible qu'à son âge on pût faire de pareilles choses. Il me répondit que j'aurois tort de ne pas croire que c'étoit lui véritablement qui avoit fait tous les ouvrages qui avoient paru pendant son absence : j'ai remis à M. Leblanc tous ces ouvrages; et pour empêcher que M. le duc d'Orléans et ses ennemis crussent que c'étoit lui qui les avoit faits, il avoit quitté Paris dans le carnaval pour aller à la campagne, où il a resté deux mois avec M. de Caumartin, qui a vu le premier ses ouvrages; après quoi ils ont été envoyés à Paris. Il m'a dit que puisqu'il ne pouvoit se venger de M. le duc d'Orléans d'une certaine façon, il ne l'épargnoit pas dans ses satires. Je lui demandai ce que M. le duc d'Orléans lui avoit fait. Il étoit couché en ce moment; il se leva comme un furieux, et me répondit : « Comment, vous ne savez pas ce que ce boug..là m'a fait? Il m'a exilé parce que j'avois fait voir en public que sa Messaline de fille étoit une p..... »

Je sortis, et y retourne le lendemain, où je retrouve M. d'Argenteuil<sup>1</sup>. Je sortis de mes tablettes le *Puero regnante*<sup>2</sup>; il me demanda sur-le-champ ce que j'avois de curieux. Je l'ai montré; quand il eut vu ce que c'étoit : « Pour celui-là, je ne l'ai pas fait chez M. de Caumartin, mais beaucoup de temps avant que je parte. »

Deux jours après j'ai retourné, où je retrouve M. le comte d'Argenteuil. Je lui dis : « Comment, mon cher ami, vous vous vantez d'avoir fait le *Puero regnante*, pendant que je viens de savoir d'un bon endroit que c'est un professeur des jésuites qui l'a fait! » Il prit son sérieux

1. Charles-Augustin de Perrol, comte d'Argental (1700-1788), conseiller au Parlement de Paris; le grand ami de Voltaire.

2. Cette pièce latine, en forme d'inscription, se lit dans le *Chansonnier Maurepas*, t. XIV, p. 47. Beuchot pense que ce fut pour cette pièce, plutôt que pour les *J'ai vu* (dont l'auteur étoit Antoine-Louis Lebrun (1680-1743), que Voltaire alloit être mis à la Bastille une première fois,

là-dessus, et dit qu'il ne s'embarrassoit pas si je le croyois ou si je ne le croyois pas; et que les jésuites fesoient comme le geai de la fable, qu'ils empruntoient les plumes du paon pour se parer. M. le comte d'Argenteuil étoit présent pendant tout cela. Il nous dit en continuant que Madame, duchesse de Berry, alloit passer six mois à la Meute <sup>1</sup> pour y accoucher. Il a répandu ce discours dans tout Paris, et quantité d'autres que le papier ne sauroit souffrir.

Nous nous sommes souvent trouvés ensemble avec M. d'Argenteuil, où il a tenu tous les mêmes discours qui sont contenus dans ce mémoire <sup>2</sup>.

## LE DUC DE LA VRILLIÈRE <sup>3</sup> A D'ARGENSON

16 mai 1717.

L'intention du roi est que le sieur Arouet fils soit arrêté et conduit à la Bastille.

1. Au château de la Muette.

2. *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, I, 328-329. D'après Beuchot, l'auteur de ce rapport étoit un espion nommé Beauregard. Cf. ci-après, p. 17.

3. Louis Phelippeaux de la Vrillière, ministre de la maison du roi, mort le 7 sept. 1725, à l'âge de 54 ans.

## LE ROI AU GOUVERNEUR DE LA BASTILLE

Mons<sup>r</sup>. de Bernaville, je vous escriis cette lettre, de l'avis de mon Oncle le Duc d'Orléans Regent, pour vous dire que mon intention est que Vous receuiez, dans mon Chateau de la Bastille le S<sup>r</sup> Harrouët fils, et que vous l'y deteniez jusqu'à nouvel ordre, Sur ce je prie Dieu, qu'il vous ayt, Mons<sup>r</sup> de Bernaville, en sa s<sup>te</sup> garde. Escrit à Paris, le 17<sup>e</sup> May 1717.

LOUIS  
FLEURIAU.

A Mons. de Bernaville  
Gouverneur de mon chateau de  
la Bastille <sup>1</sup>.

(En marge, on lit de l'écriture d'Anquetil, officier du château : Entré le 16 may 1717. Chantepie <sup>2</sup>).

1. Charles de Fournière, sieur de Bernaville, fut gouverneur de la Bastille du 12 nov. 1708, jusqu'à sa mort, à l'âge de 74 ans, le 8 déc. 1718.

2. Bibl. de l'Arsenal. *Archives de la Bastille*, 10.633, f<sup>o</sup> 451. On remarquera que Voltaire entra à la Bastille dès le 16, alors que l'ordre du roi porte la date du 17.

BAZIN, EXEMPT DE ROBE COURTE,  
A M. D'ARGENSON

Le 16<sup>e</sup> May 1717

Bastille ordre du Roy

18 mai 1717.

MONSIEUR

Mgr en est informé<sup>1</sup>.

Le S<sup>r</sup> Harrouet fils

à lire à S. A.

Jay l'honneur de vous donner auis que jay conduit a la bastille le s<sup>r</sup> Harouette en execution des ordres du Roy dont vous mauez fait celui de me charger, il a beaucoup goguenardé, En disant quil ne croyet pas que l'on dus travailler les jours de festes<sup>2</sup>, et quil Estoit ravie destre à la bastille pourueu que lon luy permis de continuer a prendre son Lait, et que sy dans huit jours lon vouloit L'En faire sortir, il supliroit que lon ly laissât encore quinze jours, affin de le prendre sans derangement, et quil connoissoit fort cette maison, qu'il avoit eu l'honneur d'y aller plusieurs fois rendre les devoirs à Mgr Le Duc de richelieu, mes quil ne croyet pas dans ce temps estre oblige dy uenir un jour faire sa demeure que tout ce qui le consolloit ces quil nauoit rien a se reprocher,<sup>3</sup>

BAZIN.

1. Cette apostille est de la main de d'Argenson,

2. Le 16 mai était la veille de la Pentecôte.

3. Bibl. de l'Arsenal, *Arch. de la Bastille*, 10.633, fol. 453-454.

## ÉCROU DE VOLTAIRE

François-Marie Arouet, fils du s<sup>r</sup> Arouet, payeur de la chambre des comptes, entré à la Bastille le 17 mai 1717, accusé d'avoir fait des vers insolents contre M. le Régent et Madame la duchesse de Berry et d'avoir dit que « puisqu'il ne pouvoit se venger de M. le duc d'Orléans, il ne l'épargneroit pas dans ses satires, parce que, ajoutoit-il, S. A. R. l'avoit exilé pour avoir publié que sa Messaline de fille étoit une..... »

D'ARGENSON; DESCHAMPS, greffier

ISABEAU, commissaire

BAZIN, exempt de robe courte <sup>1</sup>.

1. Papiers de la Bastille, Préfecture de police (publié par Jal, *Diction.*, p. 1287). Les archives de la préfecture de police ne conservent actuellement aucune pièce relative à Voltaire.

## PROCÈS-VERBAL D'ÉCROU

Cejourd'huy 16<sup>e</sup> may 1717 est entré à la Bastille M. Arouet par ordre du Roy, conduit par M<sup>rs</sup> Chantepie et Bazin, exempts, il avoit en or six louis d'or vallant trente livres piesce, une piesce de dix soulds, dix soulds marquée, trois liards, une lorniette, une paire de cizeaux, une clefes, une tablette, et quelques papiers qui ont été cachetée en sa presence, le cachet qui a cacheté les papiers leur est resté entre les mains qui est a luy et a signé Arouet <sup>1</sup>.

1. Publié par Desnoireterres (I, p. 131), sans indication de source. On remarquera la contradiction sur la date entre ce document et le précédent.

## LE COMMISSAIRE YSABEAU

### AU LIEUTENANT DE POLICE

Je me suis rendu, monsieur, à votre porte ce matin, sur les midy, pour vous assurer de mes très-humbles respects, et vous rendre compte de l'ordre que vous m'avez envoyé hier de sceller les papiers du sieur Arouet. Je l'ai exécuté sur le champ, et j'ai laissé mes scellés à la charge du sieur Chantepy, qui s'en est chargé.

Le commissaire YSABEAU <sup>1</sup>.

Le 17 mai 1717 (1).



## INTERROGATOIRE DE VOLTAIRE

21 mai 1717.

Interrogatoire de Lordre du Roy fait par nous Marc-Rene de Voyer de Paulmy cheualier marquis d'Argenson cons<sup>er</sup> d'Etat ordinaire, Lieutenant general de police de la ville préuosté et vicomte de Paris, Comm<sup>re</sup> de Sa Majesté En Cette partie au S<sup>r</sup> Harrouet fils prisonnier au chasteau de la bastille a l'effet duq<sup>l</sup> Interrogatoire auons pris pour greffier d'office jean Deschamps Boudenot, secrétaire ordinaire apres auoir reçu le Serment en tel cas requis, en la maniere accoutumée.

Du 21 mai 1717, en la salle du

Chasteau de la Bastille, dix he<sup>s</sup> du matin.

Interrogé de son nom surnom aage, qualite pays et demeure

a dit, apres serment par luy fait de dire la vérité qu'il se nomme François Marie Harrouet, aage de vingt deux ans originaire de Paris, nayant aucune profession mais son pere est payeur de M<sup>rs</sup> de la Chambre des Comptes <sup>1</sup>, qu'il demeueroit a Paris lorsq<sup>l</sup> a esté arresté et conduit dans ce Chasteau, dans vne maison de la rue

1. Le père de Voltaire avait abandonné le notariat en 1701 pour devenir receveur alternatif et triennal des épices, vacations et amendes de la chambre des comptes de Paris.

de la Calandre qui a pour enseigne Le panier vert et tenue en chambre garnie par le no<sup>e</sup> Moreau.

Comme nous procedions au present Interrogatoire, est entre dans la salle de ce chateau le S<sup>r</sup> Jean de chantepie Lieutenant du guet Lequel nous a représenté vne petite boeste aperuque ficellée, et sur laquelle ont este apposez les scellex du Commissaire Jsabeau et laissez à la garde dud. S<sup>r</sup> de Chantepie, lesquels scellex ayant este reconnus sains et entiers par ledit S<sup>r</sup> Commissaire Jsabeau, pour Ce mandé, ouverture En a este faite én presence dudit S<sup>r</sup> Harrouet qui a reconnu que les papiers qui y sont enfermez luy appartiennent Et sont les mesmes qui ont este trouuez chez luy lorsq<sup>l</sup> a este arreste et conduit dans Ce chateau desquels papiers auons fait sept liasses La premiere contenant huit pieces la seconde six pieces la troisieme deux pieces la quatrieme deux pieces la cinquieme quarante vne pieces la sixieme 81 pieces, et la septieme 62 pieces qui ont este paraphees de nous et du Repondant par premiere Et Derniere et sont demeurez jointes à nostre present procez verbal de la garde desquels scellex led. S<sup>r</sup> de Chantepie demeure dechargé Et ont signé avec nous en Cet endroit

DE CHANTEPIE, YSABEAU,  
AROUET,  
M. R. DE VOYER D'ARGENSON.

Depuis quel temps il est de retour à paris  
a Dit qu'il est reuenu de S<sup>t</sup> Ange quelques jours apres pasques apres y auoir passé environ deux mois.

Est aussi entré dans la salle de ce chateau le S<sup>r</sup> Anquetil<sup>1</sup>, Lieutenant de la Compagnie dud. chateau Lequel nous a representé un paquet enueloppé avec du papier gris

1. Jean Anquetil, lieutenant de roi de la Bastille, depuis au moins 1716, puis major; mort en novembre 1750.

cacheté à trois differents endroits avec de la cire rouge, de l'empreinte du Cachet dudit S<sup>r</sup> Harrouet lequel paquet Contient les papiers qui se sont trouvez sur le Repondant, lorsque a este amene dans ce chasteau et après que led. S<sup>r</sup> Harrouet a reconnu lesd. cachets Sains Et Entiers, ouuerture en a este faite et il s'y est trouué plusieurs papiers dont nous auons fait vne liasse contenant VNZB pieces, qui ont este de nous et du repondant paraphees par premiere et derniere et sont demeurees jointes à notre présent Interrogatoire Et ont lesd S<sup>rs</sup> Anquetil et Harrouet Signe dans cet endroit :

AROÛET, J. ANQUETIL.

Sest aussy trouue sous la mesme Enueloppe une clef, vn Estuy garny dvne paire de Cizeaux vn morceau de fer pour les dents trois garnitures de tablettes sur lesquelles sont Ecrites differentes chansons plus vne aut. tablette en forme de portefeuille de maroquin garnye de son aiguille et de son agraffe d'argent sur laquelle il y a vn feuillet Ecrit en entier et vne aut, a moitye sur le recto Lesquelles tablettes sont demeurées jointes au present Interrogatoire et auons laissé lesd. cizeaux morceau de fer Et clef entre les mains dud. S<sup>r</sup> Anquetil qui sen est charge pour les représenter, et a signé

AROÛET, J. ANQUETIL.

Et après que lesd. Comm<sup>re</sup> Ysabeau, Chantepie et Anquetil ont este Retirez, avons Continue Le present Interrogatoire ainsy qu'il Ensuit

Si le repondant au retour de S<sup>t</sup> Ange nest pas allé loger dans la rue de la Callandre au Panier vert

A Dit que ouy et que Cest la qu<sup>l</sup> a este arreste.

S'il ne trouua personne qui fut loge dans ce cabaret

A Dit quil y auoit beaucoup de personnes mais quil n'y

en connoist aucune a la réserve du s. Dargenteuil, quil croit originaire de Champagne.

Sil ny trouua que ce seul homme et si trois jours apres son arriuee jl nenvit pas un aut dans ce cabaret auquel il demanda ce que l'on disait de nouveau.

A dit que ne se souvient pas d'y avoir vu que quelques laquais qui venoient luy apporter des lettres de le maistres ou de le maitresses a la reserve de labbé de boissy, q<sup>l</sup> connoist pour un jeune homme qui fait des vers<sup>1</sup> ne se souvient pas de luy avoir demandé si l'on ne disoit rien de nouveau quoyque cela puisse fort bien Etre.

S'il n'a point veu dans ce mesme lieu un capitaine

A Dit qu'il est vray q<sup>l</sup> a veu un Capitaine ou un officier qui s'appelle M. de Salenne de Beauregard<sup>2</sup> Auquel jl demanda sil ny auoit rien de nouveau, et il ny auoit pas alors plus de quatre ou cinq jours que luy repondant estoit revenu de S<sup>t</sup> Ange, ajoutte quil demanda en Effet à Cet officier sil ny auoit rien de nouveau a quoy lofficier repondit en Ces termes on dit d'Etranges choses Et on parle dvne inscription Latine commençant par Ces mots : puero regnante.

pourquoi luy repondant nous a dit cydevant qu<sup>l</sup> nauoit jamais vu cette Inscription quoyque maintenant il conuienne que led. S<sup>r</sup> Debeauregard la luy avoit fait voir

A Dit qu<sup>l</sup> ne convient ni de l'vn ni de l'autre puis a dit de soy que led. S<sup>r</sup> Debeauregard luy montra sur des tablettes vne partye de lad. inscription et demanda au repondant sil nestoit point L'auteur de Cette Inscription a quoy le repondant repartit quil estoit bien malheureux si on le soubconnoit de pareilles horreurs qu<sup>l</sup> y avoit déjà

1. Louis de Boissy (1694-1758), plus tard directeur du *Mercure* et membre de l'Académie française.

2. L'auteur du *Mémoire instructif*, p. 7-9 ci-dessus. Cf. ci-après l'aventure racontée par Marais, p. 30.

longtemps qu'on mettoit sur son Compte toutes les infamies en vers et en prose qui Courent la ville mais que tous ceux qui le Connoissent sauent bien quil est incapable de pareils crimes, ajoute encore de soy quil demanda aud. sieur Debeauregard comment il auoit eu connoissance de cette partie dinscription que le repondant lut à la verite sur les tablettes de Cet officier telle quelle y estoit Ecrite en luy faisant néanmoins Entendre quelle estoit tronquée, a quoy led. S<sup>r</sup> Debeauregard répondit autant que le repondant peut sen souuenir que Cette inscription luy auoit este donnee par le S<sup>r</sup> Dancourt Comedien, mais se souuient distinctement qu'il dit aud. S<sup>r</sup> Debeauregard qu'il estoit bien trompé si Cette inscription nestoit ancienne Et faite du temps de Catherine de Medicis; ne scait pourtant pas bien précisément si Ce ne fut point aud. abbe de Boissy qu'il tint ce discours.

Si le Repondant, lorsque le S<sup>r</sup> beauregard luy parla de Cette jnscription, ne luy demanda pas avec un Sourire si on lavoit trouuée belle?

A Dit qu'il ne S'en souuient point mais qu'il croit que non .

Sil ne fit pas Cette mesme réponse par raport a dautres vers insolens et Calomnieux qui auoient Esté faits sur le premier prince et sur la premiere princesse Du Royaume

A Dit quil ne sen souvient pas bien précisément.

Si Le mesme officier najouta pas qu'on auoit trouvé beaucoup dEsprit dans Cette inscription et dans ces vers, et qu'on luy mettoit tout cela sur son compte

A dit quil est vray que le sieur Debeauregard luy marqua quon auoit mis sur le compte du Repondant Cette jnscription qu<sup>1</sup> n'est pas mesme impossible qu<sup>1</sup> ne luy ait parle de quelques vers dans le mesme sens mais Comme il na fait ny les vers ny linscription que mesme il deteste l'une et l'aut, il ne sest pas fort attaché à conserver lidée

de cet Entretien sur quoy il se croit oblige de nous observer que led. officier ne se connoist pas mieux en prose qu'en vers, et qu'il nest point versé dans les belles Lettres. .

Si le mesme officier ne dit pas encore que quelque chose qu'on ait pu luy dire, il ne croyoit pas que le Repondant fût autheur de l'inscription ny des vers n'estant pas possible qu'a son aage il ayt peu faire de pareilles choses

A dit quil ne se souvient pas de Cette particularité la quant a la premiere partye du discours, et Denie absolument la seconde.

Si La reponse que le Repondant fit au dernier discours ne fut pas que luy, S. Debeauregard auait tort dene pas Croire le repond<sup>t</sup> Lautheur de Cette jnscription et de quelques vns de ces vers, puisque cestoit lui véritablement qui les avoit Composez pendant son absence de paris

a Dit qu'il n'y a rien au monde de si faux

Si luy repondant ne dit pas encore qu'affin que Mgr le Duc D'Orléans et les ennemis de luy repondant ne Crussent pas que cestoit luy qui auoit fait cette jnscription latine et Ces vers Execrables il auoit quitté paris pend<sup>t</sup> le Carnaval pour se retirer a la Campagne ou il a fait vn séjour de Deux mois

A Dit que Cest la plus insigne calomnie dont il ayt jamais Entendu parler.

Lecture fait au repondant du present jnterrogatoire et de ses reponses a dit quelles contiennent la verite y a persiste Et a signe avec nous Et paraphé le bas de chacune des pages Et les renvois.

M. R. DE VOYER D'ARGENSON, AROUET.

(Au v<sup>o</sup> du f<sup>o</sup> 460 de l'interrogatoire est écrit) : Interro-

gatoire du S<sup>r</sup> Harrouet fils prisonnier de la Bastille  
21 may 1717.

pr rendre au S<sup>r</sup> Dufour commis pour le depot de la  
Bastille <sup>1</sup>.

1. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10,633, fol. 455-457.

## LETTRE DU COMMISSAIRE YSABEAU

AU LIEUTENANT DE POLICE

*touchant les papiers prétendus jetés dans les latrines par  
le sieur Arouet fils.*

Je me suis transporté, monsieur, en la maison où a été arrêté le sieur Arouet; et le maîtresse vidangeuse, qui avoit été avertie, m'y attendoit à deux heures de relevée cejourd'hui avec ses gens. J'ai trouvé refermée la fosse qu'elle avoit fait ouvrir hier. Je n'ai pas jugé à propos de la faire ouvrir une seconde fois, parce qu'elle m'a assuré que cette fosse étoit presque pleine et surnagée d'eau : il ne s'y étoit néanmoins trouvé aucun papier, et que l'on ne pouvoit entrer dedans. Elle m'a assuré aussi qu'elle avoit descendu une chandelle dans le tuyau; qu'elle avoit remarqué qu'il étoit fort net; et dans lequel il n'y avoit aucun papier. Cette fosse a été rebouchée de l'ordre de la principale [locataire], que la mauvaise odeur incommodoit extrêmement, et à l'occasion de quoi elle a perdu une ou plusieurs pièces de bière qui étoient dans le caveau où s'est faite ladite ouverture. Il y a toute apparence que Fr. Arouet ne convient y avoir jeté quelques lettres de femmes que par âcreté d'esprit et pour donner des mouvements inutiles, et que ces lettres, d'un poids fort faible, auroient dû se trouver sur l'eau qui surmonte la matière



grossière. Néanmoins, si vous jugez, monsieur, qu'il soit à propos d'y faire rechercher, j'estime que cela ne se pourra faire sans vider entièrement les latrines, J'attendrai vos ordres à ce sujet.

21 mai 1717.

Le commissaire YSABEAU <sup>1</sup>.

DE MACHAULT,

*Lieutenant de police, à ?*

10 avril 1718.

L'intention de Son Altesse royale est que le sieur Arouet fils, prisonnier à la Bastille, soit rendu à la liberté et relégué au village de Chatenay, près Sceaux, où son père, qui a une maison de campagne, offre de l'y retenir.

[DE MACHAULT] <sup>2</sup>.

1. Publié par Beuchot, *Œuvres de Voltaire*, t. I, p. 329-330.

2. Jal, *Dictionn. de biogr. et d'hist.*, p. 1287.

## LE ROI A M. DE BERNAVILLE

A MONS<sup>R</sup> DE BERNAVILLE

Gouverneur de mon Château de la Bastille.

Mons<sup>r</sup> de Bernaville, Je vous écris cette lettre de l'avis de mon oncle le Duc d'Orléans regent pour vous dire que mon intention est que vous mettiez en liberté Le S<sup>r</sup> Arrouët que vous détenez par mon ordre dans mon chasteau de la Bastille, sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, Mons<sup>r</sup> de Bernaville en sa sainte garde.

LOUIS

MAUROUET

PHELYPEAUX.

Ecrit à Paris, le 11 avril 1718.  
(au dos) : Sorti le 14 avril 1718 <sup>1</sup>.

1. *Archives de la Bastille*, 10.633, fol. 452.

## LE DUC DE LA VRILLIÈRE A VOLTAIRE

11 juillet 1718.

Je vous adresse avec plaisir la permission que le roi vous a accordée de venir et rester huit jours à Paris <sup>1</sup>.

## PRÉSENT DU ROI A VOLTAIRE

Le 6 décembre 1718, donné au sieur Arouet une médaille d'or représentant d'un côté le roy et de l'autre Mgr le Duc d'Orléans, Régent, revenant à la somme de six cent soixante quinze livres dix sous, en considération d'une tragédie qu'il a fait sur le sujet d'Œdipe <sup>2</sup>.

1. Ravaisson, *Arch. de la Bastille*, XII, p. 92. Voltaire avait déjà obtenu deux permissions semblables le 11 avril et le 19 mai. Il en obtint une autre, le 8 août, valable pour un mois, et fut complètement libéré le 12 octobre 1718, un mois avant la représentation d'*Œdipe* (*Revue rétrospective*, 1834, II, p. 124 et suiv.). Cf. Jal, p. 1287, qui avait tiré ces renseignements des Arch. de la Bastille à la préfecture de police, incendiée en 1870. Les registres de la Maison du roi, aux Archives nation. (O<sup>1</sup> 62), confirment ces données.

2. Recueil des présents faits par le Roy, cité par Desnoireterres, I, p. 158, n. 1. Ms. de la Bibl. nation. *Œdipe* avait été représenté le 18 novembre.

## M. CAUMARTIN DE BOISSY

A MADAME DE LA COUR DE BALLEROY

Paris, ce 3 may 1719.

...Autre grande querelle plus sérieuse. Connoissez-vous mademoiselle Livry <sup>1</sup> que le sieur de Volter adore. Les Mercurès galans depuis quelques mois, ont fait retentir son nom jusqu'au deux bouts de l'univers. Vous devinerez aisément que la bien-aimée d'un grand poète doit devenir une grande comédienne, et le poète son bretteur pour soutenir ses grâces, sa déclamation, etc. Les représentations de cette pièce<sup>2</sup> ont recommencé depuis quinze jours. Dans les deux premières, le rôle de Jocaste luy a esté très-imprudemment départi. Le succès de l'hauteur n'a point passé à celle qu'il honnoroit de sa couche. Il a senti que cette besogne estoit trop forte pour un commencement; il a fallu du tragique la faire passer au comique. Quelques accens nouvellement apportés des bords de la Loire, malgré toutes les instructions du maître, faisoient quelquefois rire ceux à qui elle se vouloit agréger. Il y a trois ou quatre jours, Poisson <sup>3</sup> prit cette liberté comme les autres. De

1. Gravet de Livry, débuta le lundi 24 avril dans *Œdipe*, rôle de Jocaste et se retira sans pension, le 4 juin 1722.

2. *Œdipe*.

3. Philippe Poisson, né vers 1783, mort à Saint-Germain le 6 août 1743, au Théâtre-français de 1700 à 1711 et de 1715 à 1722; auteur de plusieurs comédies.

cela, notre petit ami en colère se lascha en propos. Poisson, qui est bretteur comme un chien, l'attendit au sortir du spectacle et luy proposa de l'escrime. Le poète, plus hardy en parolle qu'au combat, dit qu'un homme de sa condition ne se batoit pas contre un comédien. Poisson, à haute et intelligible voix, luy proposa des coups de baton. Harouet fit sa plainte chez un commissaire, et le lendemain se transporta à sa porte et envoya un messenger en haut luy dire que Hoguere<sup>1</sup> l'attendoit chez mademoiselle Desmars. Poisson<sup>2</sup> se douta du fait et envoya son valet voir ce qui se passoit dans la rue. L'on luy dit qu'Arouet estoit près de la porte avec deux bretteurs. La compagnie parut trop nombreuse au comédien qui, depuis, fait informer. Harouet vint hier nous voir pour nous conter le fait à sa mode, il nous nia les deux compagnons : nous lui demandâmes pourquoi, s'il se vouloit battre, il ne s'estoit pas battu la veille, lorsque Poisson luy avoit dit de si vilaines parolles. Il nous dit qu'il n'en avoit pas plus d'envie que le lendemain qu'il l'avoit voulu faire descendre pour luy casser la teste, avec deux pistolets qu'il avoit dans sa poche. Que ne l'ayant pas fait, et se trouvant insulté par ce comédien, qu'il nous prioit de demander justice à M. Machaut pour qu'il fût chassé de la Comédie et mis dans un cachot. Vous voyez que rien n'est plus raisonnable, il sera bien heureux s'il en est quitte pour avoir été menacé de coups de baston à la porte de la comédie et qu'on ne lui fasse pas faire son procest comme un assassin<sup>3</sup>.

1. Probablement le banquier Antoine, baron Hogger.

2. Il épousa deux ans plus tard la Desmars, maîtresse du régent. Boisjournain (*Mélanges*, I, 209) l'assure. Ils se retirèrent tous les deux à Saint-Germain en 1721 et 1722; elle y mourut le 12 septembre 1753. Dans des donations qu'elle fit en 1746, elle est qualifiée fille et non veuve (Campardon, *Les Comédiens du Roi*, p. 70 et suiv.)

3. Desnoireterres, I, 176-177, *Correspondance de M<sup>me</sup> de la Cour*, VI, let. 53, Bibl. Mazarine, mss.

à Paris, ce 18 may 1719.

...Harouet a obtenu que Poisson seroit mis en prison, ce qui a été fait. Machault a stipulé que Harouet luy écriroit une lettre pour luy demander ce qu'il falloit qu'il luy mandât. Nostre fol a escrit toutes sortes de gentillesses de son cru dans sa lestre, et ce qu'il y a de beau, c'est qu'après que Machault luy a eu lavé la teste (à Poisson), Harouet a donné des copies à qui l'a voulu, dont Machault est en colère <sup>1</sup>.

1. Desnoireterres, I, 178. Même manuscrit, lettre 36.

## MATHIEU MARAIS

AROUËT. — Arouët, poète auteur du nouvel *Œdipe*, étant à la comédie avec le même prince de Conti, la Lecouvreur, actrice, entra sur la scène. Le prince battit des mains à son arrivée. Le parterre aussitôt en fit autant. Arouët lui dit : « Monseigneur, vous ne croyiez pas avoir tant de crédit ». Cet Arouët est un jeune homme qui fait bien des vers et avec beaucoup de génie. Son *Œdipe* a réussi. Il a fait une seconde pièce qui n'a eu nul succès; il a l'esprit satirique, est mêlé avec les gens de la cour, fait des couplets et a été mis à la Bastille pendant quelque temps, soupçonné d'avoir fait des chansons contre le Régent. Il s'en est voulu justifier dans les lettres qui sont jointes à son *Œdipe*, où il a critiqué hardiment l'*Œdipe* de Sophocle, celui de Corneille et le sien propre. Il a trouvé de plus sensés et de plus judicieux critiques que lui-même, mais on ne lui peut pas ôter un tour libre, galant, et même éloquent dans ses vers. Il est fils d'Arouët, ci-devant notaire et receveur des épices de la Chambre des Comptes, qui n'a jamais pu guérir son fils de la poésie. Le fils a changé de nom et s'appelle Voltaire à présent. Il travaille à un poème épique sur Henry IV, où il fait entrer toute l'histoire de la *Ligue*. On en parle comme d'une merveille <sup>2</sup>.

1. Mathieu Marais (Paris, 1665-1737), collaborateur au *Dictionnaire* de Bayle, au *Mercure*, avocat, a laissé un journal et des mémoires (de 1715 à 1737), publiés par M. de Lescure (Paris, 1863-1868).

2. Mathieu Marais, *Journal et Mémoires*, juin 1720 (édit. de Lescure, Paris, 1863), I, p. 268-269, .

## EXTRAIT DU MERCURE DE FRANCE

M. Arouet de Voltaire, de qui le père est mort depuis peu, a obtenu du Roi, par la protection de M. le duc d'Orléans, une pension de deux mille livres <sup>1</sup>.

### FR. TRONCHIN <sup>2</sup>

En 1722, étant à l'amphithéâtre de la Comédie-Française, un jeune homme fort maigre, habit noir, longue perruque naturelle, passa dans le couloir. J'étais assis à côté d'un inconnu qui lui demanda comment il se portait : « *Toujours allant et souffrant* » fut toute sa réponse, et je ne l'ai retenue que parce que j'appris un moment après que c'était Voltaire qui venait de passer. Dès lors il est allé « toujours allant et souffrant » cinquante-six ans avant de mourir. C'est ainsi que je l'ai connu de tout temps <sup>3</sup>.

1. *Merc. de Fr.*, janvier 1722, p. 108. Le père de Voltaire était mort le 1<sup>er</sup> janvier, âgé d'environ soixante-douze ans, cour vieille du Palais, paroisse Saint-Barthélemy. Les témoins à son acte de décès étaient : Armand Arouet, François-Marie Arouet de Voltaire, et Mignot son gendre.

2. François Tronchin, le conseiller, cousin du docteur (1704-1798), vécut plusieurs années à Paris, où il se maria en 1736; il avait donné en 1734, une *Marie Stuart* à la Comédie française. Il se fixa à Genève après son mariage, devint en 1738 membre du Conseil des 200, puis du Petit Conseil (1753-1768). Il aida Voltaire à acheter les *Délices*, sous le nom des Cramer (1755), et il lui succéda, en 1761, dans ce domaine.

3. H. Tronchin, *le conseiller Tronchin* (Paris, 1882), p. 10-11.



## MATHIEU MARAIS

AROUËT BATONNÉ. — Le poëte Arouët, à présent Voltaire, a été arrêté dans sa chaise au pont de Sèvres par un officier <sup>1</sup>, qui l'a bien bâtonné et l'a marqué au visage. Quelques jours auparavant, Arouët, trouvant cet officier à Versailles, avoit dit assez haut pour qu'il l'entendît que c'étoit un malhonnête homme et un *espion*. L'officier lui dit qu'il s'en repentiroit et lui a tenu parole en le payant à coups de bâton. On dit qu'Arouët, qui est hardi, auroit dit à M. le Blanc, ministre de la guerre, chez qui il avoit vu cet officier à table : Je savois bien qu'on payoit les espions, mais je ne savois pas encore que leur récompense étoit de manger à la table du ministre. (Il est vrai qu'il y a bien des espions partout : il m'est arrivé à moi, étant aux Tuileries sur un banc, que M. le comte de Matton, de la maison de la Rochefoucault, qui est un jeune seigneur fort aimable, m'avertit en passant de ne point parler, parce qu'il y avoit à côté de moi un homme connu pour espion, ce dont je le remerciai fort. Tous les gens du banc se levèrent et laissèrent l'espion tout seul). Arouët dit que cet officier est celui qui l'a dénoncé il y a deux ou trois ans et qui l'a fait mettre à la Bastille. J'ai su que cet officier ayant dit son dessein à M. le Blanc, lequel dessein

1. Cet officier est Beauregard, dont on a lu plus haut, p. 6-9, la déposition contre Voltaire

alloit jusqu'à assommer le poète, M. Leblanc lui dit : « Fais donc en sorte qu'on n'en voye rien » <sup>1</sup>.

\*  
\* \*

**PREMIER MINISTRE. — DUBOIS.** — J'ai su que le poète Arouët, prenant congé de lui <sup>2</sup> (pour aller à Bruxelles où il est allé voir Rousseau <sup>3</sup> et tenir avec lui une conférence pacifique sur les coups de bâton des poètes), il dit au ministre : « Je vous prie, Monseigneur, de ne pas oublier que les Voiture étoient autrefois protégés par les Richelieu », se mettant ainsi hardiment au niveau de Voiture, dont il est bien loin. Le cardinal lui répondit : « Il est plus facile de trouver des Voiture que des Richelieu » <sup>4</sup>.

1. M. Marais, *Mémoires*, II, p. 311-312, juillet 1722. « Une chose à remarquer, dit M. de Lescure, c'est la parfaite indifférence de Marais pour ces mésaventures encore habituelles de son temps. D'Argenson, à propos de l'affaire du chevalier de Rohan, n'est pas plus pitoyable. » (*ibid.*, p. 311, note).

2. Du cardinal Dubois.

3. Jean-Baptiste Rousseau (né à Paris, le 6 avril 1670, mort à Bruxelles le 17 mars 1741), auteur de poésies sacrées, et d'épigrammes obscènes qui divertissaient le grand prieur de Vendôme, s'essaya sans succès au théâtre (1694-1700). Il était membre de l'Académie des Inscriptions (1701). Banni à perpétuité par arrêt du Parlement du 7 avr. 1712, pour des vers impurs et diffamatoires, il avait déjà gagné la Suisse; le comte du Luc, ambassadeur de France, l'emmena avec lui à Bade, où il connut le prince Eugène. Rousseau passa alors trois ans à Vienne, puis vécut à Bruxelles, où Voltaire le retrouva en 1722, et à Londres. Il revint incognito à Paris, sous le nom de Richer en 1738, mais ne put obtenir son rapatriement, et retourna mourir à Bruxelles. Il avait jadis été bâtonné, comme Voltaire, par un officier aux gardes nommé La Faye. Marais en parle dans une lettre à M<sup>me</sup> de Marigniac, 5 mars 1710 (I, p. 121). Rousseau était fils d'un save'ier; Voltaire publia contre lui *la Crépinade* en 1735.

4. Mathieu Marais, *ibid.*, p. 358, septembre 1722.

## J. B. ROUSSEAU

*Lettre de Mr. Rousseau au sujet des calomnies répandues  
contre lui par le sieur Arouet de Voltaire.*

...Des Dames de ma connoissance m'avoient mené voir une Tragédie des Jésuites au mois d'Août de l'année 1710; à la distribution des Prix, qui se faisoit ordinairement après ces représentations, je remarquai qu'on appella deux fois le même écolier. Je demandai au P. TARTERON, qui faisoit les honneurs de la chambre où nous étions, qui étoit ce jeune-homme si distingué parmi ses camarades? Il me dit, que c'étoit un petit garçon qui avoit des dispositions surprenantes pour la Poésie, et me proposa de me l'amener; à quoi je consentis. Il me l'alla chercher, et je le vis revenir un moment après avec un jeune écolier, qui me parut avoir seize à dix-sept ans, d'assez mauvaise phisionomie, mais d'un regard vif et éveillé, et qui vint m'embrasser de fort bonne grace. Je n'en appris plus rien depuis ce moment, sinon environ deux ans après que me trouvant à Soleure, j'en reçus une lettre de compliment accompagnée d'une Ode qu'il avoit composée pour le prix de l'Académie, et sur laquelle il me demandoit mon sentiment, que je lui marquai avec toute la sincérité, qu'on doit à la confiance d'un jeune-homme qu'on aime. J'appris pourtant, que l'Académie avoit mis cette Ode au rebut et que l'année d'après une seconde Ode, qu'il avoit faite à dessein de reprendre sa revanche, avoit eu le même sort.

Il continuoit cependant à m'écrire de tems en tems, toujours dans les mêmes termes exagérés, m'appelant son Maître et son Modele, et m'envoyant quelque fois des petites pieces de sa façon, ou son génie mordant et amer commençoit à se développer; mais à la vérité très mal pourvû de ce sel et de ces graces naïves qui assaisonnent la bonne plaisanterie, et dont le privilege est de mettre le Lecteur dans les intérêts de l'Ecrivain : art, que le fiel et la colère n'enseignent point, et que Voltaire, comme on voit, n'a jamais connu. Il me reste encore quelque-unes de ses lettres : et Mr. le Baron de BRETEUIL qui le protegeoit et qui m'a toujours écrit régulièrement jusqu'à sa mort, ne manquoit jamais de son côté de me parler de lui, et de m'informer tantôt de ses succès, tantôt de ses disgrâces. C'est par les lettres de ce Seigneur que je conserve encore écrites la pluspart de sa main, que j'ai su une partie des premiers malheurs de ce Poëte fougueux, dont un seul auroit dû lui suffire pour le corriger, s'il étoit susceptible de correction. Le *Soufflet* qu'il s'attira de la main du vieux Poisson dans les foyers de la comédie, la *Balafre* dont il fut marqué au pont de Seve <sup>1</sup> par un Officier qu'il avoit calomnié, son *emprisonnement à la Bastille* pour des vers satyriques et scandaleux, ses fureurs ridicules au Parterre et au Théâtre pendant qu'on sifflait son *Artémise* <sup>2</sup>, et une infinité d'autres faits que je retrouverois dans les lettres qui me sont restées de Mr. de BRETEUIL, si je voulois prendre la peine de les y chercher. Ce que je ne rapporte-

1. Le digne châtiment, qu'il reçût à Sève dans le temps de la Régence, châtiment dont il se crut bien dédommagé par les *mille écus*, que son avarice reçut pour consoler son honneur. Bastonnade encore à Londres de la main d'un Libraire anglois, accident douloureux, qui lui fit solliciter vivement et obtenir la grâce de revenir en France. C'est ainsi que le même fléau, qui l'en avoit fait sortir l'y a fait rentrer, pour y essuyer plusieurs autres affronts d'un autre genre (*Note de Rousseau*).

2. Tragédie représentée le 15 févr. 1720, et dont il ne reste que des fragments.

rois même pas, si ce n'étoit pour montrer par ce témoignage d'un commerce familial, soutenu sans interruption pendant vingt-sept ans durant avec un des plus illustres amis que j'aie jamais eu.

...J'étois encore à Vienne, lorsqu'il m'envoia sa Tragédie d'*Œdipe*... Il m'envoia quelque tems après une copie du commencement de son Poëme de *la Ligue*<sup>1</sup>, et aiant appris par ma réponse, que le Prince EUGENE m'avoit fait l'honneur de me nommer du voiage qu'il se proposoit de faire alors aux Pais-bas, il me témoigna, que dès que j'y serois, il ne tarderoit pas à s'y rendre pour me voir. Ce voiage du Prince ayant été rompu par les raisons que tout le monde a suës dans ce tems-là, je fis le voiage seul l'année d'ensuite, et Voltaire effectivement ne manqua pas de se rendre à Bruxelles deux mois après, à la suite de Madame de RUPELMONDE<sup>2</sup>, que des intérêts domestiques rappeloient en Hollande. Je ne puis m'empêcher de raconter ici de quelle manière je fus informé de son arrivée.

M. le Comte de LANOY, que je trouvai à midi chez M. le Marquis de PRIÉ, me demanda ce que c'étoit qu'un jeune homme qu'il venoit de voir à l'église des Sablons, et qui avoit tellement scandalisé tout le monde par ses indécences, durant le service, que le peuple avoit été sur le point de le mettre dehors. J'appris le moment d'après, par un compliment de V. que c'étoit lui-même qui étoit arrivé dans la ville à minuit, et qui avait commencé à signaler son entrée par ce beau début.

Je l'allai voir l'après-dînée, et dès le lendemain, je ne

1. *La Henriade*.

2. Marie-Marguerite-Elisabeth d'Alègre, fille du maréchal de ce nom, mariée, en 1705, à Maximilien-Philippe-Joseph Recourt, comte de Rupelmonde, tué à Villa-Viciosa en 1710; morte à Bercy le 2 juin 1752 (ou le 31 mai, suivant Beuchot) à l'âge de soixante-quatre ans. C'est pour elle que Voltaire écrit l'*Épître à Julie* devenue l'*Épître à Uranie ou Pour et le Contre* (1722, publiée en 1732)

manquai pas de le produire chez M. le Marquis de PRIÉ<sup>1</sup>, qui gouvernoit alors, chez madame la princesse de LATOUR, et dans les autres maisons où j'étois reçu, et où, à ma confusion, il ne débuta pas mieux qu'il n'avoit fait dans l'église des Sablons. Son séjour fut d'environ trois semaines, pendant lesquelles j'eus à souffrir, pour l'expiation de mes péchés, tout ce que l'importunité, l'extravagance, les mauvaises disputes d'un étourdi fieffé, peuvent causer de supplice à un homme posé et retenu.

Mais comme Dieu m'a doué d'une patience, qui souvent tourne plus à mon dommage qu'à mon profit, je ne lui en témoignai rien, et je continuai à le combler de toutes sortes de civilités et de complaisances. Il me confia son poème de *la Ligue*, que je lui rendis deux jours après, en l'avertissant, en ami, d'y corriger les déclamations satiriques et passionnées, où il s'emporte à tout propos contre l'Eglise romaine, le pape, les prêtres séculiers et réguliers, et enfin contre tous les gouvernemens ecclésiastiques et politiques; le priant de songer qu'un poème épique ne doit pas être traité comme une satire, et que c'est le style de Virgile qu'on s'y doit proposer pour modèle, et non celui de Juvénal. Je lui donnai en même tems les louanges que je crus qu'il méritoit sur plusieurs caractères qui m'avoient paru bien tournés.

...Il fit avec Madame de RUPELMONDE le voyage de Hollande, d'où on me manda, peu de tems après son départ, une infame tracasserie de sa façon, qui avoit pensé mettre les armes à la main à M. de BERNAGE et à M. LECCLERC, et qui alloit produire un fâcheux éclat contre ces deux Savants, si un éclaircissement venu à propos n'avoit fait bientôt après retomber leur indignation sur l'auteur

1. Hercule-Louis-Joseph Turinetti, marquis de Prié (né vers 1660, mort à Vienne le 13 janv. 1726), ambassadeur de Savoie à Vienne; passa au service de l'Empire; adjoint au prince Eugène; gouverneur des Pays-Bas jusqu'en 1724

de l'imposture. Ce procédé, combien plus dangereux que ses autres impertinences, m'avoit mal disposé à le bien recevoir à son retour. Je crus pourtant devoir me contraindre pour le peu de tems qu'il avoit à rester à Bruxelles : et tout alloit encore assez bien entre nous, lorsqu'un jour, m'ayant invité à le mener à une promenade hors de la ville, il s'avisa de me réciter une piece de vers de sa façon, portant le titre d'*Epitre à Julie*, si remplie d'horreurs contre ce que nous avons de plus saint dans la Religion, et contre la Personne même de JESUS CHRIST, qui y étoit qualifié partout d'une epithète dont je ne puis me souvenir sans frémir, enfin si marquée au coin de l'impiété la plus noire, que je croirois manquer à la Religion, et au Public même, si je m'étendois davantage sur un ouvrage si affreux, que j'interrompis enfin, en prenant tout-à-fait mon sérieux, lui disant : que je ne comprenois pas, comment il pouvoit s'adresser à moi pour une confidence si détestable. Il voulut alors entrer en raisonnement, et venir à la preuve de ses principes. Je l'interrompis encore, et je lui dis, que j'allois descendre de carosse, s'il ne changeoit de propos. Il se tût alors, et me pria seulement de ne pas parler de cette piece : je le lui promis et tins parole; mais d'autres personnes, avec qui vraisemblablement il n'avoit pas pris la même précaution, m'en parlerent dans la suite, et entre autres une Dame de la première considération en France, et un Prince, dont le témoignage n'est pas moins respectable que sa naissance et ses grandes qualités.

...Je m'appergus depuis ce jour-là, qu'il étoit plus réservé avec moi qu'à l'ordinaire; il partit enfin prenant son chemin par Marimont <sup>1</sup>, où chassoit M. le Duc d'AREMBERG, que j'allai quelques jours après trouver à Mons. Ce

1. Marimont, entre Mons et Charleroi.

fut là où j'appris de deux Gentils-Hommes, qu'il leur avoit parlé de moi à Marimont de la manière du monde la plus indigne; et un Colonel de mes amis, qui a été depuis Général-Major et Gouverneur de Dam, me dit, qu'à Mons s'étant trouvé avec lui à l'hotellerie où il dînoit à table-d'hôte, il révolta tellement la compagnie par les propos qu'il tint sur mon chapitre, que jamais homme ne fut plus prêt d'être jeté par les fenêtres : ce qui seroit peut-être arrivé si dans le courant du discours il ne s'étoit pas réclamé à propos de M. le Duc d'AREMBERG...

A Enghien, ce 22  
May 1722.

Signé, J. B. ROUSSEAU <sup>2</sup>.

1. Le duc d'Arenberg (Mons, 1690-1754) combattit en Hongrie sous le prince Eugène, puis en Flandres, et fut gouverneur général des Pays-Bas.

2. Lettre reproduite par le P. Harel, dans : *Voltaire, Recueil des particularités de sa vie et de sa mort* (Porrentruy, 1781), p. 38-43, 51-54.



## MATHIEU MARAIS

AROUET. — Arouet va en Touraine, trouver M. d'Ussé à sa terre d'Ussé. Il a vu en passant Milord Bolingbrocke <sup>1</sup>, qui est dans une terre en Anjou, avec M<sup>me</sup> de Villette, dont il est l'amant ou le mari. Il a été charmé de l'esprit de cet Anglois, et en a écrit ici une lettre merveilleuse. Aussi a-t-il fort loué son poème de *la Ligue*, qu'il lui a lu, et qu'on imprime en Hollande, par souscription, avec de belles figures.

S'il est aussi beau que celui de Racine <sup>2</sup>, nous aurons là deux grands poètes, mais deux petits hommes, car ce Racine, que j'ai vu deux ou trois fois, n'a qu'un esprit frivole et sans goût dans la conversation; et l'autre est un fou qui méprise les Sophocle et les Corneille, qui a cru être de la Cour, qui s'est fait donner des coups de bâton, et qui ne saura jamais rien parce qu'il croit tout savoir <sup>3</sup>.

6 avril. — Le mardi après la Quasimodo, on a joué à la Comédie-Française *Inès de Castro*, de la façon de la Motte.

1. Henri Saint-John, viscount Bolingbroke (Battersea, 1<sup>er</sup> oct. 1678-12 déc. 1751), secrétaire de la guerre (1704-1708), ministre des affaires étrangères (1710), s'enfuit en France en 1715 où il fut secrétaire de Jacques III. Il vivait à Paris, et à la Source, près d'Orléans. Amnistié en 1723, rentré en possession de ses biens sous le ministère de Robert Walpole, il revint en France de 1732 à 1745.

2. Louis Racine (Paris, 6 nov. 1692-29 janv. 1763), auteur d'odes, de poèmes didactiques (*la Religion*) et d'une biographie de son père (1747).

3. Mathieu Marais, *Journal et Mémoires*, II, p. 377, déc. 1722.

Les avis sont partagés. Les uns y ont pleuré et les autres ri de voir pleurer, et la poésie n'a plu. Arouet y étoit auprès du comte de Verdun (vieux seigneur de la maison des Tallard, homme d'esprit qui se connoît à tout, qui sait son *Saint-Augustin* par cœur, qui sait les procès et la procédure, qui juge des pièces de théâtre, qui ne manque pas une première représentation, et qui n'est point un ami, comme de raison, des auteurs du temps). Le comte s'avisa de dire qu'il n'y avoit de bonne pièce espagnole que *Le Cid*. Arouet lui dit : « Il me semble pourtant avoir ouï dire qu'à la première représentation du *Cid*, où vous étiez, vous ne trouvâtes point les deux premières scènes bonnes ». C'étoit lui faire entendre qu'il avoit cent ans, car il y a plus de quatre-vingts ans que le *Cid* a été joué pour la première fois, et le faire passer pour un vieux radoteur. Le comte, piqué, n'eut rien à répondre à ce jeune fou. Mais gare la répétition de la scène des coups de bâton !<sup>1</sup>

POÈME DE LA LIGUE. — AROUET. — Le poème de la *Ligue*, par Arouet, dont on a tant parlé, se vend en secret. Je l'ai lu : c'est un ouvrage merveilleux, un chef-d'œuvre d'esprit, beau comme Virgile, et voilà notre langue en possession du poème épique, comme des autres poésies. Il n'y a qu'à la savoir parler; on y trouve tout. On ne sait où Arouet, si jeune, en a pu tant apprendre. C'est comme une inspiration. Quel abîme que l'esprit humain! Ce qui surprend, c'est que tout y est sage, réglé, plein de mœurs; on n'y voit ni vivacité, ni brillants, et ce n'est partout qu'élégance, correction, tours ingénieux et déclamations simples et grandes, qui sentent le génie d'un homme consommé, et nullement le jeune homme. Fuyez, Lamotte, Fontenelle et vous tous, poètes et gens du nouveau style.

1. M. Marais, idem, *ibid.*, p. 441, avril 1723.

Sénèques et Lucains du temps, apprenez à écrire et à penser dans ce poème merveilleux qui fait la gloire de notre nation et votre honte.

MIRACLE. — Il s'est fait un miracle, le jeudi, 31 mai, à la procession de la Fête-Dieu de la paroisse Sainte-Marguerite, faubourg Saint-Antoine. Une femme malade d'un flux de sang, depuis plusieurs années, et qui ne marchait plus, s'est fait porter sur sa porte, pour approcher du Saint Sacrement, et a prié Dieu de la guérir. Elle s'est prosternée, a dit les paroles de l'Eucharistie, et aussitôt, elle s'est levée, a suivi la procession à pied, a resté à l'église et entendu le service, est revenue chez elle à pied, et son flux de sang et sa paralysie ont cessé en même temps. Le fait a été public... Le poète Arouet, qui se piquoit d'incrédulité, a voulu voir la femme et mettre le doigt, comme saint Thomas dans le côté. Dieu l'a touché et converti et lui a dit : « *Noli esse incredulus* » <sup>1</sup>.

\*  
\* \*

AU PRÉSIDENT BOUHIER

A Paris, ce 24 novembre 1725.

...Voltaire vient d'obtenir une pension de 15.000 l. sur la cassette de la reine : il suit la Cour et en mange les chapons <sup>2</sup>!

1. M. Marais, *Journal et Mémoires*, III, p. 89, février 1724 et p. 192, 5 juin 1725.

2. M. Marais, *Correspond. inédite*, id., *ibid.*, p. 376 (Bibl. nat. Mss. fr. 24.475, fol. 113 r<sup>o</sup>).

## LE PRÉSIDENT HÉNAULT <sup>1</sup>

Ce fut alors qu'il arriva à Voltaire l'aventure que l'on a sue : il étoit à l'hôtel de Sully <sup>2</sup> comme l'enfant de la maison; il avoit fait de M. de Rosny le mentor de sa *Henriade*; et M. de Sully étoit son protecteur déclaré. Voltaire eut une scène avec le chevalier de Rohan <sup>3</sup>, dans la loge de la Lecouvreur à la Comédie <sup>4</sup>. Il se moqua de lui. Le chevalier de Rohan n'y sut autre chose que de le faire assommer, par ses gens; pour y parvenir, il écrivit un billet à Voltaire, au nom de M. de Sully, pour le prier à dîner : Voltaire y vint; et, comme il dînoit, on le demanda à la porte : Il sortit et trouva les gens du chevalier de Rohan, qui se jetèrent sur lui. Il demanda justice à M. de Sully qui n'en tint compte : Voltaire, disait-on, chercha partout le chevalier de Rohan pour se battre et le chevalier de Rohan, disoit-on encore, ne vouloit pas se battre <sup>5</sup>.

1. Jean-François Hénault (Paris, 1685-1770), président du Parlement, membre de l'Académie française, surintendant de la maison de la reine; ami intime de M<sup>me</sup> du Deffant. Il publia en 1745, son célèbre *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, continué jusqu'en 1783 par des Odoarts-Fantin, et souvent réédité.

2. L'hôtel de Sully subsiste encore aujourd'hui, rue Saint-Antoine, 48.

3. Guy-Auguste, chevalier de Rohan, puis comte de Chabot, né le 18 août 1683, maréchal de camp en 1719, lieutenant général en 1734, mort le 13 novembre 1760. Il avait épousé la fille de M<sup>me</sup> Guyon.

4. Adrienne Le Couvreur, née à Fismes (Marne) en 1690, avait débuté à la Comédie française le 14 mai 1717. Elle mourut à Paris le 20 mars 1730. Voltaire était chez elle lorsqu'elle mourut, ainsi que le comte de Saxe et le chirurgien Faget (Campardon, *les Comédiens du roi de la troupe française*, p. 193, 195).

5. Président Hénault, *Mémoires* (édit. Rivière, Paris, 1911), p. 104-105.

## LE MARÉCHAL DE VILLARS<sup>1</sup>

Dans le même temps, Voltaire fut mis à la Bastille, séjour qui ne lui étoit pas inconnu. C'étoit un jeune homme qui, dès l'âge de dix-huit ans, se trouva le plus grand poète de son temps, distingué par son poème de Henri IV, qu'il avoit composé dans ses premiers voyages à la Bastille, et par plusieurs pièces de théâtre fort applaudies. Comme ce grand feu d'esprit n'est pas toujours accompagné de prudence, celui-ci étoit un grand poète et fort étourdi.

Il s'étoit pris de querelle chez la Lecouvreur, très bonne comédienne, avec le chevalier de Rohan. Sur des discours très offensants, celui-ci lui montra sa canne. Voltaire voulut mettre l'épée à la main. Le chevalier de Rohan

1. Claude-Louis-Hector de Villars (Moulins, 8 mai 1653, Turin, 17 juin 1734); maréchal général en 1733; se distingua dès l'âge de 19 ans au passage du Rhin; vainqueur à Friedlingen et à Höchstædt (1702, 1703), chargé de l'expédition des Cévennes de 1705 à 1707; il remporta les victoires de Malplaquet (1709), de Denain (1713), puis entra en Allemagne. Lors de la guerre de la succession de Pologne, il abandonna le commandement, et mourut peu après à Turin. A une représentation d'*Œdipe* (la première avait été donnée le 18 nov. 1719), rapporte Condorcet, Voltaire « parut sur le théâtre portant la queue du grand-prêtre. La maréchale de Villars demanda qui étoit ce jeune homme qui voulait faire tomber la pièce. On lui dit que c'étoit l'auteur. Cette étourderie, qui annonçait un homme si supérieur aux petitesse de l'amour-propre, lui inspira le désir de le connaître. Voltaire, admis dans sa société, eut pour elle une passion, la première et la plus sérieuse qu'il ait éprouvée. Elle ne fut pas heureuse, et l'enleva pendant assez longtemps à l'étude, qui étoit son premier besoin; il n'en parla jamais depuis qu'avec le sentiment du regret et presque du remords. » (Condorcet, *Vie de Voltaire*; Moland, I, p. 197).

étoit fort incommodé d'une chute qui ne lui permettoit pas d'être spadassin. Il prit le parti de faire donner en plein jour et en sa présence quantité de coups de bâton à Voltaire, lequel, au lieu de prendre la voie de la justice, estima la vengeance plus noble par les armes. On prétend qu'il la chercha avec soin, trop indiscrètement. Le cardinal de Rohan demanda à M. le Duc de le faire mettre à la Bastille. L'ordre en fut donné, exécuté et le malheureux poète, après avoir été battu, fut mis à la Bastille. Le public, disposé à tout blâmer, trouva pour cette fois, avec beaucoup de raison, que tout le monde avoit tort, Voltaire d'avoir offensé le chevalier de Rohan; celui-ci d'avoir osé commettre un crime digne de mort; le gouvernement de n'avoir pas puni la notoriété d'une mauvaise action et d'avoir fait mettre le battu à la Bastille pour tranquilliser le batteur <sup>1</sup>.

1. Maréchal de Villars, *Mémoires*, pub. par le marq. de Vogüé (Paris, 1892), t. V, p. 14-15.

## D'ARGENSON <sup>1</sup>

1725 environ. Quand M. de Chabot fit donner des coups de bâton à Voltaire il crioit à ses gens : « Ne frappez pas sur la tête, parce qu'il peut encore sortir quelque chose de bon ». Quand on conta cette amusante tragédie à M. le prince de Conti, il dit que ces coups de bâton avoient été bien reçus et mal donnés <sup>2</sup>.

1. René-Louis de Voyer, marquis d'Argenson (né à Paris le 18 octobre 1694 mort le 26 janv. 1757), fils aîné de Marc-René, lieutenant général de police au Châtelet de Paris (1697-1718), puis garde des sceaux (1718-1720); — conseiller au Parlement (1716), puis conseiller d'Etat la même année; intendant du Hainaut et du Cambrésis (1719-1724); ambassadeur *in partibus* en Portugal (1737), ministre des Affaires étrangères (1744-1748); surnommé d'Argenson *la Bête*. Sa bibliothèque, accrue considérablement par son fils, le marquis de Paulmy (1722-1780), est devenue la Bibliothèque de l'Arsenal. Son frère, Marc-Pierre (né le 16 août 1696, mort le 22 août 1764) fut intendant en Touraine (1721), conseiller d'Etat (1724), intendant de Paris (1741), ministre de la Guerre (1743-1757), ministre de Paris (1749). Le comte d'Argenson, le cadet, qu'on surnommait *la Chèvre*, et son frère aîné, avaient étudié avec Voltaire, au collège Louis-le-Grand. L'aîné avait été nommé membre honoraire de l'académie des inscriptions à la place de son oncle Caumartin, évêque de Blois, en 1733; il en fut président en 1748. Le cadet entra à la même académie en 1749; il était de celle des sciences depuis 1726.

2. D'Argenson, *Mémoires*, édit. Rathery, I, 55.

## LE PRÉSIDENT BOUHIER A MARAIS

Dijon, 1<sup>er</sup> février 1726.

Vraisemblablement on répondra à Voltaire sur ses coups de bâton ce que feu M. le régent fit sur ses premiers : « Vous êtes poète, et vous avez été étrillé : cela est dans l'ordre ». Je l'entends néanmoins des poètes satiriques tels que celui-là, mais je ne le savois pas en commerce avec la Lecouvreur : *Quanta laborat in Charybde* <sup>1</sup>!

1. Ravaisson, *Arch. de la Bast.*, XII, p. 125. D'après un ms. de la Bibl. nat. Il semble qu'il faut corriger 1<sup>er</sup> mars.



## DE MAUREPAS<sup>1</sup> A HÉRAULT

5 février 1726.

Son Altesse sérénissime m'a ordonné de vous écrire de vous faire informer des gens dont M. le chevalier de Rohan s'étoit servi pour faire battre Voltaire, et de les faire arrêter, avec cette précaution que ce soit avec le moins d'éclat qu'il se pourra et hors de sa maison <sup>2</sup>.

23 mars 1726.

Son Altesse sérénissime est informée que le chevalier de Rohan part aujourd'hui pour Paris, et, comme il pourroit avoir quelque nouveau procédé avec le sieur de Voltaire, ou celui-ci faire quelque coup d'étourdi, son intention est que vous les fassiez observer de manière que cela n'ait point de suite <sup>3</sup>.

1. Jean-Frédéric Phelippeaux, comte de Maurepas, petit-fils de Pontchartrain né en 1701, mort en 1781, secrétaire d'Etat dès 1710, chargé du département de la maison du roi, avait la haute main sur l'administration de Paris (1718); exilé à Bourges pour une chanson contre M<sup>me</sup> de Pompadour, il ne fut rappelé aux affaires que sous Louis XVI, en 1776, comme président du Conseil.

2 et 3. Fr. Ravaisson, *Archives de la Bastille*, VII, p. 125-126 (d'après des papiers des Archives nationales).

## LETTRE D'ANTICIPATION

Le S<sup>r</sup> Arouet de Voltaire.

MONSIEUR

Je vous adresse les ordres du Roy pour faire conduire et recevoir à la Bastille le S. Arouet de Voltaire, Vous aurez soins s'il vous plaist de tenir la main à leur execution, et de m'en donner auis, je suis toujours tres parfaitement

Monsieur

A Versailles le  
28 mars 1726

Votre tres humble tres  
affectionné serviteur

M. Herault.

De Maurepas <sup>1</sup>.

1. Bibl. de l'Arsenal, *Arch. de la Bastille*, 10.948, Dossier Voltaire. Fac-similé dans Funck-Brentano, *les Lettres de cachet à Paris* (Paris, 1903), p. 224.

## MATHIEU MARAIS AU PRÉSIDENT BOUHIER<sup>1</sup>

A Paris, ce 6 février 1726.

..Voltaire a eu des coups de bâton. Voici le fait. Le cheualier de Rohan le trouve à l'Opéra et luy dit Mons de Voltaire, Mons Arouet comment vous appelez-vous, l'autre luy dit je ne sçay quoy sur le nom de Chabot. Cela en reste là. Deux jours apres, à la Comedie au chauffoir, le cheualier recommence. Le poete luy dit qu'il luy avoit fait sa reponse a l'Opera. Le chev<sup>r</sup> leua sa canne, ne le frapa pas et dit qu'on ne deuroit luy repondre qu'a coups de baston. M<sup>lle</sup> Le Coureur tombe euanoüe, on la secourt, la querelle cesse. Le chevalier fait dire à Voltaire à 3 ou 4 jours delà, que le duc de Sully l'atendoit à disner. Voltaire y va, ne croyant point que le message vint du Cheualier. Il disne, un laquais vient luy dire qu'on le demande, il descend va a la porte et trouve trois Messieurs garnis de cannes qui luy regalerent les epaules et les bras gaillardement. On dit que le cheu<sup>r</sup> voyoit ce frottement d'une boutique vis a vis. Mon poete crie comme un diable, met l'epee a la main remonte chez le duc de Sully, qui trouva le fait violent et inciuil, va a l'Opera conter sa chance à Mad<sup>e</sup> de Prie qui y etoit de là on court à Versailles ou on attend la décision de cette affaire qui ne

1. Jean Bouhier (Dijon, 1673-1746), président à mortier en 1704, membre de l'Académie française en 1727, publia des poèmes, des traductions, et des ouvrages de droit. Sa bibliothèque et ses manuscrits sont conservés en partie à la Bibliothèque nationale.

ressemble pas mal a vn assassinat mais les Epigrammes assassines pourront faire excuser le fait.<sup>1</sup>

A Paris, ce 15 février 1726.

Je vous enuoye vne piece de vers toute fraiche contre Mr de Fontenelle : cela est fort malin, et la prescription de 40 ans, *quadraginta annorum*, n'a servi de rien contre la critique : C'est pis que des coups de baston. On ne parle plus de ceux de Voltaire, il les garde; on s'est souvenu du mot de M. le Duc d'Orléans a qui il *demandoit justice* sur pareils coups, et le prince luy répondit : *On vous l'a faite*. L'Euesque de Blois a dit, *Nous serions bien malheureux si les Poetes n'avoient point d'épaules*. On dit que le Cheualier de Rohan étoit dans un fiacre lors de l'exécution, qu'il crioit aux frappeurs : *Ne lui donnez point sur la teste*, et que le peuple d'alentour disoit : *Ah! le bon seigneur!* Le pauvre battu se montre, le plus qu'il peut a la cour, a la ville, mais personne ne le plaint et ceux qu'il croyoit ses amis luy ont tourné le dos.

A Paris, ce 2 avril 1726.

...Voltaire est disparu, *Edipe* s'en va...

A Paris, ce 14 avril 1726.

...On croit que Voltaire n'a pas este si loin et quil est autour de Paris dans quelque maison de Campagne.

1. M. Marais, *Correspond. inéd.*, III, p. 392 (Bibl. nat. Mss. fr., 24.415 f<sup>o</sup> 127 r<sup>o</sup>)

La lettre est adressée :      Monsieur  
    Monsieur Bouhier  
                                  président a mortier au parlement  
                                  place Saint-fiacre.

à Dijon.

A Paris, ce 3 mai 1726.

...Voltaire a été enfin mis à la Bastille : il auoit toujours sa folie dans la teste de poursuiure le cheualier de Rohan, qui n'est pas fasché qu'il soit la. Voila un beau trio Bastillé : Mad<sup>e</sup> de Tansin, l'abbé Margon<sup>1</sup> et Voltaire<sup>2</sup>.

1. M<sup>me</sup> de Tencin, sœur du cardinal, avait été mise à la Bastille à la suite de la mort de La Fresnaye, conseiller au Grand Conseil, qui s'était tué chez elle, le 6 avril. Poursuivie, elle fut acquittée en juillet. L'abbé Guillaume Plantavit de la Pause de Margon est l'auteur d'une *Fagonade*, parue en décembre 1722 contre le conseiller d'Etat Fagon. Espion du régent puis du duc de Bourbon, entré à Vincennes le 2 avril 1724, il traîna ensuite de prison en prison, et finit aux Iles Sainte-Marguerite.

2. M. Marais, *Correspond. inéd.*, III, p. 593, 401, 402, 413 (Bibl. nat. Mss. fr. 24.415, f<sup>os</sup> 117, 132 v<sup>o</sup>, 141 v<sup>o</sup> et 143 r<sup>o</sup>).

## HÉRAULT <sup>1</sup> AU MINISTRE <sup>1</sup>

Mars [avril?] 1726.

Je viens d'être informé par voie secrète que le sieur de Voltaire médite d'insulter incessamment et avec éclat M. le chevalier de Rohan. Il a changé plusieurs fois, depuis six semaines, de demeure et de quartier. On a avis qu'il est actuellement chez un nommé Leynault, maître en fait d'armes, rue Saint-Martin, où il vit en très-mauvaise compagnie. On pretend qu'il est en relation avec des soldats aux gardes, que plusieurs bretteurs fréquentent chez lui; mais quoi qu'il en soit de ces faits, il est toujours constant qu'il a de très-mauvais desseins, et il est sûr qu'il a fait venir de province un de ses parens qui doit l'accompagner dans le combat. Ce parent est un homme plus modéré que M. de Voltaire, et voudroit bien le calmer; mais il ne lui est pas possible d'en venir à bout. Il est plus irrité et plus furieux que jamais dans sa conduite et dans ses discours. Tous ces éclaircissemens déterminent le lieutenant de police à faire mettre, dès cette nuit, s'il est possible, les ordres du Roy contre le sieur de Voltaire, à execution, jugeant qu'il est de son devoir de prévenir le désordre dont il est averti positivement <sup>2</sup>.

1. René Hérault, fils d'un marchand de bois de Rouen (né le 23 avril 1691, mort à Paris le 2 août 1746), fut lieutenant de police de Paris du 4 oct. 1725 au 26 juin 1740, sous le ministère du cardinal Fleury, dont il avait la confiance absolue.

2. *Revue rétrospective*, 1834, II, p. 128.

## ANQUETIL, LIEUTENANT DE ROI

### DE LA BASTILLE

#### *Journal.*

Aujourd'hui, 17 avril 1726, est entré à la Bastille, par ordre du Roy, M. Voltaire, conduit par M. Haymier, exempt. Le sieur Voltaire avoit sur lui en or 65 louis d'or neufs, à 20 francs pièce, qui nous sont restés entre les mains; il ne s'est trouvé aucun autre effet sur lui, et M. de Voltaire a signé.

On a rendu l'or à M. de Voltaire, dont il a donné reçu au bas de son entrée, le 30 avril 1726 <sup>1</sup>.

### GAZETIN DE POLICE

22 avril 1726.

La nuit du 17 au 18, Haymier et Tapie, exempts, arrêterent Arouet de Voltaire, fameux poëte, dans la rue Maubuée, à l'enseigne de la Grosse Tête, et le conduisirent par ordre du Roy, à la Bastille <sup>1</sup>.

1. Fr. Ravaisson, *Arch. de la Bastille* (Arsenal), XII, p. 131, 132.

M. DE MAUREPAS A DE LAUNEY,

GOUVERNEUR DE LA BASTILLE

29 avril 1726.

Je vous adresse les ordres du Roy pour la liberté du sieur de Voltaire, détenu au chateau de la Bastille. Vous l'avertirez, s'il vous plaît, que l'intention de Sa Majesté est qu'il sorte incessamment de Paris, et qu'il s'en éloigne au moins de cinquante lieues, sans y pouvoir revenir que par une permission expresse de Sa Majesté, dont il vous signera sa soumission <sup>1</sup>.

1. Ravaisson, p. 134 (d'après un ms. de la Bibl. nation.) Voltaire quitta Paris immédiatement. Il était le 5 mai à Calais, où il descendit chez M. Dunoquet trésorier des guerres. Le dossier, 10.948 aux *Archives de la Bastille* contient trois lettres de Voltaire, dont une, portant cette date, écrite dès son arrivée à 9 heures du matin, indique cette adresse.



HÉRAULT A DE LAUNEY,

GOUVERNEUR DE LA BASTILLE

Ce 2 may 1726.

Je viens de charger, monsieur, le sieur Condé<sup>1</sup> d'un ordre du Roy pour faire sortir le sieur Voltaire de la Bastille; et M. le comte de Maurepas me marque en même temps, par sa lettre du 29 du mois dernier, que l'intention du Roy et de S. A. S. Monseigneur le duc, est qu'il soit conduit en Angleterre. Ainsi le sieur Condé l'accompagnera jusqu'à Calais, et le verra embarquer et partir de ce port. Je vous supplie de faire faire au sieur de Voltaire une soumission par écrit de se conformer à ces ordres.

1. Condé était geôlier du roi à la Bastille, dont René Jourdan de Launey était gouverneur depuis la mort de Bernaville (8 déc. 1718).

## DAUMART A HERAULT <sup>1</sup>

Fresnay, route d'Alençon, 7 mai 1726.

Je crains que monsieur de Voltaire n'exécute une sorte de vengeance dont j'ai voulu le détourner par toutes sortes de moyens; c'est de publier contre monsieur le chevalier de Rohan une lettre sous son nom, pour le déshonorer et pour l'intimider, s'il pouvoit l'être davantage. J'ose vous assurer que si je pouvois attendre quelque sorte d'honneur, en prenant le fait et cause de Voltaire contre le chevalier de Rohan, je ne serois pas assez fol pour en parler, moins encore pour l'écrire. C'est une justice que j'espère que vous voudrez bien me rendre, en cas que l'on me croie auteur de quelque écrit <sup>2</sup>.

1. Ce Daumart était un cousin maternel de Voltaire. Au moment où il écrivait, celui-ci était déjà à Calais.

2. Ravaisson, *Arch. de la Bastille*, XII, p. 135 (Biblioth. de l'Arsenal).



## II

### DE LA BASTILLE A CIREY

(1726-1734).

Un séjour de deux ans en Angleterre (1726-1728) permit à Voltaire de s'initier à la littérature et à la philosophie anglaises, aux sciences naturelles, à la liberté économique et politique, à la liberté de penser. Si l'on en croit Saint-Hyacinthe, il se conduisit très irrégulièrement en Angleterre et s'y fit beaucoup d'ennemis, par des procédés qui ne s'accordaient pas avec les principes d'une morale exacte. Quoi qu'il en soit, Voltaire, revenant clandestinement en France, — où il se cacha à Paris ou aux environs, et à Rouen — en rapportait, avec une connaissance de la langue et des mœurs britanniques, ces *Lettres sur les Anglais*, ou *Lettres philosophiques*, dont l'apparition devait lui causer maint ennui; il en rapportait surtout Newton, Locke, Shakespeare, qu'il se proposait de vulgariser en France. Mais avant de donner son *Brutus* (4 décembre 1730; il écrivit ensuite *la Mort de César* en 1731, jouée seulement en 1745), inspiré visiblement du grand dramaturge anglais, de nouvelles persécutions lui vinrent, à la suite d'une *Ode* sur la mort de son amie l'actrice Lecouvreur, à qui le clergé avait refusé les derniers sacrements (20 mars 1730), et de même, après la publication de l'*Épître à Uranie* (1732), qui avait jadis indigné J.-B. Rousseau. Au théâtre, *Eriphyle*, qui ne réussit pas (7 mars 1732) fut suivie de l'heureuse *Zaïre* « tragédie des cœurs tendres et des âmes pures » (Condorcet) qui, depuis le

13 août de la même année, est restée au répertoire du Théâtre français. Mais dix-huit mois plus tard (18 janvier 1734), *Adélaïde du Guesclin* tomba. Le poëme du *Temple du Goût*, paru en 1733, où Voltaire ne ménageait pas les auteurs contemporains, ne disposait guère la critique en sa faveur, il est vrai; il lui ferma pour plusieurs années les portes de l'Académie. C'est alors qu'éclata le scandale des *Lettres philosophiques*, qui le contraignit, une fois de plus, à fuir sa ville natale. Durant la même période, il avait publié *la Henriade*, et l'un de ses ouvrages historiques les plus célèbres, le classique *Charles XII* (1731), écrit en Angleterre.

## LE COMMISSAIRE LABBÉ A M. HÉRAULT

18 avril 1727.

Ce memoire est pour avoir l'honneur de vous dire que l'on m'a assuré que le sieur Arouet de Voltaire étoit revenu d'Angleterre, et qu'il avoit rôdé dans le quartier. Je ne sais s'il voudroit se faire raison de ce qui s'est passé à son égard devant l'hotel de Sully, mais il pourroit peut-être courir quelque risque. Comme je ne sais s'il a un congé pour revenir, je ne puis rien dire davantage à cet égard, et j'ai cru qu'il estoit de mon devoir de vous en informer<sup>1</sup>.

1. Fr. Ravaisson, *Arch. de la Bastille* (Arsenal), XII, p. 141.

## M. DE MAUREPAS A VOLTAIRE

29 juillet 1727.

Je vous envoie la permission que le Roy a bien voulu vous accorder de rester à Paris, vaquer à vos affaires pendant neuf mois. Comme ce temps est limité par le jour de votre arrivée, vous aurez soin de m'en avertir, je ne doute pas que vous n'y teniez une telle conduite capable d'effacer les impressions qu'on a données contre vous à Sa Majesté, et que l'avis que je vous en donne ne vous touche assez pour y donner toute votre attention <sup>1</sup>.

9 avril 1729.

Vous pouvez aller à Paris quand bon vous semblera, et même y demeurer; à l'égard de venir à la cour, je crois que vous devez encore vous en dispenser. Je suis persuadé que vous vous observerez à Paris, et que vous ne vous y ferez point d'affaire qui puisse vous attirer une disgrâce <sup>1</sup>.

1. Fr. Ravaisson, *Archives de la Bastille*, XII, p. 142.

2. Idem, *ibid.* (Arch. nation.), p. 143.

## M. MARAIS AU PRESIDENT BOUHIER

A Paris, ce 11 decembre 1731.

... La Vie du Roi de Suede, par Voltaire <sup>1</sup> est bien écrite à ce qu'on dit, mais bien partiiale contre La France : Voila un françois traître à sa patrie et bien fou. il est tantost pour tantost contre, selon que sa plume le mene, et il ne tient a rien quil ne renverse ciel et terre <sup>2</sup>.

A Paris, ce 22 decembre 1731.

..... Je suis a present bien sçavant sur la Vie du Roy de Suède par Voltaire. Je l'ay lüe avec etonnement elle est pleine de faits rares, surprenans qui passent le vraisemblable et mesme le Merveilleux, et le stile est accommodé a tous ces grands evenemens par une diction plus poetique qu'historique et par des traits de feu et de hardiesse qui ne peuvent partir que d'un tres beau genie, on y est souvent emû de terreur, de pitié, d'indignation, et les larmes vous coulent des yeux malgré vous du moins. C'est ce que j'ay ressenti. L'historien n'est pas ami des Rois, c'est un anti-Monarque et il ne paroît pas respecter beaucoup les puissances de la terre ny tout ce qui peut dominer. Si le poème dont on vous a parlé est vray, les puissances

1. L'*Histoire de Charles XII* venait de paraître.

2. M. Marais, *Journal et Mémoires, Correspond. inéd.*, IV, p. 325 (Bibl. nat., mss, fr. 24,414, fol. 77 r<sup>o</sup>).



célestes ne l'embarrassent gueres, et voila sans doute vn homme aussy singulier et peut estre aussy *unique* que son heros, a qui il donne ce nom d'unique, et qui n'est pourtant point son Héros. Au reste je n'ay rien trouvé contre la France, sinon que dans vn petit discours qui est a la fin, ou il meprise l'histoire en general, il donne au feu Roy La *Magnificence* pour toute vertu et tout talent, ce qui est bien fou et bien hardy à ce petit homme qui juge les Rois et les Dieux, et qui distribue ses grâces comme il lui plaist. Je préuois vne mauuaise fin à tout cela. L'Empereur d'*Allemagne* ne sera pas content non plus que les autres princes et quelque Italien vengera Rome...

A Paris, ce 31 decembre 1731.

....Jaymerois bien mieux notre Voltaire <sup>1</sup>, Poete, historien, Orateur, critique et tout ce qu'il lui plaist destre. Je pense de son Histoire du roy de Suede tout comme vous, il a vraiment l'air masle et original et traite Caualierement les Souuerains. Ce qu'il dit de la reine de Suede ne regarde que son amour pour les belles lettres et les sciences, qu'il appelle *philosophie*, et ce nom en cet endroit n'est point pris au criminel à ce qu'il me semble <sup>2</sup>.

A Paris, ce 24 octobre 1732.

...j'ay appris une plaisante chose qui entre pourtant dans la littérature. Mad<sup>lle</sup> de Lavigne de Malcrais qui se dit Bretonne du Croisic et qui paroist nous donner de temps en temps d'assez jolis vers et a qui Voltaire vient de faire une déclaration d'amour, n'est point une fille. C'est un

1. Marais vient de parler de la mort de la Motte auquel on « désigne pour successeur [à l'Académie] M. de Moncrif, qui a fait *les Chats* ».

2. Marais, *Journal et Mémoires, Correspond. inéd.*, IV, p. 327, 329 (Bibl. nat. Mss. fr. 24.414, fol. 79, 80-81).

bon Breton qui s'est aisé de prendre ce masque et qui s'appelle M. Lafichard <sup>1</sup>, nom assez vilain qu'il a crû pouvoir changer en ce pseudonyme d'un genre nouveau. Il ne croyoit peutêtre pas faire des amans. Mais sa Poesie luy en a donné un Poete, et je crains bien que ce Poete, fasché d'auoir été trompé, ne change aussy ses eloges en satire, comme fit Lafontaine contre la femme de Colletet qui ne fit plus de vers après la mort de son mari parce que son mari les faisoit. L'avanture est singulière, et Voltaire merite assez d'auoir été pris dans ce panneau <sup>2</sup>.

A Paris, ce 28 janvier 1733.

...Mad<sup>e</sup> de Fontaine Martel <sup>3</sup> s'est si ennuyée de rester dans le temple de l'amitié toute seule avec Voltaire, qu'elle est morte. On dit que n'étant pas trop disposée à ses sacrements, V. luy dit que cela retomberoit sur luy, qu'après sa mort, on diroit qu'il l'avoit pervertie, et quelle devoit les recevoir au moins par amitié pour luy, ce qu'elle fit sur le champ, et c'est ainsi qu'elle a rempli les devoirs de l'amitié. Je ne croy pas que M. d'Auxerre trouvast ce virtuel la trop bon. On ne peut rien ajouter à votre sentiment sur Zaïre : C'est celui de tout paris et cependant on en est fou et on aime à pleurer <sup>4</sup>... On l'a imprimée avec une Epître dedicatoire à M. Fakener marchand à Londres qui est curieuse et longue et en prose et en vers; mais tout d'un

1. Lafichard (Thomas), auteur dramatique (né à Pont-flot, vers 1698, mort le 10 août 1753), débuta en 1735.

2. M. Marais, *Journal et Mémoires, Correspond. inéd.*, IV, p. 436, 437 (Bibl. nat., Mss. fr. 24.415, f<sup>os</sup> 620 v<sup>o</sup>-621 r<sup>o</sup>).

3. Morte le 1<sup>er</sup> janvier (voir l'épître que Voltaire lui adressa en 1732), la baronne de Fontaine-Martel était la fille du président Desbordeaux. *Zaïre*, dont les représentations avaient été interrompues au théâtre, fut jouée chez elle; Voltaire y remplissait le rôle de Lusignan, qu'il affectionnait.

4. *Zaïre* avait été représentée le 13 août 1732.

coup elle a été supprimée, parce que V. s'est aisé de beaucoup parler de La protection qu'on donnoit aux lettres sous le regne passé; et de dire que le défaut de cette protection annonçoit la décadence. Cet homme est hardi, il dit tout ce qui luy vient dans la teste et il est protégé luy mesme, car il a empesché qu'on ait imprimé la parodie Italienne contre sa pièce, qui étoit une critique pleine d'esprit, sous le nom des *Enfans trouvés* <sup>1</sup>. il y a quelque lettre de Rousseau contre luy, mais cela ne se donne pas, et mesme ceux qui l'ont n'en conviennent point <sup>2</sup>.

A Paris, ce 30 janvier 1733.

....J'ay aussy vû *Zaire* avec l'Epistre; mais [on] en a retranché l'eloge de la Coureur, et le parallele de ses tristes obseques avec celles de la Comedienne Angloise Oldfield. La suppression de cette Epitre vient d'un autre parallele tacite du regne dernier avec celui cy, sur la protection donnée aux gens de lettres en quoy l'auteur a tort, Car le Roy fait beaucoup de choses pour les sciences et les liures qu'on a enuoyé chercher en Orient le prouvent bien. Mais V voudroit qu'on le recompensast a chaque sottise qu'il fait, sans quoy il tient ce siecle pour un ingrat <sup>3</sup>.

A Paris, ce 7 feurier 1733.

..... Le Voltaire est bien insolent d'auoir parlé et escrit de l'academie comme il a fait <sup>4</sup>; il se rend tous les jours indigne d'en être et même de la société. Après la mort de son amie,

1. *Ou le Sultan poli par l'Amour*, parodie de *Zaire*, par Dominique, Riccoboni fils et Romagnesi, représentée au Théâtre Italien, le 9 déc. 1732. Voir le *Mercur* du même mois, II, p. 2868 et suiv.

2. Bibl. nat., Mss. fr. 24.415, fol. 586-587.

3. Bibl. nation., Mss. fr. 24.415, fol. 584.

4. Voltaire avait été candidat à l'Académie en 1732, après la mort de Lamotte (26 déc. 1731) et celle de M. de Marville.

il a assisté à l'ouverture de son corps et a voulu voir apparemment le siege de l'amitié comme les dames voulurent voir le corps de Quellenec qui étoit accusé d'impuissance, après qu'il fut tue à la St-Barthelemy. Il a écrit au chevalier de St Valier qui luy demandoit sil ne pouuoit avoir quelques livres de la dame, qu'elle n'avoit que deux Liures, celui de ses Contes et celui de ses Heures, qu'elle lisoit trop le premier et trop peu le second; Mais ce n'est pas ainsy que luy mesme en parloit de son vivant quand il disoit quil seroit son directeur. et qu'elle auroit vne loge à lopera au lieu dun banc à la paroisse. Fiez vous a de telles Cervelles. Il avoit encore amassé vne cabale pour faire tomber *Gustave Vasa* <sup>1</sup> qui est une tragédie de Mr Piron, mais malgré sa cabale que l'on a fait taire La pièce a été tres applaudie et on va etre honteux des eloges larmoyans qu'on a donné a cette folle de Zaïre qui n'a ni religion ni mœurs ny vraisemblance. J'ay toujours bien regret aux larmes que j'y ai versé <sup>2</sup>.

A Paris, ce 29 mars 1733.

.....J'aime votre indignation contre le Temple du Goust ou *du degoust*. On le vend publiquement à Paris et on n'en sauroit fournir. Que dites-vous du pas de trois quil fait danser par Mr Rollin avec la Pellissier et la Sallé <sup>3</sup> de l'air qu'a l'ame d'être immortelle, de cette matiere qui est renuoyée aux bancs de Sorbonne, du Cardinal de Richelieu traité comme un pédant en présence de son neveu qui apparemment y a consenti, de Pellisson traité comme un polisson, de l'histoire de l'Académie, si déshonorée après avoir eu toutes les voix jusqu'à present, de La Fontaine

1. Tragédie de Piron, représentée au Théâtre français le 3 février.

2. Bibl. nat. Mss. fr., 24.415, fol. 582-583.

3. Chanteuse et danseuse de l'Opéra.

qui accourcit ses contes, de Baye réduit à vn tome, et uoilà un petit uilain auteur, à qui on devoit faire passer la mer et l'enuoyer *ultra sacramenta*. J'ai relu la guerre des auteurs, de M. Guéret dont il a pillé plusieurs traits car ce n'est qu'un plagiaire. Est il possible que le Cardinal de Polignac et l'abbé de Rothelin protegent un tel impudent, et quil s'en vante? <sup>1</sup>.

A Paris, ce 11 avril 1733.

.....Nous allons avoir effectivement un second Temple du Goust, qui sera la chapelle de l'auarice; l'auteur avoit vendu son ouurage à un libraire puis l'ayant fait contre-faire lui mesme il le reuendoit. Le libraire qui ne vendoit rien uoyant paris fourni se plaint, ils viennent ensemble chez M<sup>r</sup> Hérault, qui donne ordre pour decouvrir cette contrefaction, on y veille de prez, et on decouvre qu'elle venoit de la part de Voltaire luy mesme, qui enuoyoit des 4 h. du matin chez la v<sup>e</sup> Mazière chercher les exemplaires contrefaits. Voyez dans quel Temple on peut mettre un homme de ce goust là <sup>2</sup>.

A Paris, ce 17 mai 1733.

..... Voltaire vouloit donner une nouvelle édition du Temple; on lui a donné Crébillon pour censeur, qui a voulu censurer. Ils se sont brouillés, et le public est privé de cette édition et l'auteur du profit qui lui en seroit revenu, auquel il vise plus qu'à l'instruction publique sur le goût, qu'il ne connoît point <sup>3</sup>.

1. Bibl. nat. Mss. fr. 24.415, fol. 567 v<sup>o</sup>.

2. Idem, *ibid.*, fol. 562-563.

3. M. Marais, *Correspond.*, IV, 488.

## E. JORDAN <sup>1</sup>

Je fus rendre visite à Mr. *de Voltaire*, le 6 du Mois [de juin]. Arrêtons-nous un peu sur son Sujet. Je crois que ce Poëte peut être regardé comme le plus distingué des Fils d'Apollon; et qu'après sa Mort, on ne balancera pas à le mettre avec les Corneille et les Racine..... C'est un Jeune-Homme maigre, qui paroît attaqué de Consommation, *et cæco carpitur Igne*. Il travaille trop pour son Etat. Je ne m'embarrasse pas de ce que dit la Chronique Scandaleuse, sur son Sujet; l'Envie, la Malignité, peut souvent y avoir eu beaucoup de Part. Il est poli, sa Conversation est vive, enjouée, pleine de Saillies. Il possède bien toutes les Beutez des anciens Poëtes. Il a fait en peu de tems des Progrès étonnans dans la Langue Angloise. Sa *Henriale*, qu'il appelle son *Enfant gâté*, est une Pièce unique en son Genre. Si ses Tragédies ont des Défauts, il y a toujours une infinité de Beutez qui charment, et qui ravissent. Son *Temple du Goût* lui a fait du Tort. L'on crie l'on peste contre cet Ouvrage, sur ce qu'il parle de quelques Auteurs avec Liberté, et qu'il réduit le *Dictionnaire de Beyle* à un Tome, et qu'il ne fait pas grand Cas de *Voiture*. Les Italiens sont même venus jusqu'à le jouer publiquement sur le Théâtre. Un Génie de cet Ordre meri-

1. Charles-Etienne Jordan, né à Berlin le 27 août 1700, mort le 24 mai 1745, membre de l'Académie de Berlin.

toit assurément qu'on eût pour lui quelques Egards. Voici ce que m'écrit un Ami sur ce Sujet :

« Depuis votre Départ, l'illustre Voltaire a été brutale-  
 « ment taxé par nos Comédiens Italiens, dans une Pièce  
 « qui attire la Foule, sous le titre, *Le Temple du Goût* <sup>1</sup>.  
 « Il y est représenté en Personne comme un vrai Fat, et  
 « un Sot parfait, plein de lui-même, qui se mêle de juger  
 « de tout à tort et à travers, sans nul Gout ni Jugement, et  
 « qui ne trouve rien de bon que ce qu'il fait. Deux ou  
 « trois Seigneurs avoient employé leur Crédit, pour empê-  
 « cher que cette Pièce ne fût jouée. Elle avoit été rejetée;  
 « mais, les Comédiens étant revenus à la charge, le Ministre  
 « à demandé à la voir. Après l'Examen qui en a été fait,  
 « il a été décidé qu'elle seroit représentée. Il n'y a pas de  
 « doute, qu'on n'ait voulu mortifier cet Esprit trop hardi,  
 « et le punir par là de certaines Veritez répandues dans ses  
 « Ouvrages, et qui ne sont pas au Gré de certaines Gens.  
 « Il a été, à ce qu'on dit, vivement touché de cet Affront;  
 « et je crains que sa Santé, déjà très foible, n'en ait été fort  
 « oblitérée. Vous ne sçauriez croire combien de Gens ont  
 « applaudi à cette Satire. Pour moi, j'en ai eu le Cœur  
 « percé; ne pouvant digérer qu'un des plus leaux Esprits  
 « de France fût ainsi traité. A la bonne heure, qu'on eut  
 « critiqué son Temple; il y a de quoi, mais on va ici jus-  
 « qu'au Personnel, et sans nul Ménagement. » Il est sur-  
 prenant que le Ministère de France ait permis qu'on jouât  
 cette Pièce. Cela paroît autoriser les Libelles, et les Satires.  
 Tout comme Mr. *de Voltaire* étoit en Droit de dire libre-  
 ment son Sentiment sur les Auteurs qu'il critique, de  
 même étoit-on en Droit de le reprendre publiquement.  
 Mais, de divulguer des Traits calomnieux contre un

1. Un acte en vers libres, de Romagnesi et Nivault, représenté le 11 juillet 1733. Voir les *Mercure* de juillet, août et octobre de la même année.

Homme, c'est tout ce qu'a pû permettre le Relâchement du Paganisme. *Romagnesi*<sup>1</sup> a, à mon Avis, très mal réussi; et si cette Pièce est courue, ce n'est que par le Penchant que le Peuple a pour la Satire. Je n'y trouve aucune invention, point de Feu : c'est de la Prose rimée, propre à écorcher les Oreilles.

...Le Père *Tournemine*, dit sur le Sujet de Mr. de Voltaire un mot à Mr. *Richez*<sup>2</sup>, qui mérite d'être rapporté. Ce savant Elève de *Fabricius*, parlant à ce Jésuite de ce Bel-Esprit, ce Père répondit, *qu'il l'estimoit beaucoup, mais qu'il voudroit pouvoir le brider*<sup>3</sup>.

1. Jordan le vit à Paris.

2. De Hambourg, que Jordan rencontra à Paris.

3. *Histoire d'un Voyage littéraire fait en M.DCC.XXXIII en France, en Angleterre et en Hollande* (La Haye, chez Adrien Moetjens, M.DCC.XXXV), p. 63-66 et 68.



## EXTRAIT DE LA CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE GRIMM <sup>1</sup>

Il y a quelques années qu'on fit courir en manuscrit un portrait de Voltaire fort ressemblant et extrêmement ingénieux. Comme il vient d'être imprimé dans une mauvaise critique de *Sémiramis* <sup>2</sup>, qui apparemment ne parviendra jamais jusqu'à vous, j'ai cru bien faire en vous l'envoyant. Quelques curieux m'ont assuré que ce portrait étoit l'ouvrage du jeune marquis de Charost, qui fut tué pendant la guerre de 1735 <sup>3</sup>, et dont nous avons quelques morceaux d'une délicatesse que vous trouverez dans un recueil publié par Saint-Hyacinthe <sup>4</sup>.

1. Friedrich-Melchior (von) Grimm, né à Ratisbonne le 26 déc. 1723, mort à Gotha le 19 déc. 1807, vint à Paris en 1748 comme précepteur du fils de l'ambassadeur de Pologne. Ami de Rousseau, de M<sup>me</sup> d'Epinaÿ, avec laquelle il fut lié pendant quarante ans, secrétaire du comte de Friesen et plus tard du duc d'Orléans, il adressa à divers souverains d'Allemagne, de 1753 à 1790, époque à laquelle il quitta Paris, sa fameuse *Correspondance littéraire*, rédigée avec Diderot, Raynal, Meister et autres. Il fut en outre chargé d'affaires de la ville de Francfort, et du duc de Saxe-Gotha à Paris. Il vécut pendant la Révolution à la cour de Pétersbourg et revint à Gotha en 1794.

2. La première représentation de *Sémiramis* avait eu lieu le 1<sup>er</sup> août 1748.

3. Armand-Louis de Béthune, marquis de Charost, fut tué, en effet, à Clausen, en 1735.

4. Saint-Hyacinthe, un des ennemis de Voltaire, qui dans la *Déification du Dr Aristarchus Masso*, rappela l'affaire de Voltaire avec Beauregard, en 1722. Voir les Lettres de Voltaire (janvier-février 1739), au sujet de la *Voltaireomanie* ou le *Préservatif*, brochure anonyme de l'abbé Desfontaines, qui citait p. 50-52 la brochure de Saint-Hyacinthe. Hyacinthe Cordonnier, dit chevalier de Théniscul de Saint-Hyacinthe (Orléans, 1684 - Genècken, près de Bréda, 1746), avait eu une vie très mouvementée. Il retrouva Voltaire à Londres, où il s'était enfui avec Suzanne Marconay, qu'il y épousa.

PORTRAIT DE VOLTAIRE <sup>1</sup>

« M. de Voltaire est au-dessus de la taille des grands hommes, c'est-à-dire un peu au-dessous de la médiocre; je parle à un naturaliste; ainsi point de chicane sur l'observation; il est maigre, d'un tempérament sec; il a la bile brûlée, le visage décharné, l'air spirituel et caustique, les yeux étincelants et malins. Tout le feu que vous trouvez dans ses ouvrages, il l'a dans son action; vif jusqu'à l'étourderie, c'est une ardeur qui va et vient, qui vous éblouit et qui pétille. Un homme ainsi constitué ne peut pas manquer d'être valétudinaire, la lame use le fourreau. Gai par complexion, sérieux par régime, ouvert sans franchise, politique sans finesse, sociable sans amis, il sait le monde et l'oublie. Le matin Aristippe et Diogène le soir, il aime la grandeur et méprise les grands; il est aisé avec eux, contraint avec ses égaux. Il commence par la politesse, continue par la froideur, finit par le dégoût. Il aime la cour et s'y ennuie, sensible sans attachement, voluptueux sans passion, il ne tient à rien par choix et tient à tout par inconstance, raisonnant sans principes; sa raison a ses accès, comme la folie des autres. L'esprit droit, le cœur injuste, il pense et se moque de tout. Libertin sans tempé-

1. Grimm, *Correspondance littér.*, édit. Tourneux, I, p. 266-268. *Nouvelles littér.* par Raynal, XLII, février 1749. Le portrait attribué à Charost a été reproduit par La Barre de Beaumarchais (*Amusemens littéraires*, 1738) et dans le *Voltariana* de Cousin d'Avallon (1748). Voir ci-après, p. 242-244, l'imitation qu'en a faite Frédéric II. Il existe une feuille sans date (in-4° de 4 pages) intitulée *Portrait de M. de Voltaire* qui paraît être l'original (Biblioth. nat., Ln27 41,817). Ce portrait débute ainsi : « Vous me demandez, Madame, le Portrait de M. de V... que vous ne connoissez, dites-vous, que par ses Ouvrages. C'est déjà beaucoup, selon moi, que de connoître l'Auteur; vous voulez voir l'homme, je vais vous dépeindre l'un et l'autre. » Le texte, à la ponctuation près, est identique à celui donné par Raynal-Grimm.

rament, il sait aussi moraliser sans mœurs; vain à l'excès, mais encore plus intéressé, il travaille moins pour la réputation que pour l'argent; il en a faim et soif. Enfin il se presse de travailler pour se presser de vivre. Il étoit fait pour jouir, il veut amasser, voilà l'homme.

« Voici l'auteur. Né poète, les vers lui coûtent trop peu. Cette facilité lui nuit, il en abuse et ne donne presque rien d'achevé. Ecrivain facile, ingénieux, élégant : après la poésie, son métier seroit l'histoire, s'il faisoit moins de raisonnements et point de parallèles, quoiqu'il en fasse d'assez heureux.

« M. de Voltaire dans son dernier ouvrage, a voulu suivre la manière de Beyle; il tâche de le copier en le censurant; on a dit depuis longtemps que, pour faire un écrivain sans passion et sans préjugé, il faudroit qu'il n'eût ni religion, ni patrie; sur ce pied-là, M. de Voltaire marche à grands pas vers la perfection. On ne peut d'abord l'accuser d'être partisan de sa nation, on lui trouve au contraire un tic approchant de la manie des vieillards; les bonnes gens vantent toujours le passé, et sont mécontent<sup>1</sup> du présent. M. de Voltaire est toujours mécontent de son pays et loue avec excès ce qui est à mille lieues d'ici. Pour la religion, on voit bien qu'il est indécis à cet égard; sans doute il seroit l'homme impartial qu'on cherche, sans un petit levain d'antijansénisme un peu marqué dans ses ouvrages.

« M. de Voltaire a beaucoup de littérature étrangère et françoise, et de cette érudition mêlée qui est fort à la mode aujourd'hui. Politique, physicien, géomètre, il est tout ce qu'il veut, mais toujours superficiel et incapable d'approfondir. Il faut pourtant avoir l'esprit bien délié pour effleurer comme lui toutes les matières. Il a le goût délicat et sûr; satirique, ingénieux, mauvais critique, il aime les sciences abstraites et l'on ne s'en étonne pas; l'imagination est son élément, mais il n'a point d'invention, et l'on s'en

étonne. On lui reproche de n'être jamais dans un milieu raisonnable : tantôt philanthrope, tantôt satirique outré. Pour tout dire, en un mot, M. de Voltaire veut être un homme extraordinaire, il l'est à coup sûr.

*« Non vultus, non color unus ».*

## MAUREPAS AU LIEUTENANT DE ROI

*au château d'Auxonne.*

3 mai 1734.

Le roi a jugé à propos de faire arrester, et conduire au chateau d'Auxonne, Arouet de Voltaire; vous voudrez bien me donner avis de son arrivée; l'intention du roi est qu'il ne puisse sortir de l'intérieur du chasteau sous quelque prétexte que ce soit : ainsi vous voudrez bien vous y conformer <sup>1</sup>.

1. Fr. Ravaisson, *Arch. de la Bastille*, XII, p. 155, d'après une pièce des Archives nationales. Voltaire venait de laisser publier les *Lettres philosophiques*, ou *Lettres angloises*, écrites en 1726-1727 et déjà imprimées par Jore en 1731. Dans le registre du secrétariat de la maison du roi (Arch. nat., 0<sup>1</sup>78, p. 376), où cet ordre, daté du 2, est répertorié à la date du 6 seulement, on lit en marge : « N°. Cet ordre n'a eu lieu. » On avait laissé à Voltaire le temps de s'échapper. Il passa quelques jours à Monjeu (du 25 avril au 6 mai) et, à la fin de mai, il était réfugié à Bâle. Dans le même registre (p. 379), à la date du 16 mai, on lit encore : « Ordre pour mettre à la Bastille le S. Jore daté du 4.

« Lettre a nouuel ordre.

« Liberté. »

Il semble bien qu'on voulût tout d'abord étouffer l'affaire. Le 10 juin, le Parlement condamnait le livre à être lacéré et brûlé. Voir ci-après le factum de Jore.


## HÉRAULT A MAUREPAS

Juin 1734.

Jorre fils imprimeur de Rouen ayant loué un appartement à Paris, à la Richard, dite Aubry, avec laquelle il étoit en liaison il fit de cet appartement un entrepôt pour les Lettres philosophiques et autres mauvais livres.

L'avis m'en ayant été donné, j'envoyai faire une perquisition et on trouva un grand nombre de ces livres, mais comme la Aubry avoit pris la fuite, je fis apposer les scellés de l'ordre du Roi et établir garnison pour la conservation d'iceux meubles et effets.

Depuis, la femme Jorre s'est présentée pour réclamer lesdits meubles et effets, et munie de la procuration et consentement par devant notaires de la Aubry et il de lever les scellés et la garnison, et je supplie Monsieur le Comte de Maurepas d'en faire expédier l'ordre <sup>1</sup>.

 1. Ravaissou, *Archives de la Bastille*, XII, p. 253-154. Cette pièce paraît être postérieure à la suivante. Nous n'avons pas retrouvé les originaux.

## RAPPORT DE VANTEROUX

Juin 1734 [vers le 13].

M. Hérault souhaite prendre un ordre du roi en séance, à l'effet de se transporter, avec un commissaire au Chatelet, dans une maison et appartement occupés par la demoiselle Aubry, maîtresse de Jore, libraire de Rouen, et en cas qu'il n'y ait personne dans l'appartement, faire faire ouverture des portes, saisir et enlever les écrits et imprimés prohibés, et entre autres les *Lettres philosophiques* de M. de Voltaire, dont il s'y est trouvé un grand nombre, et autres imprimés défendus, apposer les scellés sur les effets qui sont dans ladite maison, et établir garnison pour la garde d'iceux, ce qui a été exécuté en vertu de l'ordre du roi anticipé en date du 8 juin 1734 <sup>1</sup>.

1. Ravaisson, *Archives de la Bastille*, XII, p. 158 (Biblioth. de l'Arsenal); Ravaisson orthographie Vanneroux le nom de l'auteur de ce rapport; ailleurs, dans son ouvrage, il imprime Vanteroux.

Dans le registre de la Maison du roi (0<sup>1</sup>78, p. 395), on lit à la date du 13 juin un « ordre au S..... de se transporter chez la D<sup>lle</sup> Aubry ».

## HÉRAULT A VOLTAIRE

2 mars 1735.

Son Eminence et M. le Garde de sceaux m'ont chargé, monsieur, de vous mander que vous pouvez revenir à Paris lorsque vous le jugerez à propos. Ce retour a pour condition que vous vous occuperez ici d'objets qui ne donneront plus aucun sujet de former contre vous les mêmes plaintes que par le passé; plus vous avez de talent, monsieur, plus vous devez sentir que vous avez et d'ennemis et de jaloux. Fermez-leur donc la bouche pour jamais par une conduite digne d'un homme sage et d'un homme qui a déjà acquis un certain âge. Vous savez combien je désire encore de vous prouver dans toutes les questions que j'ai l'honneur, etc...

1. Léouzon-Leduc, *Voltaire et la police* (Paris, 1867), II, p. 95. Cf. Moland, XXXII, lettre n° 468. Voltaire ne tarda pas à revenir à Paris.



## MÉMOIRE POUR CLAUDE FRANCOIS JORE

CONTRE le *Sieur François-Marie de Voltaire.*

J'ai payé bien cherement la confiance aveugle que j'ai eu pour le Sieur de Voltaire. Ebloui par ses talens, je me suis livré à lui sans réserve. J'y ai perdu ma fortune, ma liberté, mon état. Dans ma triste situation, je me suis adressé à lui et l'ai prié de me payer 1.400 livres 5 sols qu'il me doit. Toutes sortes de motifs devoient l'engager à ne pas balancer sur une demande aussi juste : l'équité, la commisération même pour un homme dont il a causé la ruine. Quelle est la réponse que j'en ai reçûe ? Des injures et des menaces. Le Sieur de Voltaire s'est néanmoins radouci : il a fait l'effort de m'offrir par degrez jusqu'à cent pistoles. Dans tout autre temps, je n'aurois pas hésité d'accepter son offre, je l'aurois certainement préférée à la douloureuse extrémité de traduire en Justice un homme dont j'ai été moi-même l'admirateur, et qui m'avoit séduit par le brillant de son imagination ; mais les pertes que j'ai essuyées me mettent dans l'impossibilité d'en supporter de nouvelles. Ainsi après avoir tenté toutes les voies de la politesse, après m'être adressé à des personnes respectables pour essayer de faire sentir au Sieur de Voltaire l'injustice et la bassesse de son procédé, je me suis vû dans la dure nécessité de le citer devant les Juges.

Pour défenses il m'oppose par écrit une fin de non-

recevoir, et employe sa voix à publier dans le monde qu'il m'a payé.

C'est à cette alternative que je dois répondre. En même-tems que j'attaque le Sieur de Voltaire pour le payement d'une somme qu'il me doit, j'ai à me défendre de la lâcheté qu'il m'impute, de lui demander un payement que j'ai reçu. Ma justification n'est pas ce qui m'inquiète. Un compte exact des faits qui se sont passés entre le Sieur de Voltaire et moi effacera bientôt toute idée de payement. Si le contrecoup en est cruel pour le Sieur de Voltaire; si le récit que je vais faire contient même des faits humiliants pour lui, qu'il se reproche de m'y avoir réduit, pour me laver d'une bassesse. La conduite que j'ai toujours tenuë avec lui, fera bien voir que jamais je ne me serois porté moi-même à cette extrêmité. A l'égard de la fin de non recevoir qui m'est opposée, il ne me sera pas difficile de prouver qu'elle n'a pas plus de réalité que le payement.

J'ai connu particulièrement le Sieur de Voltaire pour lui avoir donné un logement chez moi pendant un séjour de sept mois qu'il a fait à Rouen en 1731 <sup>1</sup>. Il choisit ma maison pour y descendre et j'avouë que je fus doublement sensible à cette préférence, tant par les espérances flatueuses que je conçus pour mon commerce, que par la vanité de posséder un hôte, dont le nom faisoit tant de bruit. Je ne pus cependant jouïr de cet honneur aux yeux de la Ville; soit modestie, soit politique, le Sieur de Voltaire ne voulut y être regardé que comme un Seigneur Anglois, que des affaires d'Etat avoient obligé de se réfugier en France. Toute ma maison fut fidele au secret. Ainsi le Seigneur Anglois content d'un respect vulgaire dû à son

1. Voltaire, qui avait feint de passer en Angleterre, partit pour Rouen en mars 1731. Il était de retour à Paris au début d'août de la même année.

rang, échapa humblement aux honneurs, qu'une Ville composée de gens de condition et d'esprit, n'auroit sans doute pas manqué de rendre à l'illustre Voltaire, si elle avoit scû que ce grand homme étoit renfermé dans l'enceinte de ses murs.

Le Sieur de Voltaire avoit pour objet dans son voyage l'impression de son Charles XII. dont il fit faire deux différentes éditions tout à la fois, et une nouvelle édition de la Henriade. Lorsque cet Auteur dit qu'il ne vend point ses ouvrages, c'est-à-dire qu'il ne les vend point à forfait, et effectivement il y perdrait trop. Il est dans l'usage de les faire imprimer à ses frais, et après en avoir détaillé par lui-même une partie, il vend à un Libraire le surplus de l'édition, qui tombe dans l'instant par une nouvelle qu'il fait succéder, à la faveur de quelques changemens légers. C'est par ce petit sçavoir faire que les faveurs des Muses ne sont point pour Voltaire des faveurs steriles; et que devenu sage par l'exemple de tant de Poètes; il sçait s'en servir utilement pour se procurer aussi celles de Plutus.

Après un séjour de trois mois à la Ville, Milord Voltaire eut besoin pour sa santé de prendre l'air de la campagne. Toujours attentif à plaire à mon hôte je scûs lui procurer une jolie maison de Campagne à une lieuë de Rouen. Avant que de partir le Sieur de Voltaire, par un trait d'économie voulut congédier un valet que j'avois arrêté pour lui à 20. sols par jour; mais pour un coup Voltaire trahit le Seigneur Anglois; il ne voulut payer le valet que sur le pied de dix sols, et coupa ainsi ses gages par moitié. Je tirai 45. livres de ma bourse et terminai la contestation.

Ces 45. livres ne m'ont jamais été rendues. Il est vrai que le Sieur de Voltaire parla galamment de les acquitter avec une Pendule, qui manquoit à la parure de la Chambre où il couchoit; mais ni la Pendule ni le paiement ne sont

venus, et ce n'est pas la seule petite dette que j'aye à répéter contre lui.

Le Sieur de Voltaire passa un mois à la campagne <sup>1</sup>. Il y vivoit, comme dans l'âge d'or, d'herbes, d'œufs frais et de laitage. La Jardinière qui lui fournissoit ces alimens champêtres, lui rendoit aussi d'autres services. Elle alloit trois fois la semaine à la Ville pour les épreuves de l'impression. Le Sieur de Voltaire ne fut pas ingrat de ses bons offices. Pour récompenser ses peines, et lui payer un mois de pension il lui donna noblement six livres. Cette femme m'en porta ses plaintes, me representa que ses œufs n'étoient seulement pas payés, et par honneur je pris encore le soin d'appaiser ses murmures et de la satisfaire.

Je le perdis enfin cet hôte illustre. Il s'en retourna à Paris, après un séjour de sept mois, tant chez moi qu'à la maison de campagne d'un de mes amis, et le rolle de Seigneur Anglois finit glorieusement par une piece de vingt-quatre sols dont sa generosité gratifia la servante d'une maison où rien ne lui avoit manqué pendant un si long espace de tems, soit en santé, soit dans la maladie qu'il y avoit essuyée.

Ce n'est qu'avec une peine extreme que j'ai pris sur moi d'entrer dans ce détail. Je serois au désespoir qu'il tombât dans l'esprit de quelqu'un, que j'aye dessein de reprocher au Sieur de Voltaire la dépense qu'il m'a occasionnée, ni de lui demander qu'il m'en tienne compte. En exposant sa conduite et la mienne, je n'ai pensé qu'à en montrer l'opposition. J'ai voulu faire voir, par l'empressement que j'ai toujours eu à obliger le Sieur de Voltaire, et par les procédés que j'ai toujours tenus avec lui, combien je serois éloigné d'une lâcheté pareille à celle de lui demander un payement que j'aurois reçu; qu'au contraire l'indignité

1. A Canteleu, canton de Maromme, à 7 kilomètres de Rouen.

avec laquelle il en use aujourd'hui à mon égard est précisément dans son caractère, que son penchant l'entraîne naturellement vers l'ingratitude, et le porte à frustrer généralement tous ceux envers qui il est redevable.

A peine le Sieur de Voltaire fut-il de retour à Paris, qu'il me manda de le venir trouver pour une affaire importante qu'il vouloit me communiquer. Je partis sur-le-champ et me rendis à ses ordres chez la Dame de Fontaine-Martel, où il avoit établi son domicile; car quoique ce riche Partisan de la République des Lettres jouisse de 28000 liv. de rente, cependant il n'a jamais crû qu'un grand Poète comme lui dût se loger et vivre à ses dépens.

La grande affaire dont il s'agissoit, étoit l'impression de 25 Lettres, qui pour mon malheur ne sont que trop connues, et pour lesquelles le Sieur de Voltaire m'assura avoir une permission verbale. En même tems pour solde d'un vieux compte de 700 liv. il me donna en payement quelques exemplaires de la Henriade, qu'il se dispoit secrètement à faire réimprimer avec des additions, et un reste des éditions de son Charles XII. dont le lendemain il vendit un Manuscrit plus ample au Sieur François Josse Libraire de Paris.

J'avouë que les différents traits, dont j'avois été témoin auroient dû me dessiller les yeux sur le Sieur de Voltaire; mais ils n'étoient ouverts que sur le mérite de l'Auteur; et sachant qu'effectivement il avoit souvent obtenu par son crédit des permissions et des tolérances, je me fiaï à sa parole, et j'eus la facilité d'accepter le Manuscrit pour l'exécuter. Le Sieur de Voltaire de son côté s'engagea à payer l'impression et le papier, et à faire tous les frais de l'édition. Il exigea en même tems que les épreuves des premières feuilles lui fussent envoyées par la poste; elles l'ont été, en effet, à son nouveau domicile, chez le Sieur Desmoulins Marchand de bleds, et son associé dans ce

Commerce, où il avoit été loger depuis la mort de la Dame de Fontaine-Martel.

L'édition ayant été achevée en assez peu de tems, le Sieur de Voltaire, dont l'ouvrage commençoit à faire du bruit, me fit avertir de le mettre à l'écart et en sûreté, entre les mains d'un de ses amis, qui devoit m'en payer le prix. Je connus alors le tort que j'avoie eu de me fier à la parole du Sieur de Voltaire, sur la permission d'imprimer ce Livre. Cependant, quoique l'édition fût considérable puisqu'elle avoit été tirée à 2500. Exemplaires, je pris le parti de ne point m'en désaisir, à moins qu'on ne m'envoyât un certificat de la permission. J'en fis même changer le dépôt. Je me rendis en même tems à Paris chez le Sieur de Voltaire, et lui fis part de ma résolution. De son côté, il convint de faire quelques changements à l'ouvrage. Pour y travailler et en conférer, il me demanda des Exemplaires, que je ne fis aucune difficulté de lui donner.

Ce fut alors que l'imagination vive et féconde du Sieur de Voltaire lui fit enfanter un projet admirable pour le tirer d'affaire. J'étois en procès avec le Sieur Ferrant Imprimeur de Roüen, qui avoit contrefait un Livre dont j'avois le privilège. Le Sieur de Voltaire me conseilla de lui faire donner sous main son Ouvrage manuscrit. Il ne manquera pas, ajoûta-t-il, de tomber dans le piège et de l'imprimer : l'édition sera saisie à propos : les Supérieurs, instruits que je n'aurai eu aucune part à l'impression, jugeront que ce Manuscrit m'aura été volé, et que par conséquent je ne puis être responsable des autres éditions qui en pourront paroître. Par ce moyen j'aurai la liberté de publier la mienne sans obstacle, et nous serons l'un et l'autre à l'abri.

Le Sieur de Voltaire s'applaudit beaucoup de cette invention, qui lui paroissoit merveilleuse, et fut surpris d'appercevoir que je l'écoûtois froidement. Je m'excusai

sur le pésanteur de mon esprit, qui m'empêchoit de goûter cet expédient. Ma simplicité lui fit pitié; elle m'attira même une riche profusion d'épithètes, malgré lesquelles je persistai dans mon refus.

J'ai dit que j'avois remis au sieur de Voltaire deux exemplaires pour revoir les endroits qui avoient besoin d'être retouchés; quel est l'usage qu'il en fit? C'est ce qu'il faut voir dans une lettre qu'il m'a écrite, et qui est imprimée à la suite de ce Mémoire. Il en confia l'un, dit-il, pour la faire relire; à qui? à un libraire, qui le fit copier à la hâte et imprimer.

Voltaire eut-il quelque part à cette édition? Quand il pourroit s'en deffendre, quand il n'iroit pas plus loin que l'aveu qu'il fait dans sa Lettre; quels reproches n'aurois-je pas à lui faire sur son infidélité et sur l'abus qu'il a fait de ma confiance? Mais n'ai-je à lui reprocher que cette infidélité? Est-il vraisemblable, que pour relire un Livre Voltaire se soit adressé, non à son Relieur, mais à un Libraire? Qu'il ait livré un ouvrage qui pouvoit causer ma ruine, qu'il devoit regarder comme un dépôt sacré, et dont il craignoit la contrefaction; qu'il l'ait livré, dis-je, à un Libraire, et à un Libraire, non seulement, qui par sa profession même lui devenoit suspect, mais qu'il connoissoit si mal; d'ailleurs, par qui ce Libraire a-t-il pû être informé, que l'Exemplaire qui lui étoit remis par le Sieur de Voltaire sortoit de mon Imprimerie? Qui a pû en instruire celui qui avant que l'édition de ce Libraire parût, vint me prier de lui fournir 100. Exemplaires du Livre, et m'en offrir 100. louis d'or, que j'eus la constance de refuser?<sup>1</sup> A l'instigation de qui les Colporteurs, chargés de debiter dans Paris l'édition de ce Libraire annonçoient-ils au public que

1. Ils furent offerts sur l'un des deux Exemplaires remis au Sieur de Voltaire, cet Exemplaire avoit été vû par des personnes de la première qualité, et avoit piqué leur curiosité.



j'en étois l'Auteur? C'est un fait que j'ai éprouvé moi-même. A qui attribuer cette édition étrangère qui parut en 1734. précisément dans l'époque de mes malheurs : édition que Voltaire a augmentée d'une vingt-sixième Lettre, dans laquelle il répond à des faits qui ne sont arrivés qu'en 1733, édition qui se vendoit chez Ledet Imprimeur du sieur de Voltaire à Amsterdam, et qui a pour titre LETTRES, etc., PAR M. DE V\*\*\* A ROUEN CHEZ JORE MDCCXXXIV. Et pour tout dire, en un mot; qu'est-ce que cette Lettre écrite contre moi au Ministre? Car enfin, c'est trop balancer sur la perfidie du Sieur de Voltaire; l'édition du Libraire de Paris se répand dans le public, je suis arrêté et conduit à la Bastille, et quel est l'auteur de ma détention? Sur la dénonciation de qui suis-je arrêté? Sur celle du Sieur de Voltaire. Je suis surpris qu'on me présente une Lettre de lui, dans laquelle il m'accuse fausement d'avoir imprimé l'édition qui paroît, dit-il, malgré son consentement.

Que peut répondre le Sieur de Voltaire à tous ces faits qui me confondent moi-même? N'étoit-il qu'infidèle? Etoit-il seulement coupable d'avoir trahi le secret d'un homme qu'il avoit séduit par l'assurance d'une permission tacite, et d'avoir publié ce secret à qui avoit voulu l'entendre? Etois-je moi-même infidèle à ses yeux? Le S<sup>r</sup> de Voltaire crut-il effectivement que l'édition qui paroissoit étoit la mienne? Pouvoit-il le penser, lorsque j'avois refusé les mille écus qu'il m'avoit fait offrir lui-même pour cette édition, et que j'avois déclaré que je ne consentirois jamais à la laisser répandre sans le certificat de la permission? Etoit-il même possible que, versé comme il est dans l'Imprimerie, il méconnût les différences de ces deux éditions, le papier, les caracteres, quelques termes même qu'il avoit changés? Où au contraire, le Sieur de Voltaire avoit-il résolu de me sacrifier? Piqué de mes refus, désespérant



également d'obtenir une permission, et de me faire consentir à laisser paroître son ouvrage sans me la rapporter, ne me demanda-t-il les deux Exemplaires que pour en faire une autre édition, et pour en rejeter sur moi l'iniquité? J'avouë que c'est un cahos dans lequel je n'ai jamais pû rien comprendre, parce qu'il est des noirceurs dont je ne sçaurais croire les hommes capables. Ce qui est certain, c'est que deux jours après avoir obtenu ma liberté, le Magistrat à qui je la devois me montra une seconde Lettre de Voltaire, dans laquelle en m'accusant de nouveau d'avoir fait paroître mon édition, il ajoûtoit que j'étois d'autant plus coupable qu'il m'avoit mandé de la remettre à Monsieur Roüillé, et m'avoit offert de m'en payer le prix; et ce qui est encore certain, c'est que dans la lettre que l'on mettra sous les yeux des Juges à la suite de ce Memoire, après avoir fait mention de cette autre lettre, par laquelle il me marquoit, dit-il, de remettre toute mon édition à M. Roüillé, le Sieur de Voltaire reconnoît de bonne foi que j'étois à la Bastille lorsqu'il me l'écrivit, c'est-à-dire qu'il a commencé par m'accuser d'avoir rendu mon édition publique; qu'ensuite lorsque, sur sa fausse dénonciation, j'étois à la Bastille, il m'a écrit de remettre à M. Roüillé cette même édition que je n'avois plus, et que par une double contradiction qui dévoile de plus le dessein qu'il avoit formé de me perdre, il a voulu encore me charger de n'avoir répandu l'ouvrage dans le public, qu'après qu'il m'avoit averti de le remettre aux Magistrats.

Cependant je parvins à prouver l'imposture du Sieur de Voltaire. Je fis voir que l'édition n'étoit pas de mon Imprimerie, et que je n'avois point de caracteres semblables, de façon que j'obtins ma liberté au bout de 14. jours.

Mais mon bonheur ne fut pas de longue durée. Mon édi-

tion fut surprise et saisie, et j'éprouvai bientôt une nouvelle disgrâce plus cruelle que la première. Par Arrêt du Conseil du mois de Septembre 1734. j'ai été destitué de ma maîtrise, déclaré incapable d'être jamais Imprimeur ni Libraire.

Tel est l'état où m'a réduit la malheureuse confiance que j'avois eüe pour le Sieur de Voltaire; état d'autant plus triste pour moi que je lui ai été plus fidèle, puisque, indépendamment des 100. Louis que j'ai refusés pour 100. exemplaires d'une personne, dont l'honneur m'étoit trop connu pour me laisser rien appréhender de sa part, je ne voulus pas écoûter la proposition du Sieur Chatelain Libraire d'Amsterdam, qui pour un seul exemplaire m'offrit 2.000 liv. avec une part dans le profit de l'édition qu'il en comptoit faire, et que mon scrupule alla même jusqu'à ne vouloir pas permettre de prendre lecture de l'ouvrage en ma présence à un ami qui avoit apparemment appris mon secret par la même voie qui en avoit instruit tant d'autres.

Dans l'abîme où je me suis vû plongé par mon Arrêt, sans profession, sans ressource, je me suis adressé à l'auteur de tous mes maux, persuadé que je ne devois mes malheurs qu'au déreglement de son imagination, et que le cœur n'y avoit point de part. J'ai été trouver Voltaire; j'ai imploré son crédit et celui de ses amis. Je l'ai supplié de l'employer pour me procurer quelque honneste moyen de subsister et de me rendre le pain qu'il m'avoit arraché. Il m'a leuré d'abord de vaines promesses; mais bientôt il s'est lassé de mes importunités, et m'a annoncé que je n'avois rien à esperer de lui. Ce fut alors que n'ayant plus de grace à attendre du Sieur de Voltaire, si cependant ce que je lui demandois en étoit une, j'ai crû pouvoir au moins exiger de lui le paiement de l'impression de son livre. Pour réponse à la lettre que je lui écrivis à ce sujet,

il me fit dire de passer chez lui. Je ne manquai pas de m'y rendre, et, suivant son usage, il me proposa de couper la dette par la moitié. Je lui repliquai ingénument que je consentirois volontiers au partage à condition qu'il seroit égal; que j'avois été prisonnier à la Bastille pendant 14. jours; qu'il s'y fît mettre sept, que l'impression de son livre m'avoit causé une perte de 22.000 livres, qu'il m'en payât 11. qu'il me resteroit encore ma destitution de maîtrise pour mon compte. Ma franchise déplût au Sieur de Voltaire, qui cependant, par reflexion, poussa la générosité jusqu'à m'offrir cent pistoles pour solde de compte; mais comme je ne crus pas devoir les accepter, mon refus l'irrita; il se repandit en invectives, et alla même jusqu'à me menacer d'employer pour me perdre ce puissant crédit dont son malheureux Imprimeur s'étoit vainement flaté, pour sortir de la triste affaire où il l'avoit lui-même engagé.

Voilà les termes où j'en étois avec le Sieur de Voltaire, lorsque je l'ai fait assigner le 5 du mois dernier. Les défenses qu'il m'a fait signifier méritent bien de trouver ici leur place; « Il y a lieu, dit-il, d'être surpris de mon procédé « téméraire. Mon avidité me fait en même-tems tomber « dans le vice d'ingratitude contre lui, et lui intenter une « action qui n'a aucun fondement, d'autant qu'il ne me « doit aucune chose, et qu'au contraire il m'a fait connoître « qu'il est trop genereux dans l'occasion pour ne pas satisfaire à ses engagemens; c'est pourquoi il me soutient « purement et simplement non recevable en ma demande « dont je dois être débouté avec depens. »

C'est ainsi que le Sieur de Voltaire, non content de vouloir me ravir le fruit de mon travail, non content de manquer à la reconnoissance et à la justice qu'il me doit, m'insulte et veut me noircir du vice même qui le caractérise. Ce trait ne suffit pas encore à sa malignité. Il ose publier

dans le monde qu'il m'a payé, et que, dans l'apprehension que je sens qu'il devoit peut-être se rallumer un feu caché sous la cendre, j'abuse de la triste conjoncture où il se trouve pour faire revivre une dette acquittée. Sous ce prétexte il se déchaîne contre moi, et sa fureur ne peut être assouvie, si ce faux délateur n'obtient une seconde fois de me voir gémir dans les fers. Assuré sur mon innocence, sur l'équité de ma cause, sur la renommée de Voltaire, je n'ai été allarmé ni de ses menaces, ni de ses vains discours; et convaincu par ma propre experience à quel point il sait se jouer de sa parole, je n'ai pû me persuader que son témoignage fût assez sacré pour me faire condamner sans m'entendre.

Je suis donc demeuré tranquille, et ne me suis occupé que de ma deffense. Je me dois à moi-même ma propre justification. J'ai pensé que je ne pouvois mieux l'établir qu'en rendant un compte exact des faits. Les reflexions que je vais ajouter en prouveront la verité : en même tems qu'elles feront cesser les clameurs du Sieur de Voltaire, elles rejetteront sur lui l'opprobre dont il cherchoit à me couvrir, et engageront même à me plaindre sur ma malheureuse étoile qui m'a procuré une aussi étrange liaison. En effet, quelle fatale connoissance pour moi que celle du sieur de Voltaire? et que penser de cet homme dont il est également dangereux d'être ami comme ennemi, dont l'amitié a causé ma ruine et ma perte, et qui ne veut rien moins que me perdre une seconde fois <sup>1</sup>,

1. Biblioth. nat., Factums Fm 3767. Il en existe plusieurs éditions, in-4° et in-8°. A la suite est reproduite la lettre de Voltaire du 25 (24) mars 1736; après. on lit la mention : « Le Conseil soussigné... Délibéré à Paris ce 9 juin 1736, Signé, BAYLE. » Voltaire répliqua par un mémoire signé Robert. Conseillé par Maurepas, il finit par donner 500 livres à Jore, qui désavoua son propre mémoire (20 décembre 1738), dont le véritable auteur était l'abbé Desfontaines. Jore fut encore en relations épistolaires avec Voltaire jusqu'en 1773. Dans une lettre de Milan, du 25 septembre, il le remerciait de l'envoi de 8 louis.

s'il est possible, depuis que, pour lui demander mon dû, je suis devenu son ennemi? .

Maintenant il me reste à établir mes moyens et à répondre aux objections du sieur de Voltaire...

*Signé JORE.*

## LE CONTROLEUR GÉNÉRAL A HÉRAULT

Dimanche matin 10 juin 1736.

.....M. Le prince de Carignan vous recommande une affaire qui intéresse Voltaire et dont monsieur le garde des sceaux vous a dû parler, il vous prie de dire à Voltaire qu'il vous l'a recommandée <sup>1</sup>.

## MAUREPAS A VOLTAIRE

22 juin 1736.

Je croyois l'affaire sur laquelle vous m'aviez écrit entièrement finie, j'en parlerai encore demain à monsieur Hérault, et j'examinerai avec lui quels moyens on pourroit employer pour en arrêter le cours <sup>2</sup>.

1. Ravaisson, *Arch. de la Bastille*, XII, p. 187 (Bibl. de l'Arsenal).

2. Idem, *ibid.* (Archives nationales).



### III

## QUINZE ANS A CIREY : VOLTAIRE ET MADAME DE CHATELET

(1733-1749).

Voltaire passa la majeure partie des quinze années qui suivirent sa réapparition, à Cirey en Champagne, chez la marquise du Châtelet, dont il avait fait la connaissance en 1732, et avec elle, à la cour du roi Stanislas de Lorraine. Cette période fut pour lui une retraite féconde d'activité littéraire et scientifique : au théâtre, il donna *Alzire ou les Américains* (27 janvier 1736), *l'Enfant prodigue*, comédie (10 octobre), *Zulime* (8 juin 1740), *Mahomet* (joué d'abord à Lille en 1741, à Paris le 9 août 1742, et qu'il dédia au pape), *Mérope*, l'un de ses chefs-d'œuvre classique (20 février 1743), fit jouer *la Mort de César* (29 août); à la cour, on lui demanda, pour le premier mariage du Dauphin, une comédie de circonstance, *la Princesse de Navarre*, dont Rameau fit les divertissements (Versailles, 23 et 27 février 1745), et, la même année, le ballet héroïque du *Temple de la Gloire*, musique de Rameau également (Versailles, 27 novembre; Opéra, 7 ou 10 décembre). De la même période datent encore la tragédie de *Sémiramis* (20 août 1748), la comédie de *Nanine* (16 juin 1748-1749), et la tragédie d'*Oreste* (12 janvier 1750), où Voltaire, comme dans la précédente, entre en rivalité avec Crébillon. Ses œuvres philosophiques les plus importantes datent de ces années de Cirey : les *Eléments de la philosophie de Newton* (1737), dans lesquels il fait connaître aux Français



la philosophie anglaise et combat le cartésianisme, suivis bientôt des sept *Discours sur l'homme*, d'après Pope (1738). En 1741, il présente à l'Académie des sciences un mémoire intitulé *Doutes sur la mesure des forces motrices et sur leur nature*. Enfin, il compose des contes comme *Zadig* (1747), une comédie de société, *le comte de Boursoufle*, jouée la même année à Anet, un *Panegyrique de Louis XV* (1748), etc., tout en rimant la *Pucelle*, dont les copies se répandent partout, soulevant l'indignation générale.

Voltaire, dont la renommée était européenne, était entré dès 1736 en correspondance avec le prince royal de Prusse, Frédéric; celui-ci, après son avènement au trône, en 1740, voulut se rencontrer avec lui. Voltaire, était alors avec M<sup>me</sup> du Châtelet à Bruxelles; l'entrevue eut lieu à Wesel. Bientôt après, Voltaire publiait l'*Anti-Machiavel* de Frédéric. Une première fois, en 1743, il se rendit à Berlin, chargé d'une mission secrète de la cour de France, et revint par la Hollande. En mars 1745, il fut nommé historiographe du roi Louis XV. Désireux de se rapprocher de la cour, le mariage du Dauphin, la victoire de Fontenoy lui fournirent des occasions de flatter le pouvoir dans des pièces de circonstance. Il opérait de même un rapprochement avec les Jésuites, en vue de son admission à l'Académie française. Son élection, en 1746, après plusieurs tentatives antérieures, et les incidents qui s'ensuivirent provoquèrent une pluie de libelles qui amusa tout Paris pendant une année. Cependant Voltaire perdait l'appui de M<sup>me</sup> de Pompadour, qui lui avait été favorable jusque-là, et qui s'engouait maintenant de Crébillon.

L'année 1746, fut la dernière que Voltaire passa toute entière à Paris. Après la mort de M<sup>me</sup> du Châtelet à Lunéville (septembre 1749), il y revint encore, installé dans l'hôtel des du Châtelet, rue Traversière, avec sa nièce, M<sup>me</sup> Denis, jusqu'à son départ pour Berlin (juin 1750). Il ne devait y reparaître que vingt-huit ans plus tard, pour y mourir.

## M<sup>me</sup> DU DEFFAND <sup>1</sup>

### *Portrait de M<sup>me</sup> du Châtelet <sup>2</sup>.*

Représentez-vous une femme grande et sèche, sans cul, sans hanches, la poitrine étroite, deux petits tétons arrivant de fort loin, de gros bras, de grosses jambes, des pieds énormes, une très petite tête, le visage aigu, le nez pointu, deux petits yeux vert-de-mer, le teint noir, rouge, échauffé, la bouche plate, les dents clairsemées et extrêmement gâtées. Voilà la figure de la belle Emilie; figure dont elle est si contente, qu'elle n'épargne rien pour la faire valoir : frisures, pompons, pierreries, verreries, tout est à profusion : mais comme elle veut être belle en dépit de la fortune, elle est souvent obligée de se passer de bas, de chemises, de mouchoirs et autres bagatelles.

Née sans talent, sans mémoire, sans imagination, elle

1. Marie de Vichy-Chamrond, marquise du Deffand (née en 1697, morte à Paris, le 24 septembre 1780), vécut, ainsi que M<sup>me</sup> de Staal, dans l'entourage de la duchesse du Mainé. Elle connaissait Voltaire depuis 1720, et le président Hénault, avec qui elle fut très liée, depuis 1723. Elle légua sa bibliothèque à son ami Horace Walpole avec lequel elle entretenait une correspondance suivie dans les dernières années de sa vie. Son fameux salon était ouvert aux grands seigneurs et aux philosophes. Sa *Correspondance* a été publiée par M. de Lescure (Paris, 1859, 2 vol.).

2. Gabrielle Emilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise du Châtelet (née à Paris le 17 décembre 1706, morte à Lunéville le 10 sept. 1749), étudia dans sa jeunesse l'italien, l'anglais et le latin. Elle montra un penchant décidé pour les sciences; elle écrivit les *Principes de Newton* (publiés par Clairaut en 1756). Sa liaison avec Voltaire commença en 1733. On verra ci-après comment Saint-Lambert le supplanta. Voltaire a écrit son *Eloge*.

s'est faite géomètre pour paroître au-dessus des autres femmes, ne doutant pas que la singularité ne donne la supériorité. Le trop d'ardeur pour la représentation lui a cependant un peu nui. Certain fragment donné au public sous son nom et revendiqué par un cuistre, a semé quelques soupçons; on en est venu à dire qu'elle étudioit la géométrie pour parvenir à entendre son livre. Sa science est un problème difficile à résoudre. Elle n'en parle que comme Scanarelle parloit latin, devant ceux qui ne le savoient pas. Belle, magnifique, savante, il ne lui manquoit plus que de devenir princesse, elle l'est devenue non par la grâce de Dieu, ni par celle du roi, mais par la sienne. Ce ridicule lui a passé comme les autres; on la regarde comme une princesse de théâtre et l'on a presque oublié qu'elle est femme de condition. On diroit que l'existence de la divine Emilie n'est qu'un prestige. Elle a tant travaillé à paroître ce qu'elle n'est pas, qu'on ne sait plus ce qu'elle est en fait; ses défauts même ne lui sont peut-être pas naturels : ils pourroient tenir à ses prétentions; son impolitesse et son inconsideration à l'état de princesse; sa sécheresse et ses distractions à celui de savante; son rire glapissant, ses grimaces et ses contorsions à celui de jolie femme. Tant de prétentions satisfaites n'auroient cependant pas suffi pour la rendre aussi fameuse qu'elle vouloit l'être : il faut pour être célèbre être célébrée; c'est à quoi elle est parvenue en devenant maîtresse déclarée de M. de Voltaire. C'est lui qui la rend l'objet de l'attention du public et le sujet des conversations particulières; c'est à lui qu'elle devra de vivre dans les siècles à venir, et en attendant elle lui doit ce qui fait vivre dans le siècle présent <sup>1</sup>.

1. Grimm, *Correspond. littéraire*, édit. Tourneux, XI, p. 436-437 (mars 1777). Ce portrait, qui fut probablement écrit après la mort de M<sup>me</sup> du Châtelet, en 1750, est reproduit, dans un texte plus édulcoré, par M. de Lescure (*Correspond. de M<sup>me</sup> du Deffant*, Paris, 1859, t. II, appendice, p. 762-763).

## L'ABBÉ D'OLIVET AU PRÉSIDENT BOUHIER <sup>1</sup>

Paris, 3 juin 1736.

...Voltaire est de retour. Il avoit grande envie de l'une des places vacantes <sup>2</sup>, mais il n'a pas osé se mettre sur les rangs, parce que M. le Garde des Sceaux n'est pas encore toutafait appaisé sur son sujet. Il va s'en retourner incessamment à la terre de Mad<sup>e</sup> la Marquise du Châtelet. M<sup>r</sup> Le Duc de Richelieu et M<sup>r</sup> le Duc de Villars me dirent hier qu'ils travailleroient pour lui auprès de M. le Cardinal et M. le G. des Sceaux, et qu'ils comptoient que moi de mon côté je travaillerois au dedans de l'Académie. Ainsi selon toute apparence, voila une élection toute faite pour la première place qui viendra à vaquer. Je ne serois pas surpris que ce fût celle du Président Henault votre parrein. Je ne sais quelle maladie il a, mais il ne lui reste que la moitié de son visage, c'est un squelette affreux, vous ne le reconnoitriez pas. Pour vous et moi Monsieur parvenons si nous pouvons à la qualité de Doyen. *Vale* <sup>3</sup>.

1. Joseph de Thoulier, jésuite, abbé d'Olivet (né à Salins en 1682, mort à Paris, en 1768), grammairien et traducteur, fut élu en 1723 à l'Académie française où il reçut Voltaire, son ancien élève, en 1746. Il publia les *Opuscules sur la langue française, par divers académiciens* (1754), puis des *Remarques sur la langue française* (1771).

2. A l'Académie française, par suite de la mort de Mallet et Portail, qui eurent pour successeurs Boyer, évêque de Mirepoix, et la Chaussée, élus le 2 juin. Voir les *Mémoires de Voltaire* (Moland, I, p. 24).

3. Biblioth. nation. Mss. fr. 24.417, fol. 159-160.

## L'ABBÉ LEBLANC<sup>1</sup> AU PRÉSIDENT BOUHIER

Paris, juin 1736.

...Disons deux mots de Voltaire. Il vient de gagner un proces aux consuls<sup>2</sup> contre son nouveau Libraire. il a eû la hardiesse d'aller lui-même plaider sa cause, et de prêter le collet à la plus grande harangere de toute la Libraire<sup>3</sup>. Il va en avoir un contre Jeaure Libraire de Rouën qui a imprimé ses Lettres philosophiques qui sera plus sérieux. Ce Pauvre malheureux qui a été mis pour cela à la Bastille et qui [a] tous ses livres confisqués et [est] ruiné totalement, ne sait plus que devenir, et lui redemande je ne sais quelle somme que Voltaire lui refuse. Le procès est pardevant le Lieutenant Civil, et Jeaure prépare contre lui à ce qu'on dit un *Factum* foudroïant. Vous ne savés que trop, après avoir siégé tant de tems sur les fleurs de lis, qu'on trouve assés communément parmi les Avocats des faiseurs de Satires et il me semble que Voltaire a tort de ne pas tâcher d'assoupir Cette affaire et de laisser agiter cette matière là. Il a fait impri-

1. Jean Bernard Le Blanc, fils du geôlier des prisons de Dijon (né le 3 déc. 1707, mort en 1781). Protégé de la duchesse du Maine et de M<sup>me</sup> de Pompadour; Voltaire écrivait, le 27 février 1761, qu'il voulait le voir portier de l'Académie, dont il chercha pendant trente ans à devenir membre. La tragédie d'*Aben-Zaïd* (1745) n'eut aucun succès; mais ses *Lettres d'un François sur les Anglois* (1745) furent plusieurs fois réimprimées.

2. La juridiction des juges-consuls correspondait à celle du tribunal de commerce. Elle siégeait près de Saint-Merry.

3. La Bauche, éditeur d'*Alzire* et de *Zaïre*.

mer son Epître Dédicatoire d'Alzire à M<sup>de</sup> de Du Châtelet, malgré les conseils de tous ses Amis. On l'accuse aussi d'être l'Auteur d'une Lettre Sur *la mortalité de l'âme*. Il ne sauroit se renier en vers. J'ai l'honneur d'être votre

LE BLANC <sup>1</sup>.

Paris [juin?] 1736.

Monsieur, je n'ai que le temps de vous dire que je vous envoie par la Poste à l'adresse de M<sup>r</sup> Des Granges, le Mémoire du S<sup>r</sup> Jore, libraire, et celui de *Voltaire*, qui ne parut que d'hier. *Voltaire* est bien misérable, bien bas; il devoit sacrifier mille escus plutôt que de laisser paroître un pareil *factum* contre lui. Il est à ce qu'on dit de l'Avocat qui l'a *signé* et j'en ai déjà vû un assez plaisant de cet homme-là. Celui-ci a indisposé tous les honnêtes gens contre notre Poëte, et dut il gagner son Procès, il n'y a qu'un cri d'indignation publique contre lui : pour comble de maladresse son propre Mémoire est encor plus contre lui que celui de son Libraire. La vanité, les airs de bienfaiteur qu'il y affecte, un certain ton d'impudence qu'il y fait sentir partout, surtout les mensonges qu'il y avance avec tant d'effronterie sur sa pauvreté et sur sa Générosité, tout cela fait crier contre lui. Pour le coup le voilà je pense bien loin de l'Académie, Ses Amis se cachent. Lui-même, agité comme un Démon, tourmenté par son maudit esprit, ne peut plus tenir à Paris et il part ces jours-ci. Les deux ennemis déclarés dont il veut parler sont *De Launay* et l'Abbé *Des fontaines* <sup>2</sup>.

1. Biblioth. nation., Mss. fr., 24.412, fol. 469 v<sup>o</sup>.

2. Biblioth. nation., Mss. fr., 24.412, fol. 466. L'abbé Desfontaines fut un des ennemis les plus acharnés de Voltaire (qui d'ailleurs lui avait rendu des services à cette époque). Il publia en 1748 *la Voltairomanie*.

## MARAIS AU PRÉSIDENT BOUHIER

A Paris, ce 13 juillet 1736.

...L'affaire ridicule de Voltaire est finie. Jore étoit un fripon qui étoit plus que payé de son impression on luy a fait rendre les lettres qui eussent pû faire du mal, et Voltaire a donné par aumosne vne cinquantaine de pistoles aux filles du Bon Pasteur. C'est un accommodement de M<sup>r</sup> Heraut, moyennant lequel la querelle est cessée, et Voltaire rentré en quelquesorte en grace avec le Ministere mais non pas avec les gens qui ont de la raison et du bon sens. J'apprens que Rousseau vient de faire vne satire contre luy, qui est arrivée secretement à Paris et qui sera bientost publique. Voila encore vne scene nouvelle entre deux grands acteurs, et cela en degousté bien : il doit y trois autres Pieces de Rousseau mais on ne les voit point encore <sup>1</sup>.

1. Idem., *ibid.*, 24.414, fol. 244 v<sup>o</sup>. Cf. ci-dessus, p. 78 et suiv.

## L'ABBÉ LE BLANC AU PRÉSIDENT BOUHIER

[Paris, 19 novembre 1736].

.....Il faut que je vous fasse part d'un conte ou d'un fait (car je n'en sais pas la vérité) qui court Paris. On dit que M<sup>r</sup> le chevalier de Villefort, qui est attaché à M<sup>r</sup> le comte de Clermont, et dont je vous ai parlé à Dijon, passant près de *Sirey*, voulut voir M<sup>de</sup> du Châtelet.

Après avoir traversé les cours du chateau, un domestique de livrée le conduisit au premier anti-chambre. Il fallut sonner longtemps avant que la porte s'ouvrît; enfin la porte mystérieuse s'ouvre, une femme de chambre paroît une lanterne à la main, quoiqu'il ne fut que quatre heures du soir, toutes les fenêtres étoient fermées, il demanda à voir M<sup>me</sup> la Marquise, on le laissa là pour l'aller annoncer. On revint et on le fit passer par plusieurs Pieces où il ne put rien connoître attendu la foible lueur de la lanterne. Il parvint enfin au séjour enchanté dont la porte s'ouvrit à l'instant. C'étoit un sallon éclairé de plus de vingt bougies. La divinité de ce lieu étoit tellement ornée et si chargée de diamants qu'elle eut ressemblé aux Vénus de l'Opéra si malgré la mollesse de son attitude et la riche parure de ses habits, elle n'eut pas eû le coude appuïé sur des papiers barboüillés d'xx et sa table couverte d'instrumens et de livres de mathématiques. On fit à l'étranger une demie inclination et, après quelques questions réciproques on lui proposa d'aller voir M<sup>r</sup> de Voltaire. Un esca-



lier dérobé répondoit à l'Appartement de cet Enchan-  
teur. on le monte, on frappe à sa porte. Mais inutilement.  
Il étoit occupé à quelque opération magique et l'heure de  
sortir de son cabinet n'étoit pas venue; cependant la Regle  
fut enfreinte en faveur de M. de Villefort. Après une  
demie heure de conversation, une cloche sonna c'étoit pour  
souper. On descend dans la salle à manger, salle aussi  
singulière que le reste du château; il y avoit à chaque  
bout un tour, comme ceux des couvents de Religieuses,  
l'un pour servir l'autre pour desservir. Aucun domestique  
ne parut on se servoit soi-même : la chère fut merveil-  
leuse, le souper long; à une certaine heure la cloche de  
nouveau se fit entendre. C'étoit pour avertir qu'il étoit  
tems de commencer les Lectures morales et Philosophiques,  
ce qui se fit avec la permission de l'Etranger. La Cloche  
au bout d'une heure avertit qu'il faut s'aller coucher. On y  
va. A quatre heures du matin, on va eveiller l'étranger  
pour savoir s'il veut assister à l'exercice de Poësie et de  
Littérature qui vient de sonner, complaisance ou curio-  
sité, il s'y rend. Je n'aurois jamais fait si je vous racontois  
tout ce qui se dit des merveilles et des occupations de  
Sirey. J'ajouterai seulement que le lendemain Vénus et  
Adonis dans un char, et l'Etranger à cheval furent manger  
des cotelettes au coin d'un bois et *toûjours les livres en  
laisse suivant*. On demande ce que fait le mary pendant  
tout ce tems-là et personne n'en sait rien. Au reste, vous  
prendrés, vous laisserés ce que vous voudrés de ce Comte,  
je vous le donne tel que je l'ai reçu, tel qu'il court Paris <sup>1</sup>.

1. Bibl. nat. Mss. fr., 24.412, fol. 576-577.

M<sup>me</sup> DENIS A THIERIOT

De Landau, 10 mai 1738.

Je suis ici, monsieur, du 22 avril sans vous avoir écrit, mais non pas sans songer à vous. Je me flatte que vous êtes assez de mes amis pour m'excuser en faveur de l'embarras et de la fatigue où j'ai été depuis mon arrivée.

J'ai fait une neuvaine à Cirey<sup>1</sup>. Je me suis acquittée de tout ce dont vous m'aviez chargé pour madame du Châtelet et M. de Voltaire; ils vous font mille remerciements et vous attendent avec impatience. M. de Voltaire est d'une santé bien délicate; il a toujours été malade pendant le peu de temps que j'ai séjourné à Cirey. Madame du Châtelet est fort engraisée, d'une figure aimable et se portant à merveille. Nous y avons beaucoup parlé de vous. Mon oncle vous est toujours attaché par goût et par reconnaissance; il vous sait un gré infini de nous avoir aimés et consolés pendant son absence. Je suis désespérée, je le crois perdu pour tous ses amis; il est lié de façon qu'il me paroît presque impossible qu'il puisse briser ses chaînes. Ils sont dans une solitude effrayante pour l'humanité. Cirey est à quatre lieues de toute habitation, dans un pays

1. Cirey-sur-Blaise (Haute-Marne, arrond. de Vassy), actuellement sur la ligne de Saint-Dizier (47 kil.) à Chaumont (37 kil.), village de 600 habitants en 1865, 400 à l'époque actuelle. L'un des châteaux, dit Château-Gaillard, démantelé de 1633 à 1663, fut reconstruit aux <sup>xviii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles par Florent-Claude du Châtelet, qui avait épousé une demoiselle de Breteuil. Cirey devint duché en 1677. Au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, ce château appartenait à la famille de Damas.

où l'on ne voit que des montagnes et des terres incultes; abandonnés de tous leurs amis et n'ayant presque jamais personne de Paris.

Il n'y a point de pompons qu'elle n'arrange, ni de passages des meilleurs philosophes qu'elle ne cite pour lui plaire. Il se construit un appartement assez beau, où il y aura une chambre noire pour des opérations de physique. Le théâtre est fort joli; mais ne jouant point la comédie faite d'acteurs. Tous les comédiens de campagne, à dix lieues à la ronde, ont ordre de se rendre au château. On a fait l'impossible pour tâcher d'en avoir pendant le temps que nous y avons été; mais il ne s'est trouvé que des marionnettes fort bonnes. Nous y avons été reçus dans la grande perfection. Mon oncle aime tendrement monsieur Denis : je n'en suis pas étonnée, car il est fort aimable. Je ne sais s'il m'est permis de parler comme cela d'un mari que l'on aime tendrement; cependant, comme je suis persuadée que l'on peut ouvrir son cœur à ses vrais amis, je vous parle librement de ma situation <sup>1</sup>.

1. *Pièces inédites de Voltaire* (Paris, 1820). La nièce de Voltaire, Marie-Louise Mignot (Paris, 18 février 1712-20 août 1790) était fille de P. F. Mignot correcteur des comptes, et de Catherine Arouet. Mariée le 25 février 1738, à Charles-Nicolas Denis, écuyer (mort le 12 avril 1744), elle le suivit en Flandre et en Alsace, où il était commissaire des guerres, après avoir fait une « neuvaïne » à Cirey. Après la mort de M<sup>me</sup> du Châtelet, elle se rapprocha de son oncle. Elle le rejoignit à Francfort, puis à Colmar, et en Suisse. En 1762, Voltaire lui fit une pension de 12.000 livres. Congédiée de Ferney en 1768, à la suite de l'indélicatesse commise par La Harpe, elle y revint en novembre 1769 et y resta jusqu'au retour de son oncle à Paris, en 1778. Elle se remaria le 6 février 1789 à François François, dit Duvivier, commissaire des guerres. Elle vendit la bibliothèque de Voltaire à Catherine II, et fit don de la statue, par Houdon, au Théâtre-français.

## Mme DE GRAFFIGNY

### *Lettres à Devaux* <sup>1</sup>.

Cirey, jeudi 4 décembre 1738.

...Enfin je suis arrivée; la *Nymphe* <sup>2</sup> m'a très bien reçue; je suis restée un moment dans sa chambre, ensuite je suis montée dans la mienne pour me délasser. Un moment après, arrive qui?... ton *idole* tenant un petit bougeoir à la main, comme un moine: il m'a fait mille caresses; il a paru si aise de me voir, que ses démonstrations ont été jusqu'au transport; il m'a baisé dix fois les mains, et m'a demandé de mes nouvelles avec un air d'intérêt bien touchant. Sa seconde question a été pour toi; elle a duré un quart d'heure; il t'aime, dit-il, de tout son cœur. Puis il m'a parlé de *Desmarets*, de *Saint-Lambert*; enfin il s'en est allé pour me laisser t'écrire, je t'ai écrit, bonsoir: la poste part cette nuit <sup>3</sup>.

1. Née à Nancy le 13 février 1695, Françoise d'Issembourg-d'Happoncourt épousa, très jeune, François Huguet de Graffigny, qui finit ses jours en prison. Elle mourut le 12 déc. 1758. L'ouvrage, paru sous le titre de *Vie privée de Voltaire*, est une suite de lettres écrites de Cirey entre le 4 décembre 1738 et le 8 février 1739 et adressées à M. Devaux. Devaux, que ses intimes surnommaient *Panpan*, était lecteur du roi Stanislas et membre de l'Académie de Nancy. Il était né à Lunéville. Il fit représenter en 1752, au Théâtre français, *les Engagements indiscrets*, comédie.

2. Madame du Châtelet.

3. M<sup>me</sup> de Graffigny, *Vie privée de Voltaire et de Madame du Châtelet, ou six mois à Cirey*, par l'auteur des *Lettres péruviennes* Paris, 1820, p. 3-4. C'est le texte de cette édition originale qui a été reproduit ici.

Cirey, ce vendredi à minuit [15 décembre].

Je t'écrivis hier jusqu'au souper; on vint m'avertir, et l'on me conduisit dans un appartement que je reconnus bientôt pour être celui de *Voltaire*. Il vint me recevoir : personne n'étoit encore arrivé, et pourtant je n'eus pas le temps de jeter un coup d'œil : on se mit à table; me voilà bien contente, mais je n'aurois pas encore eu assez de plaisir si je n'avois comparé ce souper-là à la veille. Ce que c'est que la vie! me disois-je; hier soir dans les ténèbres et la boue <sup>1</sup>, aujourd'hui dans un lieu enchanté!... J'assaisonnai donc ce souper de tout ce que je trouvai en moi et hors de moi; mais de quoi ne parla-t-on pas! Poésies, sciences, arts, le tout sur le ton de badinage, et de gentillesse. Je voudrois pouvoir te les rendre, ces discours charmans, ces discours enchanteurs, mais cela n'est pas en moi. Le souper n'est pas extraordinaire, mais il est recherché, propre et délicat, on y voit surtout beaucoup de vaisselle d'argent. J'avois en vis-à-vis cinq sphères et toutes les machines de physique, car c'est dans la petite galerie où l'on fait le repas *unique*. *Voltaire*, à côté de moi, aussi poli, aussi attentif qu'aimable et savant; le seigneur *châtelain* <sup>2</sup> de l'autre côté : voilà ma place de tous les soirs; moyennant quoi l'oreille gauche est doucement charmée, tandis que l'autre est très légèrement ennuyée; car il parle peu et se retire dès qu'on est hors de table. Au dessert arrivent les parfums, on fait la conversation, qui est aussi instructive qu'agréable. On parla livres, comme tu crois; il fut question de *Rousseau*. Oh! dame, c'est là que l'homme<sup>3</sup>

1. Allusion à son voyage d'arrivée à Cirey, dont elle a fait le récit la veille.

2. M. du Châtelet.

3. Allusion aux vers de l'*Ode sur la paix* de J.-B. Rousseau (liv. II, od. 6) :

Mais au moindre revers funeste,  
Le masque tombe, l'homme reste :  
Et le héros s'évanouit.

reste et que le héros s'évanouit; il seroit homme à ne point pardonner à quelqu'un qui loueroit *Rousseau*. Enfin on parle de poésies de tout genre. « Pour moi, dit la dame, je ne saurois souffrir les odes. » « Ah! fi, dit ton *idole*, qu'est-ce que c'est qu'une ode? C'est le plus petit mérite du monde que celui d'en faire. Galimathias, rapsodies, et cela surtout en style marotique, qui est la plus exécrable chose du monde. Je ne comprends pas que d'honnêtes gens lisent ces choses-là. »

Ne voilà-t-il pas l'homme <sup>1</sup> ?.....

Ce samedi [6 décembre], à cinq heures du soir.

.....Je n'avois vu son appartement qu'en passant, mais en ce moment il me le fit admirer, et voici où j'en ai réservé la description.

Sa petite aile tient si fort à la maison, que la porte est au bas du grand escalier. Il a une petite antichambre grande comme la main; ensuite vient sa chambre qui est petite, basse et tapissée de velours cramoisi; une niche de même avec ses franges d'or : c'est le meuble d'hiver. Il y a peu de tapisserie, mais beaucoup de lambris, dans lesquels sont encadrés des tableaux charmants; des glaces, des encoignures de laque admirables; des porcelaines, des marabouts, une pendule soutenue par des marabouts d'une forme singulière, des choses infinies dans ce goût-là, chères, recherchées, et surtout d'une propreté à baiser le parquet; une cassette ouverte où il y a une vaisselle d'argent; tout ce que le superflu, *chose si nécessaire* <sup>2</sup>, a pu inventer : et quel argent! quel travail! Il y a jusqu'à un baguier où il y a douze bagues de pierres gravées, outre deux de diamants.

1. M<sup>me</sup> de Graffigny, *ibid.* p. 7-9.

2. Le superflu, chose si nécessaire (Voltaire, *le Mondain*).

De là on passe dans la petite galerie, qui n'a guère que trente ou quarante pieds de long. Entre les fenêtres sont deux petites statues fort belles, sur des piédestaux de vernis des Indes : l'une est cette *Vénus Farnèse*, l'autre *Hercule*. L'autre côté des fenêtres est partagé en deux armoires; l'une de livres, l'autre de machines de physique; entre les deux, un fourneau dans le mur, qui rend l'air comme celui du printemps; devant se trouve un grand piédestal, sur lequel est un *Amour* assis qui lance une flèche <sup>1</sup> : cela n'est pas achevé; on fait une niche sculptée à cet Amour, qui cachera l'apparence du fourneau. La galerie est boisée et vernie en petit jaune. Des pendules, des tables, des bureaux; tu crois bien que rien n'y manque. Au delà est la chambre obscure, qui n'est pas encore finie, non plus que celle où il mettra ses machines : c'est pour cela qu'elles sont encore dans la galerie. Il n'y a qu'un seul sofa et point de fauteuils commodes, c'est-à-dire, que le petit nombre de ceux qui s'y trouvent sont bons, mais ce ne sont que des fauteuils garnis : l'aisance du corps n'est pas sa volupté, apparemment. Les panneaux des lambris sont des papiers des Indes fort beaux; les paremens sont de même; il y a des tables à écrans, des porcelaines, enfin tout est d'un goût extrêmement recherché. Il y a une porte au milieu qui donne sur le jardin; le dehors de la porte est une grotte fort jolie. Je pense que tu seras bien aise d'avoir une idée du temple de ton *idole*, puisque tu ne saurois le voir.

....Contons d'abord l'ambassade du roi de Prusse. Il a envoyé un de ses gentilshommes <sup>2</sup> à Voltaire, exprès pour lui demander à voir son *Histoire de Louis XIV*. Il lui a

1. Au-dessous de cet Amour, Voltaire écrivit ce distique :

Qui que tu sois, voici ton maître,  
Il l'est, le fut, ou le doit être.

2. Le comte de Keyserlingk.

envoyé son portrait; c'est un fort beau prince, dans le goût de monseigneur le duc de *Richelieu*. Il est placé dans la chambre de Voltaire. A propos de cela, j'ai oublié celui de madame *Du Châtelet* <sup>1</sup>, qui est au-dessus de la glace de la cheminée de la galerie, avec tous ses attributs; des livres, un compas, un perroquet et des pompons, de la musique, des diamans, des instrumens de mathématiques : oh! comme tout cela est charmant!

Ce mardi [9 décembre] à onze heures du soir.

...Elle lui tourne la tête avec sa géométrie; elle n'aime que cela; il est étonnant à quel point elle ignore l'histoire et la fable. Comme je lisois, on m'envoya dire, sur les quatre heures de descendre; je trouvai la *dame* qui se mettait au lit parce qu'elle était un peu incommodée : comme elle ne pouvait travailler, elle me dit que *Voltaire* allait nous lire *Mérope*. <sup>2</sup>

Ce mercredi matin [10 décembre].

Et moi aussi je me suis couchée, car il était une heure et demie du matin. Bonjour, mon ami, tu vois que ma première pensée est pour toi; nous allons donc notre train. *Voltaire* arrive; la fantaisie prend à la *dame* de lui faire mettre un autre habit; mais il était bien poudré et avait de belles dentelles. Il dit beaucoup de bonnes raisons pour n'en rien faire, que cela refroidirait, et qu'il s'enrhumerait de rien; enfin il eut la complaisance d'envoyer chercher son valet de chambre pour avoir un habit; il ne se trouvait pas là dans l'instant; il crut en être quitte; point du tout, la persécution recommença : la vivacité prend à

1. Par Nattier ou par La Tour.

2 M<sup>me</sup> de Graffigny, *ibid.*, p. 14-16 ; 23-26; 42.



*Voltaire*, il lui parle vivement en anglois, et sort de sa chambre; on envoie un moment après l'appeler, il fait dire qu'il a la colique, et voilà *Mérope* au diable. J'étois furieuse; la *dame* me pria de lire tout haut les *Dialogues* de M. *Algarotti*, je lus et je ris comme le matin; enfin arrive un monsieur du voisinage: je me levai en disant que j'allais voir *Voltaire*; la *dame* me dit de tâcher de le ramener. Je le trouvai avec la dame qui est ici <sup>1</sup>, qui, par parenthèse, m'a l'air d'être sa confidente; il était de fort bonne humeur, il pensa oublier qu'il avoit la colique. Nous causions déjà depuis un moment, lorsque la *dame* nous envoya appeler : enfin il revint; en rentrant dans la chambre, sous le prétexte de la colique, il se mit dans un coin et ne dit mot. Quelque temps après le seigneur châtelain sortit, les boudeurs se parlèrent en anglais, et la minute d'après *Mérope* parut sur la scène. Voilà le premier signe d'amour que j'aie vu, car ils se conduisent avec une décence admirable; *mais elle lui rend la vie dure*. Je ne te fais ce long détail que pour te mettre au fait de la façon dont ils sont ensemble. <sup>2</sup>

Ce dimanche [14 décembre] à 7 heures du soir.

...D'abord il me semble avoir vu quelque part que l'arrangement de la vie d'ici ne vous paraît pas clair; la voici une fois pour toutes, car c'est un jour comme l'autre.

Entre dix heures et demie et jusqu'à onze heures et demie, on envoie avertir tout le monde pour le café, on le

1. M<sup>me</sup> de Champonin, femme d'un lieutenant au régiment de Beaufremont; depuis quatre ans à Cirey, selon M<sup>me</sup> de Graffigny, elle était amie de couvent de M<sup>me</sup> du Châtelet et parente de Voltaire. Cf. plus loin, p. 120 la lettre du libraire Pault qui lui est adressée et la lettre de Voltaire à d'Aguesseau du 11 février 1739.

2. M<sup>me</sup> de Graffigny, *ibid.*, p. 42-44.

prend dans la galerie de *Voltaire*; je t'ai mandé jour par jour ce qu'on y disoit; cela dure jusqu'à midi, une heure, plus ou moins, selon qu'on s'est assemblé plus tôt ou plus tard. A midi sonnant, ce qu'on appelle ici les cochers vont dîner. *Ces cochers sont le seigneur châtelain, la grosse dame et son fils*, qui ne paraît jamais que pour copier des ouvrages. Nous restons une demi-heure. *Voltaire, la dame et moi*; il nous fait ensuite la révérence, et nous dit de nous en aller : chacun alors retourne dans sa chambre. Vers quatre heures, quelquefois on goûte et on se rassemble; je n'y vais guère qu'on ne me fasse appeler : cela n'est pas toujours. A neuf heures, on soupe, et l'on reste ensemble jusqu'à minuit. Dieu! quel souper! c'est toujours celui de *Damoclès*; tous les plaisirs s'y trouvent réunis : mais hélas! que le temps est court!... ô mon Dieu! rien n'y manque, pas même l'épée, qui est représentée par la rapidité du temps qui s'envole. Le seigneur *châtelain* se met à table, ne mange pas, dort, par conséquent ne dit mot, et sort avec le couvert. Etre beaucoup à soi, et avoir bonne compagnie après, voilà la vie que j'aime et qui n'est pas sans charmes.....<sup>1</sup>.

Ce jeudi soir [25 décembre] 1738.

...Il a ordonné à tous ses gens de me servir comme lui-même, aussi je ne savais pourquoi ses deux laquais me servaient si bien, car je ne suis servie que par eux. Il a ordonné jusques à sa ménagère de s'informer si elle ne pourrait pas m'être utile. Voilà, mon cher ami, jusqu'où vont les prévenances de ton *idole*, juge donc si l'on peut trop l'aimer!... Cependant comme il ne met jamais de bornes à tout ce qu'il fait de bien, il serait possible qu'il y

1. M<sup>me</sup> de Graffigny, *ibid.*, p. 80-83.

eût encore une infinité de jolies petites choses que je ne sache pas, mais desquelles je ne lui tiendrai pas moins bon compte. Tout ceci me mène naturellement à te dire comment il est servi. *Son valet de chambre ne quitte point sa chaise; et ses laquais lui remettent ce qui lui est nécessaire comme les pages aux gentilshommes du Roi*; mais tout cela est fait sans aucun air de faste; tant il est vrai que les bons esprits savent en toute occasion conserver la dignité qui leur convient, sans avoir le ridicule d'y mettre jamais de l'affectation. Il a une façon plaisante d'ordonner qui tient aux bonnes grâces de ses manières : il ajoute toujours en riant : « et qu'on ait bien soin de Madame! » Enfin j'ai songé à minuit que tu entendais la messe bien froidement, et que moi j'étais bien à mon aise. Je crois que c'est dans la lettre perdue que je te mandais qu'en ouvrant la porte de la chambre de *Voltaire*, on voyait dire la messe; c'est de là qu'on l'entend. Il nous a conté qu'il était cette nuit dans son lit à réciter les litanies de la Sainte Vierge, par pénitence, « parce que, disait-il, quoiqu'il ne soit pas le Saint-Esprit, il aime mieux avoir affaire avec elle. » Enfin on l'a entouré d'un paravent, à cause du froid de la porte, et nous avons entendu l'office divin <sup>1</sup>.

Ce lundi soir [29 décembre].

Je n'ai pas grand'chose à te mander d'intéressant, seulement une belle action de ton *idole*. Il y a huit jours qu'une servante de cuisine cassa un pot de terre sur la tête d'un laquais de *Voltaire*, il en a été au lit jusqu'à hier; on a chassé la servante et on lui a retenu un gros écu que l'on a donné au laquais. Hier au café, le valet de chambre de ton *idole*, dit que le laquais avait rendu l'écu à la ser-

<sup>1</sup> M<sup>me</sup> de Graffigny, *ibid.*, 144-145

vante. : — « Qu'on le fasse venir, dit Voltaire. Pourquoi « as-tu rendu cet écu? — Eh! eh! Monsieur (car c'est un « nigaud), c'est que je suis quasi-guéri, et que cette fille a « été fâchée de m'avoir battu. — Céran (c'est le nom du « valet de chambre), qu'on donne un écu à ce drôle-là « pour celui qu'il a rendu, et qu'on lui en donne un autre « pour lui apprendre ce que méritent les bonnes actions. « Va, va, mon ami, tu es bienheureux de savoir bien faire, « fais toujours bien. » N'est-ce pas joli? Le souper se passa à pleurer : la *belle dame* nous conta une histoire lamentable qui nous fit tous pleurer; on en ferait un beau roman. Voltaire fit celle du roi d'Angleterre se sauvant des fureurs de *Cromwell* qui nous fit aussi pleurer, et puis nous rîmes d'avoir pleuré.

J'ai enfin achevé *Newton*<sup>1</sup>. Je suis bien aise de savoir que Voltaire sait aussi bien rêver qu'un autre; mais je le persécute pour ne plus rêver. Nous disputons souvent pour cela, il ne demande pas mieux; car il me dit encore hier : « Ma foi! laissez-là *Newton*, ce sont des rêveries, vivent les vers! »<sup>2</sup> Il aime à en faire avec passion et la *belle dame* le persécute toujours pour n'en plus faire. La grosse dame et moi, nous le contrarions tant que nous pouvons : c'est affreux d'empêcher Voltaire de faire des vers!<sup>3</sup>

Cirey, ce lundi gras [9 février 1739].

Je saisis un moment où madame du Châtelet est montée à cheval avec Desmarets<sup>4</sup> pour vous écrire; car, en vérité,

1. *Eléments de la philosophie de Newton*, paru en 1738.

2. L'auteur de *Zaïre* disait : « Que les beaux vers sont la mimique de l'âme » (Note du premier éditeur).

3. M<sup>me</sup> de Graffigny, *idem.*, p. 160-162.

4. Léopold Desmarets, qu'on surnommait *Docteur*, *Gros chien*, ou *Gros chien blanc*, était le fils du compositeur (1662-1741); il était lieutenant de cavalerie au régiment d'Heudicourt. Il paraît avoir eu plus de fatuité que de réelle affection pour M<sup>me</sup> de Graffigny, dit E. Asse.

on ne respire point ici. Vous êtes las de me l'entendre dire; eh bien! c'est que je n'ai le temps que de le dire. Nous jouons aujourd'hui l'*Enfant prodigue*<sup>1</sup> et une autre pièce en trois actes, dont il faut faire les répétitions. Nous avons répété *Zaire* jusqu'à trois heures du matin; nous la jouons demain avec la *Sérénade*<sup>2</sup>. Il faut se friser, se chausser, s'ajuster, entendre chanter un opéra; oh! quelle galère! On nous donne à lire des petits manuscrits charmans qu'on est obligé de lire en volant. *Desmarests* est encore plus ébaubi que moi, car mon flegme ne me quitte pas, et je ne suis pas gaie; mais pour lui, il est transporté, il est ivre. Nous avons compté hier que, dans les vingt-quatre heures, nous avons répété et joué trente-trois actes, tant tragédies, opéras, que comédies. N'êtes-vous pas étonnés aussi, vous autres? Et ce drôle-là, qui ne veut rien apprendre, qui ne sait pas un mot de ses rôles, au moment de monter au théâtre, est le seul qui les joue sans fautes; aussi il n'y a d'admiration que pour lui. Il est vrai de dire qu'il est étonnant. Il a joué hier divinement *Thibaudois*<sup>3</sup> et un autre rôle encore plus plaisant et plus long. Le fripon a manqué sa vocation. Enfin, après souper, nous eûmes un sauteur qui passe par ici et qui est assez adroit. Je vous dis que c'est une chose incroyable, que l'on puisse faire tant de choses en un jour...<sup>4</sup>

1. *L'Enfant prodigue ou l'Ecole de la jeunesse*, comédie en cinq actes et en vers de dix syllabes, de Voltaire, représentée à Paris le 10 octobre 1736.

2. La première représentation de cette tragédie de Voltaire avait été donnée à Paris le 13 août 1732 « sans être suivie d'une petite pièce » (Parfaict). *La Sérénade*, comédie en un acte, en prose, avec un divertissement, de Regnard (qui en avait fait la musique, retouchée par Gilliers), avait été représentée au Théâtre Français le 3 juillet 1694. Un intermède du *Ballet de la Paix*, livret de Menesson, musique de Bourgeois, représenté à l'Opéra, le 29 avril 1715, porte le même titre.

3. De *L'Esprit de contradiction*, comédie en un acte, en prose, de Du Fresny jouée le 29 août 1700 à Paris.

4. M<sup>me</sup> de Graffigny, *ibid.*, p. 249-250

Cirey, février [1739].

Jusqu'ici, mon cher ami, je n'ai osé laisser sortir de ma tête l'aventure affreuse, l'aventure effroyable qui m'est arrivée. J'étais si mal que je craignais de mourir et de laisse par écrit une chose que je voudrais cacher à moi-même; et cependant je sens que je ne l'oublierai de ma vie... <sup>1</sup> Ah! la malheureuse, que de mal elle m'a fait!...

Le 29 décembre, la poste étant arrivée, on me dit qu'il n'y avait point de lettre pour moi. Le souper se passa comme à l'ordinaire, sans beaucoup parler et sans que je visse rien me présager l'orage que l'on me préparait. Je me retirai donc tranquillement dans ma chambre pour cacheter une lettre que je vous avais écrite; c'était celle des *fétus*. Une demi-heure après que je fus arrivée, j'y vois entrer... vous devinez bien qui... Je suis extrêmement surprise, car il n'y venait jamais; mais je le fus bien davantage quand il m'eut dit : « Qu'il était perdu; que sa vie « était entre mes mains ». — « Eh! mon Dieu, comment « cela, lui dis-je? Comment? » — « C'est, dit-il, qu'il y « a cent copies qui courent d'un chant de la *Jeanne* <sup>2</sup>. Je « pars à l'instant, je me sauve en Hollande, au bout du « monde... je ne sais où... M. du *Châtelet* va partir pour « Lunéville. Il faut que vous écriviez de suite à *Panpan*, « pour qu'il aide à retirer toutes ces copies; est-il assez « honnête pour le faire? » — J'assurai de la meilleure foi du monde que vous rendriez tous les services que vous pourriez. — « Eh bien! écrivez vite d'abondance de cœur, « me dit-il ». Ah! je vais le faire; je suis charmée de saisir cette occasion pour vous montrer tout mon zèle : cependant je dis que cela m'affligeait beaucoup qu'une parçille

1. Il s'agit de la lettre du 29 décembre précédent, où M<sup>me</sup> de Graffigny faisait *in fine* le portrait de M<sup>me</sup> de Stainville, sous le nom de *Bélinde* (p. 165-173).

2. *La Pucelle*.

chose arrivât pendant que j'étais ici. Il se lève furieux et me dit : « Point de tortillage, Madame, c'est vous qui l'avez « envoyé ». A ces paroles je tombe des nues... Je l'assure que je n'en ai jamais lu ni écrit un vers; il me dit : « Que si. « Il me soutient que c'est vous qui le débitez, et que vous « dites que c'est moi qui vous l'ai envoyé. » La tête alors me saute, et je vois écrit dans mon étoile que quelqu'une des cent mille personnes à qui il a montré ce poëme en aura retenu un chant, et qu'il courra pendant que je suis ici, sans que je puisse m'en justifier. Hélas! j'étais au désespoir d'une circonstance aussi fâcheuse; je soutenais, avec l'accent de la vérité, mais toujours avec une vivacité étourdissante, que ce n'était pas moi. « Il me soutenait à » son tour que vous l'aviez lu à *Desmarets*, chez une dame; « que vous en donniez des copies à tout le monde, et que « madame du *Châtelet* en avait la preuve dans sa poche ». Que dire? O mon ami, j'étais consternée... Vous jugez bien que je n'entendais rien à tout cela, et que je ne devais rien y entendre, mais je n'en étais pas moins effrayée. Enfin, il me dit : « Allons, allons, écrivez qu'on « vous renvoie l'original et les copies ». Je me mis à écrire; et, comme je ne pouvais pas vous demander ce que je ne vous avais point envoyé, je vous priais de vous informer de cela, et de me mander ce que vous en auriez appris. Il lut ma lettre, et en me la rejetant : « Eh fi! madame, il « faut de la bonne foi, quand il y va de la vie d'un pauvre « malheureux comme moi. Sur cela ses cris redoublent : « il dit qu'il est perdu, que je ne veux pas réparer le mal « que je lui ai fait ». Plus je parlais, moins je le persuadais; je pris le parti de me taire. Cette scène affreuse dura pour le moins une heure, mais ce n'était encore rien, il était réservé à la *dame* d'y mettre le comble. Elle arriva comme une furie, jetant les hauts cris et me disant à peu près les mêmes choses, et moi gardant le même silence.



Alors elle tira une lettre de sa poche <sup>1</sup>, et me la fourrant presque sous le nez : — *Voilà, dit-elle, voilà la preuve de votre infamie; vous êtes la plus indigne des créatures; vous êtes un monstre que j'ai retiré chez moi, non pas par amitié, car je n'en eus jamais; mais parce que vous ne saviez où aller; et vous avez l'infamie de me trahir! de m'assassiner! de voler dans mon bureau un ouvrage pour en tirer copie!...* Ah! mon pauvre ami, où étais-tu?... La foudre qui tombe aux pieds du solitaire tranquille le bouleverse moins que moi... Voilà ce qui m'est resté du torrent d'injures qu'elle m'a dites; car j'étais si éperdue, qu'alors je cessais de voir et d'entendre. Mais elle en dit bien davantage, et sans *Voltaire* elle m'eût souffletée. A tout cela je répondis seulement : — Ah! taisez-vous, Madame; je suis trop malheureuse pour que vous me traitiez aussi indignement! *Voltaire*, à ces mots la prit de suite à travers le corps et l'arracha d'auprès de moi, car elle me disait tout cela dans le nez et avec des gestes dont j'attendais les coups à chaque instant. Quand elle fut arrachée d'auprès de moi, elle allait et venait dans la chambre, en criant et en faisant toujours des exclamations sur mon infamie. Notez que tout cela fut dit de façon que *Dubois*, qui était à deux chambres de là, entendit tout. Pour moi je fus sans pouvoir prononcer un seul mot; je n'étais ni morte ni vivante... Enfin, je demandai cette lettre, on me cria que je ne l'aurais pas. — Au moins montrez-moi, lui dis-je, ce qu'il y a de si fort contre moi ». Et je vis cette malheureuse phrase : *Le chant de Jeanne est charmant*. Aussitôt cela me rappela le vrai à quoi je n'avais pas pensé d'abord; je dis alors ce que c'était et ce que je vous avais écrit de l'impression que m'avait faite la lecture du chant de *Jeanne* que j'avais entendu. Je le dis à sa louange,

1. Lettre du jeudi 1<sup>er</sup> janvier 1739, que M<sup>me</sup> du Châtelet avait interceptée.



dès le premier moment. *Voltaire* me crut et me demanda aussitôt pardon.

On m'expliqua alors la chose comme elle s'était passée. On me dit que vous aviez lu ma lettre à *Desmarets* devant un homme qui l'avait écrit à M. du *Châtelet*; et que voyant cela, on avait ouvert votre lettre qui l'avait confirmé. Cette scène dura jusqu'à cinq heures du matin.

La *Mégère* ne voulait pas en revenir. Le pauvre *Voltaire* lui parla longtemps en anglais sans rien gagner; puis il la tirailla pour l'obliger à me dire qu'elle le croyait, et qu'elle était fâchée de ce qu'elle m'avait dit. On me fit écrire pour que vous me renvoyiez ma lettre, afin de me justifier entièrement. J'écrivis avec une peine extrême; je leur donnai ma lettre <sup>1</sup> et ils s'en allèrent; mais les convulsions et les tremblemens ne m'ont quittée que longtemps après qu'ils ont été sortis.

La grosse dame était entrée au bruit, mais elle s'était sauvée; je ne la revis qu'une heure après qu'ils furent sortis. Elle me trouva vomissant et dans un état affreux, car les réflexions redoublaient ma douleur. Elle redescendit à l'instant, et, un moment après, elle me rapporta ma lettre en me disant qu'on s'en fiait à ce que j'avais dit, et qu'il était inutile d'écrire. Dieu! dans quel état je me trouvais!... Je passai mon temps jusqu'à midi à me désespérer, et vous n'en serez pas surpris, si vous envisagez la situation où j'étais; sans *chez moi*, sans argent et insultée dans une maison d'où je ne pouvais m'éloigner [.....]. Enfin le bon *Voltaire* vint à midi; il parut fâché jusqu'aux

1. Voir la lettre du 1<sup>er</sup> janvier, où M<sup>me</sup> de Graffigny écrit : « J'ai été un peu malade ces jours passés, mon cher ami; mais ne soyez pas en peine de moi, on a des soins dont je suis confuse. J'ai reçu la lettre que je vous mandais n'avoir pas reçue; vous m'y parlez d'un chant de *Jeanne* que vous trouvez *charmant*; je ne me souviens plus de ce que c'est : je vous prie de me renvoyer la feuille de la lettre où je vous en parle... il me faut cette lettre; ne faites aucuns commentaires là-dessus, ils seraient inutiles. »

larmes de l'état où il me vit; il me fit de vives excuses; il me demanda beaucoup de pardons, et j'eus l'occasion de voir toute la sensibilité de son âme : il me fit donner ma parole que je ne redemanderais pas la fatale lettre, et je la donnai.

A cinq heures du soir, M. du Châtelet vint avec un air contrit, et me dit en douceur qu'il me conseillait de faire venir ma lettre, non pas qu'ils ne me crussent, mais que c'était pour les confondre. Je lui objectai que j'avais donné ma parole de n'en rien faire, et que je craignais, comme je ne doutais pas qu'on n'ouvrît mes lettres, qu'on ne m'en fît un crime; d'ailleurs j'étais si troublée et si hébétée, que je disais vraiment tout cela de bonne foi. Néanmoins, il insista tant et me persuada si bien qu'il ferait passer ma lettre, qu'enfin je lui promis d'écrire. Une heure de réflexion me fit voir la grossièreté de cette finesse; mais il me fallut une heure, car je n'avais plus la faculté de penser. Je passai trois jours et trois nuits à fondre en larmes.

Ah! j'oubliais que le soir même, sur les huit heures, la *Mégère* vint avec toute sa suite; et, après une courte révérence et d'un ton fort sec, me dit : — Madame, je suis fâchée de ce qui s'est passé cette nuit; et puis elle parle d'autre chose avec la grosse dame et son mari, aussi tranquillement que quelqu'un qui sort de son lit <sup>1</sup> [...]

1. M<sup>me</sup> de Graffigny, *ibid.*, p. 253-261. M<sup>me</sup> de Graffigny quitta Cirey quelques jours plus tard, le 10 février, pour aller à Paris. « Feu M<sup>me</sup> la duchesse de Richelieu, dit Raynal, l'amena en France et lui a laissé en mourant une pension de mille écus, qui est assez mal payée. Cette femme ne pouvant se distinguer par ce qui donne de l'éclat à nos femmes, s'est jetée dans le bel esprit, et vit avec les gens de lettres. » (*Correspond. littér.*, I, p. 132, janvier 1748). Au moment de sa mort, Raynal écrit encore : « Cette femme n'étoit pas aussi aimable dans le monde que dans ses écrits; elle avoit le ton lourd, trivial, commun; ceux qui l'ont connue particulièrement disent que ces défauts disparaissent à mesure que sa tête s'échauffoit. » (*Ibid.*, III, p. 59-60, 15 décembre 1758).

PRAULT FILS, A MADAME DE CHAMBONIN,

A VASSY

Paris, le 24 janvier 1739.

MADAME,

Vous savez que c'est à un magistrat connu par sa vertu et son mérite <sup>1</sup> que j'ai l'obligation de connaître M. de Voltaire, dont il est l'ami. J'ai souhaité pendant longtemps illustrer mon commerce des ouvrages d'un homme que je ne connaissais encore que par les talents de son esprit, et qui depuis m'a si fort attaché à lui par les qualités de son cœur. Depuis ce temps, sa confiance m'a rendu l'instrument de tant d'actions de générosité qu'autant par justice pour lui que reconnaissance pour celle dont je me suis particulièrement ressenti je me crois obligé d'en rendre partout un témoignage authentique, et de répondre à l'injuste accusation du libelle intitulé *la Voltairomanie*, que tous les honnêtes gens ne voient qu'avec indignation.

Voici l'histoire des œuvres de M. de Voltaire depuis que je le connais, et je suis en état de la prouver par des pièces justificatives.

J'ai commencé par imprimer *la Henriade* avec des corrections considérables; et M. de Voltaire, en me la donnant, en abandonna le profit à un jeune homme <sup>2</sup> que

1. Le chancelier d'Aguesseau, auquel Voltaire écrit le 11 février, au sujet de son affaire avec l'abbé Desfontaines, en lui communiquant cette lettre de « sa cousine », et d'autres documents.

2. Lamare (né à Quimper en 1706, mort en 1746), abbé et poète, qui donna,

ses talents lui ont attaché, et à qui il a fait encore présent de sa tragédie de *la Mort de César*. Il permit dans un autre temps, à un autre libraire, de réimprimer *Zaïre*, dont le privilège était expiré. Il m'a donné, à moi, ses tragédies d'*Œdipe*, *Mariamne* et *Brutus*. J'ai imprimé l'*Enfant prodigue* : celui qui fut chargé d'en faire le marché m'en demanda un prix si honnête, que bien loin de contester avec lui, je lui donnai cent francs au-dessus du prix qu'il m'en avait demandé. Quelques jours après, M. de Voltaire m'écrivit qu'il n'exigeait jamais d'argent pour le prix de ses pièces, ni pour aucun autre de ses ouvrages, mais seulement des livres. Enfin il a fait présent de ses *Eléments de Newton* à ses libraires de Hollande. Peu de temps après, on a fait une édition sous le titre de Londres; et je sais que le libraire qui l'avait faite, à l'insu de M. de Voltaire, crut cependant, avant de la faire paraître, lui devoir l'attention de la lui communiquer, et de se soumettre à ses corrections. L'édition en état de paraître, M. de Voltaire en a acheté cent cinquante exemplaires pour faire des présents à Paris, qu'il a payés, et qui lui reviennent, avec la reliure, à près de 100 pistoles.

Voilà, madame, ce que les ouvrages de M. de Voltaire lui ont produit; voilà plutôt de quoi confondre le calomniateur, et vous voyez quelle foi on peut ajouter aux impostures dont son ouvrage est tissu.

J'ai l'honneur d'être, avec un très-profond respect, etc.

PRAULT fils <sup>1</sup>.

en 1736, une édition de la *Mort de César*; auteur du livret de *Titon et l'Aurore*, musique de Mondonville (Opéra, 1753).

1. Voltaire, *Œuvres*, édit. Moland, XXXV, p. 135-136.

## D'ARGENSON <sup>1</sup>

*Voltaire*, 1736. (Loisirs d'un ministre).

*Voltaire*, que j'ai toujours fréquenté, depuis le temps que nous avons été ensemble au collège, que j'aime personnellement et que j'estime à beaucoup d'égards, est non-seulement un grand et harmonieux versificateur, mais (ce que tout le monde ne sait pas comme moi) c'est un grand penseur. Le séjour de l'Angleterre lui a élevé l'âme et renforcé ses idées. Il est capable de les mettre au jour avec courage, ayant dans l'esprit le nerf qu'ont eu quelques auteurs qui ont osé publier ce que d'autres n'ont pas osé écrire avant eux. D'ailleurs il a des grâces dans le style pour exprimer et faire goûter certaines idées qui révolteroient rendues par d'autres. La trompette héroïque qu'il a embouchée dans la *Henriade* est devenue musette agréable dans quelques-unes de ses pièces futives. Il n'est pas égal, mais il sait varier ses tons. Peut-être que la partie du poëte qui lui manque, c'est l'imagination; mais il est bien difficile aujourd'hui d'en avoir : il y a tant de gens qui en ont eu, que qui voudroit faire du tout à fait neuf ne créeroit que des monstres ridicules ou épouvantables. Il y a deux parties dans une tragédie : celle de l'in-

1. René-Louis de Voyer, marquis d'Argenson, condisciple de Voltaire. Voir ci-dessus, p. 44.

trigue, et celle des détails ou de la versification. *Voltaire* ne triomphe pas dans la première, mais il est supérieur dans la seconde; et la preuve que c'est la principale, c'est la différence du succès de ses pièces de théâtre et de celles de quelques autres auteurs, tels que *Lagrange-Chancel*, qui excelle dans le roman de ses tragédies, mais qui les écrit pitoyablement. *Voltaire* n'est ni aussi grand que *Corneille*, ni aussi tendre, aussi aimable, que *Racine*; peut-être n'est-il pas même aussi fort que *Crébillon*; mais les traits d'esprit, les vers charmans, sont si fréquens dans ses pièces, que le spectateur ou le lecteur n'a pas le temps d'examiner si l'on pourroit faire mieux. La prose de *Voltaire* vaut bien ses vers, et il parle aussi bien qu'il écrit. Rien de si clair que ses phrases; elles sont coupées sans être sèches; nulle période, nulle figure de rhétorique qui ne soit naturelle; tous ses adjectifs conviennent à leurs substantifs; enfin sa prose est un modèle que ses contemporains cherchent à imiter, sans vouloir encore en convenir. Son histoire de Charles XII peut bien avoir des défauts, considérée comme histoire. Ses Lettres philosophiques contiennent des critiques et des pensées hardies qui certainement ne sont pas toujours justes; mais son style est toujours admirable. *Voltaire* n'a que quarante ans; s'il parvient à la vieillesse, il écrira encore beaucoup, et fera des ouvrages sur lesquels il y aura sûrement bien à dire pour et contre. Plaise au ciel que la magie de son style n'accrédite pas de fausses opinions et des idées dangereuses; qu'il ne déshonore pas ce style charmant en prose et en vers, en le faisant servir à des ouvrages dont les sujets soient indignes, et du peintre et du coloris; que ce grand écrivain ne produise pas une foule de mauvais copistes, et qu'il ne devienne pas le chef d'une secte à qui il arrivera, comme à bien d'autres, que les sectateurs se tromperont sur les intentions de leur patriarche!

*Voltaire*<sup>1</sup> vient de m'avouer le motif de la défaveur où il est près du cardinal de *Fleury* et de M. *Hérault*. Ces messieurs, le sachant prévenu contre les jansénistes et ami du père *Tournemine*, l'engagèrent à écrire pour la cause, contre les jansénistes. Il avoit déjà commencé quelque chose dans le goût des *lettres anti-provinciales*; un jour, il vint chez M. *Hérault* et lui dit qu'il ne sauroit continuer, qu'il se déshonoreroit ainsi, qu'il seroit regardé comme un écrivain mercenaire; que tout le monde étoit contre les molinistes. En disant cela, il jeta son ouvrage au feu. *Indè iræ.*

Je lui ai dit : « Monsieur, soyez Moliniste comme je le  
« suis; il n'y a aujourd'hui qu'un parti pour tout bon  
« citoyen, pour tout vrai chrétien : c'est celui du toléran-  
« tisme, ennemi de toutes les factions. Henri IV, par la  
« paix réelle et de fait qu'il maintint entre les partis,  
« frappa l'hérésie du coup mortel; à la mort de ce prince,  
« elle n'étoit plus que politique, à peine soutenue par  
« quelques ambitieux. Jamais il n'y aura persécution  
« pareille à la Saint-Barthélemi. Et c'est ce coup d'Etat qui  
« a fait pulluler l'hérésie, à tel point que tout devint alors  
« calviniste en France ».

*Voltaire*<sup>3</sup> m'a ainsi expliqué son système philosophique :  
« Les âmes, m'a-t-il dit, communiquent entre elles, et  
« peuvent se mesurer sans qu'il soit besoin de l'intermé-  
« diaire des corps. Ce n'est que la grandeur ou le mérite  
« d'une âme qui doivent nous effrayer, ou nous intimider.  
« Craindre ou respecter le corps et ses accessoires, force,  
« beauté, royauté, ministère, généralat, c'est, dit-il, pure  
« sottise. Les hommes naissent égaux et meurent égaux.

1. Octobre 1739 (manuscrits) (*Note de l'éditeur*).

2. Le P. Tournemine, jésuite, l'un des maîtres de Voltaire au collège Louis-le-Grand.

3. Juin 1742 (*Note de l'éditeur*).



« Respectons la vertu et le mérite de leurs âmes, mépri-  
« sons les imperfections de ces âmes. Sans doute nous  
« éviterons, par prudence, le mal que peut nous faire cette  
« puissance physique, comme nous nous tiendrions en  
« garde d'un taureau couronné, d'un singe intronisé, d'un  
« mâtin lâché contre nous. Garons-nous-en; cherchons  
« même, s'il est possible, à les modérer, à les adoucir. Mais  
« que ce sentiment soit bien différent de l'estime et du  
« respect que nous ne devons qu'aux âmes. C'est avec cette  
« façon de penser que nous pouvons devenir de grands  
« hommes; autrement nous devenons misérables et petits ».

*Voltaire* n'a presque fait aucun ouvrage en prose, poème, tragédie où il n'ait répandu cette pensée, qu'au surplus on trouve déjà dans la satire de *Boileau* adressée à *M. Dangeau* <sup>1</sup>.

Ceci me rappelle une comparaison ingénieuse qui se trouve dans l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de *Polignac*. L'âme est un joueur d'orgue, le corps est l'instrument dont il joue. Le joueur et l'instrument peuvent avoir, l'un et l'autre, leurs qualités et leurs défauts. *Guignon* lui-même <sup>2</sup> ne sauroit tirer d'un mauvais instrument que des sons faux et discordans. Mais, ainsi que le musicien est plus ou moins parfait, nos âmes aussi, pures émanations de la Divinité, peuvent être plus ou moins déliées, plus ou moins subtiles, moulées enfin de parties diverses, quoique toujours prises hors de l'étendue.

De là *Voltaire*, passant à lui-même, se croit et avec raison beaucoup d'esprit, plus qu'à tous ceux qu'il rencontre. Il se voit donc bien au-dessus d'eux. C'est un roi qui commande à des sujets. Soyons bons juges de ses parallèles, et nous y gagnerons. Mais je me défierai tou-

1. C'est la satire V.

2. Jean-Pierre Guignon, dernier « roi des violons », né à Turin vers 1692, mort à Versailles, le 30 janvier 1774.



jours de ce droit superficiel de critique, bonne ou mauvaise. Rien n'est si facile, fût-ce même à un sot, que de trouver à redire sur un ouvrage d'esprit. Il est fort aisé de reprendre et malaisé de faire mieux. Quand nous nous sentirons la même supériorité que possède *Voltaire*, permettons-nous alors de dédaigner, de mépriser comme lui les âmes des autres, mais pas auparavant.

Au surplus, il faut avouer que l'on ne fut jamais aussi ingrat que le sont aujourd'hui quelques-uns des lecteurs de *Voltaire*. Je les vois transportés d'admiration, puis, le livre fermé, se récrier contre l'auteur, et, à force de le haïr, ils trouvent le moyen de dépriser les passages mêmes qui viennent de leur causer tant de plaisir.

Nos dévôts détestent *Voltaire*, et ne trouvent rien de bon dans ce qu'il écrit, parce qu'il n'est pas bon croyant dans une religion qui veut qu'on ne haïsse personne. Je l'ai dit une fois à feu M. le chancelier d'*Aguesseau*, qu'il se damnoit, sans y penser, par sa haine contre *Voltaire*.

Il y a longtemps que l'on a distingué le courage de l'esprit de celui du corps. On les trouve rarement réunis. *Voltaire* m'en est un exemple. Il a dans l'âme un courage digne de Turenne, de Moïse, de Gustave Adolphe, il voit de haut, il entreprend, il ne s'étonne de rien; mais il craint les moindres dangers pour son corps, et est poltron avéré. Je connois des grenadiers fort intrépides, mais irrésolus, incapables de rien entreprendre de leur chef, et se figurant des dangers là où il n'en existe pas. Et moi aussi, quelque loin que je puisse me laisser entraîner, je suis par nature ennemi de toute violence, et, comme l'Eglise, j'abhorre le sang<sup>1</sup>.

1. Marquis d'Argenson, *Mémoires* (édit. Jannet, 1858), V, p. 139-145.

## DIEUDONNÉ THIÉBAULT

Dans le premier voyage que M. de Voltaire fit à Berlin, la franchise du marquis [d'Argens] ne lui permit pas de dissimuler, même devant l'auteur de *la Henriade*, que Jean-Baptiste Rousseau était à ses yeux un homme d'un talent rare; qu'il en plaignait les infortunes, et qu'il le croyait innocent des couplets qui lui avaient attiré tant de chagrins. Voltaire n'ayant pu le convertir sur ce point, en ressentit une colère qu'il dissimula, mais qu'il voulut néanmoins satisfaire. Pour concilier le désir qu'il avait de se venger avec les ménagements qu'il croyait devoir garder, il fit en grand secret une épigramme sanglante contre le marquis, cherchant à le couvrir de ridicule tant pour son caractère que pour ses talents, et le désignant surtout par le titre de *juif errant*. Espérant d'ailleurs pouvoir compter sur sa crédulité, il vint ensuite lui faire une visite affectueuse, et lui dire : « Mon cher marquis vous avez en « faveur de ce misérable Rousseau une prévention que j'ai « en quelque sorte respectée, parce qu'elle fait honneur à « la franchise de votre âme; mais, mon ami, je suis aujourd'hui « contraint de vous entretenir de nouveau de cet « homme : votre propre intérêt et mon amitié pour vous « m'en font un devoir. Je viens vous convaincre que vous « êtes la dupe d'un ingrat et d'un monstre qui ne sait que « répandre du venin. Lisez cette épigramme : un de mes

« correspondants vient de m'en adresser une copie, qu'il  
« tient de celui à qui Rousseau l'a envoyée. Elle est peu  
« connue encore, parce que Rousseau craint qu'on ne le  
« devine, et ne la montre que sous la promesse de la plus  
« grande discrétion. Je viens de recommander à mon  
« correspondant, homme d'ailleurs dont je suis sûr comme  
« de moi-même, de ne négliger aucune des mesures qu'il est  
« à portée de prendre pour faire supprimer cette abomi-  
« nable épigramme, ou au moins pour la rendre aussi  
« odieuse aux yeux du public, qu'elle sera toujours aux  
« yeux de ceux qui vous connaissent ».

Le marquis commença par être dupe : il remercia sincèrement Voltaire, et déclama contre Rousseau; il jura qu'il se vengerait, et qu'il ferait en réponse, non de petites épigrammes, mais un ouvrage qui serait un monument pour les temps à venir, et dans lequel il démasquerait cet hypocrite, et le vilipenderait jusque chez la postérité. Voltaire eut donc d'abord un triomphe complet; mais d'Argens ne tarda pas à faire des réflexions. Cette infamie lui semblait trop grande pour ne pas lui laisser des doutes. Rien ne pouvait l'avoir provoquée : elle exposait l'auteur à un ressentiment trop dangereux. Le marquis trouva dans ses amis les mêmes doutes et les mêmes soupçons, ce qui le détermina à en écrire à Jean-Baptiste Rousseau lui-même, qui détruisit si parfaitement la calomnie, offrit si loyalement toutes les garanties que le marquis pouvait désirer, et donna enfin des preuves si sensibles de son innocence, qu'il fut bien constaté que l'épigramme n'avait pour auteur que celui qui l'avait dénoncée. Mais la politique, qui avait engagé Voltaire à prendre des voies si obliques pour punir le marquis de s'être déclaré l'admirateur de Rousseau, engagea le marquis à dissimuler aussi son ressentiment : il ne voulut point faire imprimer, comme Rousseau l'y autorisait, la lettre qui l'avait dé-

trompé, Frédéric fut instruit, dans la suite, de tous ces détails et de cette *rouerie* littéraire <sup>1</sup>.

1. Dieudonné Thiébault, *Frédéric le Grand, ou mes Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, 4<sup>e</sup> édit., revue par le baron Thiébault (Paris, 1827), V, p. 327-330, *Amis de Frédéric, le marquis d'Argens*.

## LE COMMISSAIRE POUSSOT

### *Journal.*

30 mars 1744. — Tout est en rumeur chez madame du Châtelet. Son mari est arrivé à Cirey, qui écrit lettres sur lettres pour qu'elle vienne lui tenir compagnie. Il a fallu des peines infinies pour déterminer Voltaire à ce voyage<sup>1</sup>. Depuis qu'il est résolu, il est d'une humeur épouvantable, traite avec la dernière dureté la marquise et la fait pleurer toute la journée. Avant-hier il y eut une discussion qui dura une partie de la nuit; Voltaire comptant souper tout seul avoit fait mettre son couvert sur une table étroite, madame du Châtelet étant revenue pour souper avec lui souhaita qu'on mît une table plus raisonnable, Voltaire s'obstina à la garder, et sur des instances nouvelles dit qu'il étoit le maître chez lui, et qu'il y avoit trop longtemps qu'il faisoit le métier de dupe, et lui dit plusieurs autres duretés. Ces contestations qui sont fréquentes sont l'objet des railleries de toute la maison. Le motif secret de toutes ces mauvaises humeurs respectives sont occasionnées (*sic*) par la passion de Voltaire pour la Gaussin<sup>2</sup>. Cette comédienne vient voir le poète lorsqu'il ne peut aller chez elle, le commerce est réglé, la marquise en est furieuse

1. Voltaire était revenu de Berlin en janvier 1744.

2. Jeanne-Catherine Gossem, dite Gaussin, née en 1711, débuta le 11 décembre 1730 dans le *Brutus* de Voltaire, fut reçue le 6 août suivant, se retira de la Comédie française le 19 mars 1763, et mourut le 6 juin 1767. Elle épousa, en 1759, un danseur de l'Opéra, François Talaïgo, qui mourut le 1<sup>er</sup> mars 1765.

et n'ose pousser les choses trop loin dans la crainte que son amant prenne son parti, et le journal de ce qui se passe entre ces victimes de l'amour et du bon sens seroit aussi singulier qu'intéressant.

9 avril 1744. — Helvétius, fermier général, étoit naguère, un des amis zélés de la marquise du Châtelet et de Voltaire, une affaire d'intérêt les a brouillés durement. Madame du Châtelet, pressée par ses créanciers, demanda en prêt une somme pour éviter d'être exécutée; Helvétius, sur sa lettre de change, la lui prêta, à condition qu'elle seroit contrainte au payement, s'assurant que l'argent qu'il lui comptoit n'étoit point à lui et qu'il n'y avoit point de délai à espérer pour le temps de l'argent, ce temps arrivé madame du Châtelet s'est trouvée sans un sol comme à l'ordinaire. Helvétius, piqué, la fait poursuivre dans toutes les formes; les meubles de la marquise auroient été vendus sans un ami qui a prêté la somme pour acquitter la lettre de change. Depuis ce temps-là, on ne se voit plus et l'amitié s'est changée dans la plus grande inimitié <sup>1</sup>.

1. Fr. Ravaisson, *Archives de la Bastille*, XII, p. 245-247 (Biblioth. de l'Arsenal.)

## LE PRÉSIDENT HÉNAULT

J'aurois pu raconter, lorsque j'ai parlé de mes voyages aux eaux de Plombières, que j'avois passé par Cirey, où madame du Châtelet et Voltaire m'avoient fort invité <sup>1</sup>. Je les trouvai seuls, et un Père minime en tiers, grand géomètre et professeur de philosophie à Rome. Si l'on vouloit faire un tableau à plaisir d'une retraite délicieuse, l'isle de la paix, de l'union, du calme de l'âme, de l'aménité, des talents, de la philosophie, jointe aux charmes de la poésie, on auroit peint Cirey. Un bâtiment simple et élégant de rez-de-chaussée, des cabinets remplis de mécaniques et d'instruments de chimie, Voltaire dans son lit... J'en partis; et à peine à Plombières, je reçus de Voltaire cette épître charmante :

O Déesse de la santé... <sup>2</sup>.

que je garde aussi précieusement que bien d'autres qui m'ont tant honoré, de Pope, du roi de Pologne, du roi de Prusse, etc. <sup>3</sup>.

1. Le président Hénault fit plusieurs fois le voyage de Plombières, de 1735 à 1750.

2. Lettre de Cirey, 1<sup>er</sup> septembre 1744 (Moland, X, 336-338, et XXXVI, 319-320).

3. *Mémoires*, édit. Rousseau, p. 171-172.

## AU COMTE D'ARGENSON

Plombières, ce jeudi 9 juillet 1744.

...J'ai aussi passé par *Cirey* ; c'est une chose rare. Ils sont là tous deux seuls, comblés de plaisirs. L'un fait des vers de son côté, et l'autre des triangles. La maison est d'une architecture romanesque et d'une magnificence qui surprend. *Voltaire* a un appartement terminé par une galerie qui ressemble à ce tableau que vous avez vu de l'*Ecole d'Athènes*, où sont assemblés des instrumens de tous les genres, mathématiques, physiques, chimiques, astronomiques, etc.; et tout cela est accompagné d'antiquaire, de glaces, de tableaux, de porcelaines de Saxe, etc. Enfin je vous dis que l'on croit rêver. Il m'a lu sa pièce<sup>1</sup>, J'en ai été très-content. Il n'a pas omis aucun de mes conseils, ni aucune de mes corrections, et il est parvenu à être comique et touchant. Mais que dites-vous de *Rameau*, qui est devenu bel esprit et critique et qui s'est mis à corriger les vers de *Voltaire*? J'en ai écrit à M. de *Richelieu* deux fois. Ce fou-là [*Rameau*] a pour conseil toute la racaille des poètes. Il leur montrera l'ouvrage; l'ouvrage sera mis en pièces, déchiré, critiqué, etc.; et il finira par nous donner de mauvaise musique, d'autant plus qu'il ne

1. Il s'agit de la *Princesse de Navarre*, comédie héroïque en trois actes et en vers libres, avec un prologue et des divertissemens, composée pour le mariage du dauphin et de l'infante d'Espagne, et exécutée à Versailles dans le manège couvert de la Grande Ecurie, le mardi 23 février 1745. Cf. J.-J. Rousseau *Confessions*, liv. VII. C'est à la suite de cette représentation que Voltaire fut nommé historiographe du roi.



travaillera pas dans son genre. Il n'y avait que les *petits violons* <sup>1</sup> qui convinssent et M. de Richelieu ne veut pas en entendre parler <sup>2</sup>.

1. Rebel et Francœur, plus tard directeurs de l'Opéra (1757-1766), et qu'on appelait ainsi à cause de leur petite taille.

2. D'Argenson, *Mémoires* (édit. Jannet), IV, p. 382.

## EXTRAIT DU *MERCURE DE FRANCE*

S. M. a accordé à M. de Voltaire le Brevet d'Historiographe du Roi avec tous les honneurs et prérogatives attachés à cette Charge et deux mille francs de pension.

Ce titre d'Historiographe a été possédé par Alain Chartier, depuis par Dupleix, par Mezerai et par l'Abbé de Cordemoi, qui est le dernier qui en ait été revêtu, car Racine et Despreaux quoique pensionnés par le feu Roi pour travailler à l'Histoire de ce Monarque, n'ont jamais eu le Brevet d'Historiographe. Cette place donne les droits de Commensal de la Maison du Roi, et Dupleix prenoit le titre de Conseiller du Roi en ses Conseils. Nous ne nous étendrons pas ici sur les louanges de M. de Voltaire; son éloge est imprimé dans ses Ouvrages. Cet illustre Ecrivain a excellé dans plusieurs genres et l'on pourroit former de ses succès la réputation de plusieurs grands hommes.

Il jouit de la gloire d'avoir donné un Poème Epique à la France qui n'avoit encore rien produit de supportable en ce genre; la scene retentit à ses Ouvrages dramatiques des mêmes applaudissemens qui ont été prodigués à MM. Corneille, Racine et Crébillon, et l'Histoire de Charles XII. donne lieu d'attendre dans celle de Louis XIV. qu'il prépare, un morceau qui ne laisse à l'Antiquité aucun avantage sur nous à cet égard. Nous ne parlerons point des pièces fugitives; tout le monde convient que l'Abbé de Chaulieu et Chapelle avoient acquis à moins de frais une réputation éclatante <sup>1</sup>.

1. *Mercur de France*, mars 1745, p. 208-209. Suit une pièce de vers adressée à Voltaire par Campan, officier de la Reine.

MAUREPAS A ANISSON,

DIRECTEUR DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

[Juin] 1745.

Le Roi a bien voulu agréer que le poème qu'a fait M. de Voltaire sur la victoire remportée par S. M. à Fontenoy soit imprimé au Louvre et qu'il en soit seulement tiré 600 exemplaires ainsi que M. de Voltaire l'a demandé; comme il vous verra sans doute à ce sujet, vous voudrez bien prendre les mesures nécessaires pour cette impression, je serois cependant bien aise de vous parler avant que vous le commenciez <sup>1</sup>.

1. Ravaisson, *Arch. de la Bastille*, XII, p. 279 (Archives nationales).

## MARMONTEL <sup>1</sup>

Les jeunes gens qui, nés avec quelque talent et de l'amour pour les beaux-arts, ont vu de près les hommes célèbres dans l'art dont ils faisoient eux-mêmes leurs études et leurs délices ont connu comme moi le trouble, le saisissement, l'espèce d'effroi religieux que j'éprouvai en allant voir Voltaire.

Persuadé que ce seroit à moi de parler le premier, j'avois tourné de vingt manières la phrase par laquelle je débute-rois avec lui, et je n'étois content d'aucune. Il me tira de cette peine. En m'entendant nommer, il vint à moi; et me tendant les bras, « Monsieur, me dit-il, je suis bien aise de vous voir. J'ai cependant une mauvaise nouvelle à vous apprendre : M. Orri s'étoit chargé de votre fortune; M. Orri est disgracié » <sup>2</sup>.

1. Jean-François Marmontel (né à Bort (Corrèze) le 11 juillet 1723), en correspondance avec Voltaire dès l'âge de dix-huit ans, vint à Paris, en novembre 1745. « Venez, et venez sans inquiétude, lui avait écrit Voltaire; M. Orry, à qui j'ai parlé, se charge de votre sort. » Malheureusement, Marmontel arriva au moment où le ministre démissionnait. Protégé par M<sup>me</sup> de Pompadour, couronné par l'Académie française, Marmontel devint en 1753, secrétaire des bâtiments. Collaborateur de l'*Encyclopédie*, il donna des *Contes moraux* au *Mercure*, qu'il dirigea de 1758 à 1760. Il passa alors quelque jours à la Bastille. En 1767, il publia son roman de *Bélisaire* qui, grâce à la censure de la Sorbonne, obtint un très grand succès; il fut, de 1768 à 1775, le collaborateur de Grétry, publia *les Incas* en 1772, donna deux livrets à l'Opéra, fut secrétaire perpétuel de l'Académie française (1783) et dirigea de nouveau le *Mercure* de 1789 à 1792 et y publia une nouvelle série de *Cortes moraux*. Il mourut à Abloisville (Eure) le 31 décembre 1799. Ses *Mémoires* sont à peu près le seul de ses nombreux ouvrages que l'on lise aujourd'hui. Ses *Œuvres complètes*, forment 18 vol. (1819).

2. Orry, contrôleur général des finances, depuis le 20 mars 1739, démissionna en novembre 1745 et mourut en novembre 1747.

Je ne pouvois guère tomber de plus haut, ni d'une chute plus imprévue et plus soudaine; et je n'en fus point étourdi. Moi qui ai l'âme naturellement faible, je me suis toujours étonné du courage qui m'est venu dans cette occasion. « Eh bien! monsieur, lui répondis-je, il faudra que je lutte contre l'adversité. Il y a longtemps que je la connois, et que je suis aux prises avec elle. — J'aime à vous voir, me dit-il, cette confiance en vos propres forces. Oui, mon ami, la véritable et la plus digne ressource d'un homme de lettres est en lui-même et dans ses talents, mais, en attendant que les vôtres vous donnent de quoi vivre, je vous parle en ami et sans détour, je veux pourvoir à tout. Je ne vous ai pas fait venir ici pour vous abandonner. Si dès ce moment même il vous faut de l'argent, dites-le moi : je ne veux pas que vous ayez d'autre créancier que Voltaire ». Je lui rendis grâce de ses bontés, en l'assurant qu'au moins de quelque temps je n'en aurois besoin, et que dans l'occasion j'y aurois recours avec confiance. « Vous me promettez, me dit-il, et j'y compte. En attendant, voyons, à quoi allez-vous travailler? — Hélas! je n'en sais rien, et c'est à vous de me le dire. — Le théâtre, mon ami, le théâtre est la plus belle des carrières; c'est là qu'en un jour on obtient de la gloire et de la fortune. Il ne faut qu'un succès pour rendre un jeune homme célèbre et riche en même temps, et vous l'aurez ce succès en travaillant bien. — Ce n'est pas l'ardeur qui me manque, lui répondis-je; mais au théâtre que ferai-je? — Une bonne comédie, me dit-il d'un ton résolu. — Hélas! monsieur, comment ferai-je des portraits? je ne connois pas les visages ». Il sourit à cette réponse. « Eh bien! faites des tragédies ». Je répondis que les personnages m'en étoient un peu moins inconnus, et que je voulois bien m'essayer dans ce genre-là. Ainsi se passa ma première entrevue avec cet homme illustre.

... Mon premier travail fut l'*Etude de l'art du Théâtre*. Voltaire me prêtoit des livres... mais il falloit, me disoit-il [le comédien Roselli <sup>1</sup>], étudier l'art du théâtre au théâtre même; et il me conseilla d'engager Voltaire à demander mes entrées. « Roselli a raison, me dit Voltaire; le théâtre est notre école à tous; il faut qu'elle vous soit ouverte; et j'aurois dû y penser plus tôt ». Mes entrées au Théâtre-François me furent libéralement accordées; et dès lors je ne manquai pas un seul jour d'y aller prendre leçon.

... Ce fut dans ce temps-là que je vis chez lui l'homme du monde qui a pour moi le plus d'attrait, le bon, le vertueux, le sage Vauvenargue.

... Voltaire qui se doutoit bien que j'étois plus fier qu'opulent, avoit voulu que le poème couronné à l'Académie <sup>2</sup> fût imprimé à mon profit, et il avoit exigé d'un libraire d'en compter avec moi, les frais d'impression prélevés. Mais, soit que le libraire en eût retiré peu de chose, soit qu'il aimât mieux son profit que le mien, il dit n'avoir rien à me rendre, et qu'au moins la moitié de l'édition lui restoit. « Eh bien, lui dit Voltaire, donnez-moi ce qui vous reste, j'en trouverai bien le débit ». Il partoit pour Fontainebleau, où étoit la cour; et là, comme le sujet proposé par l'Académie étoit un éloge du roi, Voltaire prit sur lui de distribuer cet éloge en appréciant à son gré le bénéfice de l'auteur. C'étoit sur ce débit que je comptois, sans cependant l'évaluer outre mesure; mais Voltaire n'arrivoit pas.

... Voltaire, peu de jours après, arrivant de Fontainebleau, me remplit mon chapeau d'écus, en me disant que c'étoit le produit de la vente de mon poème. Quoique

1. Raissouche Montet, dit Rozely, débuta le 24 octobre 1742 et mourut le 22 décembre 1750, « regretté pour ses mœurs et ses talents ». (Parfait, *Dictionn. des Théât.*, IV, 53<sup>e</sup>).

2. Marmontel venait de remporter le prix de poésie à l'Académie.

dans ma détresse j'eusse été pardonnable de me laisser faire du bien, je pris cependant la liberté de lui représenter qu'il avoit vendu ce petit ouvrage trop au-dessus de sa valeur; mais il me fit entendre que les personnes qui l'avoient payé noblement étoient de celles dont ni lui ni moi nous n'aurions rien à refuser. Quelques ennemis de Voltaire auroient voulu que pour cela, je me fusse brouillé avec lui. Je n'en fis rien; et avec ces écus, qu'il eût été plus malhonnête de refuser que de recevoir, j'allai payer mes dettes.<sup>1</sup>

1. Marmontel, *Mémoires*, édit. Tourneux (Paris 1891), I, Livre III, p. 141 et suiv.

DISCOURS PRONONCÉ A LA PORTE  
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE  
PAR M. LE DIRECTEUR  
A M. \*\*\* 1.

MONSIEUR,

Tous les momens de votre vie sont autant de Triomphes Poétiques. Votre Muse universelle a embrassé tous les genres, l'Epique, le Dramatique, le Lyrique, que sçais-je? Votre noble audace a percé les Mystères les plus inaccessibles à l'intelligence humaine. Quel honneur pour l'Aca-

1. Voltaire avait été élu à l'Académie en remplacement du président Bouhier, mort le 17 mars 1746; il y fut reçu le 9 mai. Le poète Roi, accusé d'être l'auteur de ce *Discours*, porta plainte au lieutenant-général de police le 26 avril 1746; le 29, des descentes de police eurent lieu chez les libraires Mairault, qui était moribond, veuve Bienvenu, veuve Lormel, qui furent mises en prison ainsi que le fils et le gendre de celle-ci, Josse (20 mai et 3 juin). Un colporteur, Phélizot, arrêté, dénonça le musicien Travenol, violon de l'Opéra. Le 3 juin, le commissaire La Verdée fit une perquisition chez ce dernier, absent, intentionnellement sans doute, ainsi que chez son vieux père, maître de danse, âgé de quatre-vingts ans. Celui-ci fut écroué le 7, et mis au secret au For-l'Evêque, mais en sortit le 12, à la demande de Voltaire. L'abbé d'Olivet se fit alors écrire (7 juillet) par Travenol une lettre où celui-ci faisait des aveux. D'Olivet porta la lettre à Voltaire, qui la garda et, loin de se laisser désarmer, assigna Louis Travenol devant le Châtelet. L'affaire commença, dont tout Paris s'amusa pendant plusieurs mois. Le 19 novembre, Travenol père fit une demande reconventionnelle en 6000 livres de dommages-intérêts. Rigoley de Juvigny rédigea un mémoire pour le fils, et Mannory plaida. Le jugement intervint le 30 août 1746. Le lieutenant criminel condamna Travenol à payer 300 livres, à titre de réparation, à Voltaire, qui fut condamné, d'autre part, à verser 300 livres de dommages-intérêts au vieux maître de danse. Les parties en appelèrent. Travenol obtint, le 25 mars 1747, que l'affaire fût renvoyée devant la juridiction ordinaire, c'est-à-dire devant la Tournelle, au lieu d'être



dénie, si elle pouvoit écrire dans ses Fastes immortels un nom aussi célèbre que le vôtre! Pénétrée d'admiration pour de si rares talens, elle n'est pas moins touchée que vous des inconveniens qui vous ont séparé d'elle jusqu'ici. Je ne discuterai point la nature et la qualité de l'obstacle qui s'oppose à notre alliance. Tirons le rideau sur des objets fâcheux, qui ne justifient que trop cette triste exclusion. Nous nous contenterons d'accuser avec vous la nécessité, sous qui tout doit fléchir, et nous pensons bien que vous n'êtes pas d'humeur à soupçonner la sincérité de nos regrets et de notre estime.

Nous ne dissimulerons pas, Monsieur, combien vos empressemens redoublés ont relevé le prix de nos places, un peu rabaissé par l'indifférence de quelques Auteurs connus. Ils ont cherché l'honneur dans d'autres sources, mais vous avez senti que notre Compagnie étoit l'unique Temple de la Gloire. Aussi nous vous tenons compte, Monsieur, de vos démarches, de vos inquiétudes, de vos supplications pour apaiser les ennemis, de vos menées pour séduire nos amis, de tant de courses dans la Ville et

évoquée par le Conseil du roi, comme l'avait obtenu Voltaire. La sentence, rendue le 9 août 1747, supprima les libelles, le mémoire de Rigoley, et «les termes injurieux répandus dans les requêtes et mémoires de toutes les parties». Elle mettait les plaideurs hors de cour, dépens compensés. Plus tard, un ordre du roi, du 8 octobre, faisait rendre au musicien tous les papiers saisis chez lui, à l'exception de ceux qui appartenaient à Voltaire. L'affaire avait duré plus de seize mois. Sur Louis Travenol (1698?-1783) qui appartint à l'orchestre de l'Opéra, de 1737 à 1759, voir L. de la Laurencie, *l'Ecole française de violon*, II, p. 131 et suiv.

Deux ans plus tard, Travenol, avec l'avocat Mannory, publia un *Voltariana ou Eloge amphigourique de François-Marie Arrouet de Voltaire*, libelle dans lequel il avait réuni tous les pamphlets écrits par Voltaire et contre Voltaire, mais ce dernier s'abstint de répondre. D'après ce libelle (p. 325), le *Discours* en question aurait été imprimé dès 1743. En 1754, Travenol s'attaqua à J.-J. Rousseau, et répondit à sa *Lettre sur la musique française* par l'*Arrêt du Conseil d'Etat d'Apollon en faveur de l'orchestre de l'Opéra, contre le nommé J.-J. Rousseau, copiste de musique*; et publia, avec Durey de Noinville, une *Histoire de l'Opéra* (1754). Cf. ci-après, p. 145, n. 1.

de voyages furtifs à la Cour, de tant d'Emissaires employés, de tant de troupes auxiliaires convoquées depuis les Cabinets des Grands et les Toilettes des Dames, jusqu'aux Caffés de Paris, de votre Profession de Foi, si édifiante pour les incrédules, de votre commerce avec les Banquiers en Cour de Rome, pour obtenir une absolution. Nous voulons bien oublier qu'il vous importe d'avoir la sauvegarde Académique, contre les recherches importunes des Agens de Themis. Nous vous avoüons même l'extrême besoin que notre Corps auroit d'un Greffier distingué.

En verité, Monsieur, vous vous y êtes pris trop tard : aussi que ne vous êtes-vous proposé à l'Académie avant toutes vos Traverses? L'âme de nos Scrutins, la Cabale si necessaire à tant d'autres eut été pour vous inutile. Nous vous eussions peut-être épargné, bien des désastres. Qui sçait si l'esprit d'une société sage et réglée n'eut pas influé sur la vôtre, ne vous eut pas inspiré quelque amour de la Patrie, quelque tolerance pour le culte et les usages reçûs, s'il n'eut pas enchaîné cette indépendance Republicaine, pour allier enfin le Citoyen à l'Auteur, s'il n'eut pas calmé cette démangeaison d'immoler sans cesse notre Nation à la risée de nos voisins, qui vous en savent si peu de gré, et qui vous ont vendu si cher un azile? Vous eussiez même fait l'honneur à votre famille de garder son nom; vous le quittâtes au tems de votre première aventure. Quelle foule de surnoms vous auriez, Monsieur, si chaque époque de votre vie vous coûtoit un travestissement!

Celui auquel vous paraissez vous en tenir, vous rapproche un peu de Perse, ce fameux Satyrique de Rome <sup>1</sup>.

Votre Satyre s'est égayée sur nous plus d'une fois <sup>2</sup>,

1. Natif de Volterre en Italie (*Note de l'auteur*).

2. Le boubier, Satyre imprimée contre l'Académie (*Note de l'auteur*). Travénol l'a réimprimée dans son *Voltariana*. Elle date de 1714.

vous nous avez mal adroitement embourbés dans le limon du Parnasse. Quoiqu'il en soit nous reconnoissons que vous regnez sur le sommet de cette montagne, nous vous félicitons même d'avoir trouvé dans son sein une mine inconnue aux Corneille, et que les Libraires et les Sous-cripteurs vous ont tant de fois reprochée.

Nous vous pardonnons de bon cœur les traits que vous nous avez décochés. dépit d'Amant contre les rigueurs d'une Maîtresse trop severe! Il nous fut impossible en 1714 de vous adjuger un prix que vous aviez souhaité<sup>1</sup>. Que ne donniez-vous une meilleure Ode? Avec quelle joie nous vous eussions couronné, ç'eût été nous donner des arrhes mutuelles d'un engagement prochain. Votre chagrin contre notre justice exacte, loin de se rallentir par le tems, n'a fait que s'irriter. Il semble que vous n'ayez multiplié les Editions, que pour nous livrer au mépris. Nous vous remettons vos offenses particulieres, heureux si la Patrie publique n'étoit pas plus inexorable!

Croyez-moi, Monsieur, vous n'avez besoin d'être d'aucun Corps : Vous faites un tout à vous seul. La Renommée marche devant vous, et vous annonce à tous les Etats que votre inquiétude vous fera parcourir. La France est un espace trop resserré pour vous. Voyagez, portez vos Conquêtes littéraires chez toutes les Nations. Enveloppez-vous dans vos talens, ils jettent de tems et tems des étincelles dont nos yeux ne sont point fatigués.

Nous nous flattons que ce Discours de consolation vous plaira, par la singularité qui vous est si chère. Il ne ressemble point à ces Eloges communs que nous sommes forcés d'ajuster aux objets ordinaires de notre choix<sup>2</sup>.

1. Voltaire avait envoyé au concours une *Ode sur les malheurs du temps*.

2. Ce *Discours*, qui était connu dès 1743, — Voltaire était alors candidat à la succession du cardinal de Fleury, — ne porte ni lieu ni date. Il occupe les pages 3 à 5 d'une brochure in-4<sup>o</sup> qui se termine (p. 6-8) par le *Triomphe poétique*.

## MANNORY A VOLTAIRE <sup>1</sup>

9 janvier 1747.

Il y a plusieurs jours, monsieur, que j'ay reçu une lettre signée d'un homme qui prend la qualité de votre secrétaire. Si mon clerc n'eût pas été trop occupé depuis ce temps, il lui eût certainement fait réponse, mais comme cela eût pu tarder, j'ai pris le party de le faire moi-même, et, en ce cas, ce n'est qu'à vous, monsieur, que je puis l'adresser.

Je sçavois bien que les fermiers généraux avoient chacun un secrétaire; je n'en ai encore vu à aucun poëte, quoique j'aye eu l'honneur de vivre avec beaucoup d'entre eux. Il vous étoit réservé, monsieur, de mettre les choses sur le bon pied et d'assimiler la littérature à la finance; vous étiez fait pour des choses beaucoup plus extraordinaires, et tout vous réussir. Votre secrétaire me fait entendre et j'apprens, monsieur, que vous débités dans le monde que je vous ay de grandes obligations, que c'est vous qui me faites subsister depuis deux ans; vous l'avez dit à tous les magistrats. Si cela étoit je n'en rougirois pas,

1. Mannory (Paris, 2 février 1696-1777), reçu avocat au Parlement de Paris le 5 mars 1718, est l'auteur d'un recueil de *Causes célèbres*, etc. Le *Voltariana* de 1748, que Barbier attribue à lui et à Saint-Hyacinthe, ne serait ni de l'un ni de l'autre. Elève du P. Porée, comme Voltaire, on trouve dans la *Correspondance* deux lettres (10 mai et décembre 1774) par lesquelles, Mannory, rappelant à son ancien condisciple qu'il avait, en 1719, publié une apologie d'*Œdipe*, lui demandait des secours. Au moment de l'affaire Travenol, Rigoley confia à Mannory la défense de son client. C'est alors qu'il publia la lettre que voici.

j'en serois même flatté. Moins vous paroissés disposé à rendre service, plus je me regarderois comme un sujet recommandable d'avoir pû vous forcer à cet égard. Il est vray, monsieur, qu'il y a plus de deux ans que j'étois dans la peine, et l'on ne me fait aucun chagrin de me rappeler ces faits. Peut-être ne l'avois-je pas mérité; si je l'avois mérité, j'en ay été assés puni pour que l'on doive me le pardonner. Il est également vray que dans ce temps j'eus la foiblesse de m'adresser à vous. Quelques anciennes liaisons, l'idée que je m'étois faite de dispositions où devoit être un homme tel que vous, me firent illusion. Vous étiez à la campagne. Je vous écrivis. Vous me fîtes réponse, j'ay vos lettres; elles me donnèrent beaucoup d'espérance; il s'agissoit, monsieur, de secours qui pussent me rendre dans mon état; vous me promîtes tout pour votre retour. Vous arrivâtes enfin. Je vous vis, ma situation vous toucha. Elle étoit bien triste, vous conçûtes qu'il étoit facile de la changer. Je vous trouvai un jour de bonne humeur, vous m'annonçâtes de l'argent qui devoit vous rentrer incessamment. Mon affaire étoit sûre, vous me donnâtes à compte 12 livres. Je n'osai les refuser de peur d'indisposer mon libérateur; il ne faut pas être fier avec les grands, leurs plus petites faveurs conduisent nécessairement aux grandes. Vous me demandâtes quinze jours. Je revins huit jours après le tems fixé, il ne me fut pas possible d'arriver jusqu'à vous. Mon signalement étoit donné, mais vous me fîtes l'honneur de m'écrire; j'ay aussi ces lettres; vous ne me parlâtes alors que misère et banqueroute. Votre carrosse alloit être mis bas; ma garde-robe cependant vous parut digne de votre attention, vous m'envoyâtes une espèce de billet pour M. Thiriot, marchand de draps. J'ose dire que ce n'étoit pas une lettre de crédit, c'étoit la recommandation la plus impertinente que l'on pût donner à un honnête homme. Je l'ay gardée sans en

faire encore usage, elle n'étoit pas destinée à celui-là. Vous lui parliez d'un père que j'avois alors et que vous assuriés être riche, vous lui promettiez qu'il ne tarderoit pas à mourir et qu'alors je le pourois payer, quelque pauvre que je fusse dans ce tems. C'est l'extrait de votre billet que M. Thiriot n'a jamais vu, mais que j'ay encore et qui servira, quand vous le voudrez, à faire partie de l'histoire de nos liaisons. Mon père est mort en effet six mois après, et il y a un an qu'il est mort. Depuis ces billets, vous ne m'avez pas vu; notre commerce n'est donc pas si récent, monsieur, que vous le prétendés, et vos secours n'ont pas été si abondans. Si vos livres de dépense, dont parle votre secrétaire, sont chargés d'autre chose, je vous prie, monsieur, de m'en envoyer le relevé; j'y ferai honneur dans l'instant. Mais je pense que nos comptes seront courts. En attendant, je vous envoie les 12 livres; je n'aurois pas osé le faire si cette occasion ne s'étoit présentée. J'aurois appréhendé de vous rapeler un fait qui me paroisoit aussi honteux pour vous que pour moy. J'y joins, monsieur, mon plaidoyer; c'est, je crois, l'intérêt bien honnête de l'argent que vous m'avez prêté; vous verrez que je ne me suis chargé de cette cause que pour vous obliger, et que je l'ay fait. Je ne me suis nullement écarté de mon objet, et quelle ressource n'auroit-il pas offert à ma mauvaise humeur, si j'en eusse eu contre vous? Si j'avois voulu profiter des avantages que j'avois sur vous, je vous aurois terrassé; si j'avois voulu m'égayer sur votre lettre au P. de la Tour, sur votre querelle avec le gazetier ecclésiastique, trop commique (*sic*) vis-à-vis ceux qui, comme moi, connoissent vos véritables sentiments, si j'eusse dit en passant un mot des *Lettres philosophiques*,

1. Jésuite, principal du collège Louis-le-Grand La longue lettre qui lui est adressée, datée de 1746, est reproduite dans la *Correspondance* (Moland, XXXVI, p. 424 et suiv.).

je vous mettois au désespoir et l'on m'eut canonisé. Car voilà, monsieur, ce que vous doit apprendre cette cause, et c'est à vous d'en profiter. Vous avés quelques admirateurs, beaucoup d'ennemis et pas un ami. Quoique avancés dans notre carrière, nous sommes encore en état, vous et moy, de tirer party même d'une faute; vous pouvés plus aisément qu'un autre gagner le public qui est absolument contre vous. Cela est vray, regardés ce discours comme celuy de la plus pure amitié, ne le négligés pas; ne faites de mal à personne, et vous en avés beaucoup fait. Faites même du bien; le Providence vous a mis en état de le pouvoir; vous devriés être le père des gens à talens, et vous n'en avés obligé sérieusement aucun. Aprenés que la poësie n'est pas le seul talent qui rende les hommes recommandables, qu'il ne faut mépriser personne, et vous vous êtes accoutumé à n'estimer que vous. Vous nous méprisés souverainement, nous autres vils gens du barreau, vous nous regardés tous comme de misérables praticiens; cette cause vous rendra peut-être plus raisonnable. Pour moy, elle me satisfait beaucoup de m'avoir mis à portée de vous épargner tous les chagrins qu'un autre auroit pu vous donner, et de vous prouver que je suis véritablement et avec les sentiments les plus sincères, monsieur, etc.

MANNORY <sup>1</sup>.

1. Lettre publiée par Henri Beaune, *Voltaire et Travenol (le Correspondant)*, 25 avril 1869, p. 335).



MADAME DE STAAL  
A MADAME DU DEFFAND <sup>1</sup>

Anet, mardi 15 août 1747.

... Madame du Châtelet et Voltaire, qui s'étoient annoncés pour aujourd'hui, et qu'on avoit perdus de vue, parurent hier sur le minuit, comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés qu'ils sembloient avoir apportée de leurs tombeaux. On sortoit de table; c'étoient pourtant des spectres affamés : il leur fallut un souper, et, qui plus est, des lits qui n'étoient point préparés. La concierge, déjà couchée, se leva à grande hâte. Gaya <sup>2</sup>, qui avoit offert son logement pour les cas pressants, fut forcé de le céder dans celui-ci, déménagea avec autant de précipitation et de déplaisir qu'une armée surprise dans son camp, laissant une partie de son bagage au pouvoir de l'ennemi. Voltaire s'est bien trouvé du gîte : cela n'a point du tout consolé Gaya. Pour la dame, son lit ne s'est pas trouvé bien fait; il a fallu la déloger aujourd'hui. Notez que ce lit, elle l'avoit fait elle-même, faut de gens, et avoit trouvé

1. Marguerite-Jeanne Cordier Delaunay (1684-1750), femme de chambre, puis dame de la duchesse du Maine, fut compromise dans la conspiration de Cellamare et envoyée à la Bastille (29 décembre 1718 à février 1720). La duchesse lui fit épouser un officier suisse, M. de Staal. Ses célèbres *Mémoires* parurent en 1755. Voltaire, qui venait de composer à la prière de la duchesse son *Épître* sur la victoire de Lawfeld (2 juillet), avait été invité par elle.

2. Le chevalier de Gaya, officier de la maison de la duchesse du Maine.



un défaut de... <sup>1</sup> dans les matelas, ce qui, je crois, a plus blessé son esprit exact que son corps peu délicat; elle a par intérim un appartement qui a été promis, qu'elle laissera vendredi ou samedi pour celui du maréchal de Maillebois <sup>2</sup>, qui s'en va un de ces jours. Il est venu ici en même temps que nous avec sa fille et sa belle-fille : l'une est jolie, l'autre laide et triste. Il a chassé avec ses chiens un chevreuil et pris un faon de biche : voilà tout ce qui se peut tirer de là. Nos nouveaux hôtes fourniront plus abondamment : ils vont faire répéter leur comédie <sup>3</sup>; c'est Venture qui fait le comte de Boursoufle : on ne dira pas que ce soient des armes parlantes, non plus que M<sup>me</sup> du Châtelet faisant M<sup>lle</sup> de La Cochonnière, qui devrait être grosse et courte. Voilà assez parlé d'eux pour aujourd'hui...

### Mercredi.

... Nos revenants ne se montrent point de jour; ils apparurent hier à dix heures du soir : je ne pense pas qu'on les voie guère plus tôt aujourd'hui; l'un est à décrire de hauts faits <sup>4</sup>, l'autre à commenter Newton; ils ne veulent ni jouer ni se promener : ce sont bien des non-valeurs dans une société, où leurs doctes écrits ne sont d'aucun rapport. Voici bien pis : l'apparition de ce soir a produit une déclamation véhémement contre la licence de se choisir des tableaux au cavagnole <sup>5</sup>; cela a été poussé sur un ton qui nous est tout à fait inouï, et soutenu avec une modération

1. M. de Lescure, restitue ici le mot « nombre ».

2. Jean-Baptiste-François Desmarets, marquis de Maillebois (1682-1762), fils du contrôleur général; maréchal de France (1741).

3. *Le Comte de Boursoufle*, comédie en 3 actes (1732), imitée de *Relaps*, de Vanburgh, et publiée sous le titre *l'Echange* (1734); jouée à l'Odéon le 22 janvier 1862.

4. L'Épître sur la victoire de Lawfeld.

5. Espèce de jeu de biribi, jeu de hasard qui se jouait avec des boules creuses renfermant des numéros qui correspondent à ceux d'un tableau.

non moins surprenante; mais ce qui ne se peut endurer, ma reine, c'est l'excès de ma bavarderie. Je vous fais pourtant grâce de ma métaphysique...

Anet, 20 août 1747.

... Madame du Châtelet est d'hier à son troisième logement. Elle ne pouvoit plus supporter celui qu'elle avoit choisi; il y avoit du bruit, de la fumée sans feu (il me semble que c'est son emblème). Le bruit, ce n'est pas la nuit qu'il l'incommode, à ce qu'elle m'a dit, mais le jour, au fort de son travail : cela déränge ses idées. Elle fait actuellement la revue de ses principes : c'est un exercice qu'elle réitère chaque année, sans quoi ils pourroient s'échapper, et peut-être s'en aller si loin qu'elle n'en retrouveroit pas un seul. Je crois bien que sa tête est pour eux une maison de force, et non pas le lieu de leur naissance : c'est le cas de veiller soigneusement à leur garde. Elle préfère le bon air de cette occupation à tout amusement, et persiste à ne se montrer qu'à la nuit close. Voltaire a fait des vers galants qui réparent un peu le mauvais effet de leur conduite inusitée...

Anet, 24 août 1747.

J'espérois quelque chose de vous aujourd'hui, ma reine : je n'ai rien. Je vous crois à Montmorency; vous n'aurez ainsi presque rien de moi, car le temps me manque. Vous saurez seulement que nos deux ombres, évoquées <sup>1</sup> par M. de Richelieu, disparaîtront demain; il ne peut aller à Gênes <sup>2</sup> sans les avoir consultées : rien n'est si pressant. La comédie qu'on ne devoit voir que demain sera vue

1. D'autres textes impriment : « croquées ».

2. Le duc de Richelieu devoit aller remplacer Boufflers qui venait de mourir, comme gouverneur de Gênes.

aujourd'hui, pour hâter le départ. Je vous rendrai compte du spectacle et des dernières circonstances du séjour; mais, je vous prie, ne laissez pas traîner mes lettres sur votre cheminée...

Anet, dimanche 27 août 1747.

... Je vous ai mandé jeudi que nos Du Châtelet<sup>1</sup> par-  
toient le lendemain et que la pièce se jouoit le soir : tout  
cela s'est fait. Je ne puis vous rendre Boursoufle que min-  
cément. Mademoiselle de La Cochonnière a si parfaite-  
ment exécuté l'extravagance de son rôle que j'y ai pris un  
vrai plaisir. Mais Venture n'a mis que sa propre fatuité au  
personnage de Boursoufle, qui demandoit au delà; il a joué  
naturellement dans une pièce où tout doit être aussi forcé  
que le sujet. Pâris<sup>2</sup> a joué en honnête homme le rôle de  
Maraudin, dont le nom exprime le caractère. Motel a bien  
fait le baron de La Cochonnière, d'Estissac un chevalier,  
Duplessis<sup>3</sup> un valet. Tout cela n'a pas mal été, et l'on  
peut dire que cette farce a été bien rendue; l'auteur l'a  
annoblie d'un prologue qu'il a joué lui-même et très bien  
avec notre du Four, qui, sans cette action brillante, ne  
pouvoit digérer d'être M<sup>me</sup> Barbe<sup>4</sup>; elle n'a pu se sou-  
mettre à la simplicité d'habillement qu'exigeoit son rôle,  
non plus que la principale actrice, qui, préférant les inté-  
rêts de sa figure à ceux de la pièce, a paru sur le théâtre  
avec tout l'éclat et l'élégante parure d'une dame de la  
cour : elle a eu sur ce point maille à partir avec Voltaire;  
mais c'est la souveraine, et lui l'esclave. Je suis très-fâchée

1. Moland imprime « revenants » au lieu de « du Châtelet ».

2. Secrétaire de la duchesse d'Estrées (Lescure).

3. Officier de la duchesse du Maine (*id.*).

4. M<sup>me</sup> Dufour, qui jouait le rôle de M<sup>me</sup> Barbe, gouvernante de M<sup>lle</sup> de La Cochonnière.

de leur départ, quoique excédée de ses diverses volontés, dont elle m'avoit remis l'exécution.

Le plaisir de faire rire d'aussi honnêtes gens que ceux que vous me marquez d'être divertis de mes lettres me ferait encore supporter cette onéreuse charge; mais voilà la scène finie et mes récits terminés. Il y a bien encore de leur part quelques ridicules éparpillés que je pourrai vous ramasser au premier moment de loisir; pour aujourd'hui, je ne puis aller plus loin...

Anet, mercredi 30 août 1747.

... Notre princesse a écrit au président <sup>1</sup>, et l'invite à venir ici et à vous y amener : vous savez cela sans doute? J'ai fait ce que j'ai pu pour la détourner de cette démarche, qui pourra être infructueuse et dont le mauvais succès la fâchera. Si votre santé et les dispositions du président se trouvent favorables, cela sera charmant; en tout cas, on vous garde un bon appartement : c'est celui dont M<sup>me</sup> du Châtelet, après une revue exacte, s'était emparée. Il y aura un peu moins de meubles qu'elle n'y en avoit mis, car elle avoit dévasté tous ceux par où elle avoit passé pour garnir celui-là. On y a retrouvé six ou sept tables : il lui en faut de toutes les grandeurs, d'immenses pour étaler ses papiers, de solides pour soutenir son nécessaire, de plus légères pour les pompons, pour les bijoux; et cette belle ordonnance ne l'a pas garantie d'un accident pareil à celui qui arriva à Philippe II quand, après avoir passé la nuit à écrire, on répandit une bouteille d'encre sur ses dépêches. La dame ne s'est pas piquée d'imiter la modération de ce prince : aussi n'avoit-il écrit que sur des affaires d'Etat, et ce qu'on lui a barbouillé, c'étoit de l'algèbre, bien plus difficile à remettre au net.

1. Le président Hénault (1685-1770), l'ami de M<sup>me</sup> du Deffand.

En voilà trop sur le même sujet, qui doit être épuisé; je vous en dirai pourtant encore un mot, et cela sera fini. Le lendemain du départ, je reçois une lettre de quatre pages, de plus un billet dans le même paquet qui m'annonce un grand désarroi. M. de Voltaire a égaré sa pièce, oublié de retirer les rôles, et perdu le prologue; il m'est enjoint de retrouver le tout, d'envoyer au plus vite le prologue, non par la poste, *parce qu'on le copieroit*, de garder les rôles, crainte du même accident, et d'enfermer la pièce *sous cent clefs*. J'aurois cru un loquet suffisant pour garder ce trésor! J'ai bien et dûment exécuté les ordres reçus <sup>1</sup>.

1. De Lescure, *Correspondance complète de M<sup>me</sup> du Deffand* (Paris, 1855), Lettres 40-44, I, p. 90-97.

## LONGCHAMP <sup>1</sup>

*Mon arrivée à Fontainebleau. Jeu et perte de Madame du CHATELET. Départ précipité. Octobre 1746* <sup>2</sup>.

M. de Voltaire et madame du Châtelet étaient logés, à Fontainebleau, chez M. le duc de Richelieu. J'ai dit ci-devant que tout leur domestique les avait quittés d'un commun accord, la veille de leur départ, sous prétexte de l'insuffisance de leurs gages. Madame la marquise, pressée de partir, prit alors, et sans aucune information, les premiers domestiques qui se présentèrent. M. de Voltaire n'en avait point. J'arrivai le troisième jour après eux à Fontainebleau, à 2 heures du matin. Tout était parfaitement tranquille dans l'hôtel. Après m'être reposé durant quel-

1. S. Longchamp, qui resta auprès de Voltaire de 1746 à 1754, était entré au service de M<sup>me</sup> du Châtelet le 16 janvier 1746, après avoir servi treize ans la comtesse de Launay, femme du gouverneur de Bruxelles. De valet de chambre, Longchamp devint secrétaire et homme de confiance de Voltaire, qui ne l'emmena pas à Berlin. M<sup>me</sup> Denis le soupçonna d'avoir dérobé des papiers, et fit une plainte contre lui, en 1751.

2. Il faut lire, croyons-nous, 1747, la « retraite » forcée de Voltaire à Sceaux ayant eu lieu cette année-là et non la précédente. Il était d'ailleurs également à Fontainebleau, en octobre 1746, et Longchamp, suivi par les biographes, peut confondre les deux années. Moland (tome XXXVI), p. 470, place cet épisode à 1746 et, p. 501, à 1747. Voltaire y fit jouer *la Prude*, le 15 décembre 1747. M<sup>me</sup> du Châtelet, à la même époque, chanta dans *Issé* de Destouches, et dans *Zélindor* de Rebel et Francœur. Le château de Sceaux avait été acheté en 1700 par le duc du Maine à la famille de Colbert. La duchesse Anne-Louise-Benedicte (1676-1753) était fille de Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé; elle avait épousé, en 1792, Louis-Auguste de Bourbon (1670-1736) duc du Maine, fils de Louis XIV et de M<sup>me</sup> de Montespan, légitimé en 1673.

ques heures, je me rendis dans la chambre de M. de Voltaire, qui venait de se réveiller. Il n'avait pu trouver encore de domestique. Charmé de me voir, il me pria de lui allumer du feu, le froid étant assez vif ce jour-là. Quand cela eut été fait, il me dit, étant toujours dans son lit, de lui apporter un porte-feuille, il jette sa couverture, se met à moitié hors du lit, et me montrant du doigt une chaise qui était dans un coin obscur de la chambre il me crie avec force et vivacité : *Il est là; ne le voyez-vous pas?* Un peu interdit du ton et de l'apostrophe, j'allai prendre le porte-feuille et le remis entre ses mains. Il en tira un cahier qui contenait le commencement de son *Essai sur les mœurs et les arts des nations*<sup>1</sup>, et me dit qu'après lui avoir cherché un laquais, je pourrais employer le reste de la journée à lui copier ce cahier sur du beau papier de Hollande, qu'il avait apporté pour cela. Il me demanda ensuite si je saurais accommoder sa perruque. Je lui répondis que oui. Alors il se leva, se chaussa et se fit lui-même la barbe. Pendant ce temps-là, je pris la perruque, je l'arrangeai de mon mieux, et la poudrai à blanc. Quand il voulut la mettre, il ne la trouva pas de son goût, se moqua de son nouveau perruquier, prit la perruque, la secoua fortement, pour en faire tomber la poudre, et me dit de lui donner un peigne. Lui ayant présenté celui que j'avais en main, qui était petit, quoiqu'à deux fins, il le jeta par terre, disant que c'était un grand peigne qu'il lui fallait. Sur ce que je lui observai que je n'en avais pas d'autre pour le moment, il me dit de le ramasser; je le pris et le lui présentai de nouveau. Il le passa à plusieurs reprises dans sa perruque et après l'avoir bien ébouriffée, il la jeta sur sa tête. Je l'aidai à mettre son habit; après quoi il sortit pour

1. Le titre doit être rectifié ainsi : *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*; l'ouvrage dont le titre principal est : *Abrégé de l'Histoire universelle*, parut en 1753.

aller déjeuner avec Madame *du Châtelet*. Ce début dans mon service auprès de M. *de Voltaire* ne me parut pas d'un très-bon augure pour la suite, et je m'applaudissais de ne m'être engagé que pour le temps du voyage de Fontainebleau. Sa brusquerie m'avait déplu, et je la pris d'abord pour de la brutalité; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que ce n'était en lui qu'une extrême vivacité de caractère, qui éclatait par occasion et se calmait presque au même instant. Je vis de plus en plus dans la suite qu'autant que ses vivacités étaient passagères et, pour ainsi dire, superficielles, autant son indulgence et sa bonté étaient des qualités solides et durables. On en verra mille exemples dans la suite de ces mémoires.

... Je les attendis jusqu'à une heure et demie du matin, me doutant qu'ils étaient au jeu de la reine, qui se prolongeait fort avant dans la nuit. Je les vis alors rentrer ensemble, ayant tous deux l'air triste et inquiet. En arrivant, madame medit de faire chercher ses gens et d'avertir son cocher de mettre promptement les chevaux à sa voiture, parce qu'elle voulait partir sur-le-champ..... Quand tout fut prêt, madame *du Châtelet* et M. *de Voltaire* montèrent dans la voiture avec la femme-de-chambre, qui n'avait eu que le temps de faire deux ou trois paquets, qu'elle prit avec elle; et l'on partit de Fontainebleau bien avant le jour.

Cet ordre de madame *du Châtelet* m'avait beaucoup surpris, je ne devinais pas la vraie cause d'un départ si précipité. Je ne l'appris qu'à Paris, lorsque je fus rentré à la maison. En voici les principales circonstances. Cette nuit, le jeu chez la reine avait été très orageux, et madame *du Châtelet* s'en était surtout mal trouvée. Avant de partir pour Fontainebleau, elle avait ramassé autant d'argent qu'elle avait pu. Le coffre de M. *de la Croix*, son intendant,



était peu garni, et elle n'avait pu en tirer que quatre cents et quelques louis M. *de Voltaire*, qui ne jouait pas, en avait deux cents dans sa bourse. Le premier jour de leur arrivée, madame *du Châtelet* perdit ses quatre cents louis. Rentrée chez elle, elle dépêcha un laquais en courrier, avec des lettres pour son intendant et pour quelques amis, afin d'avoir de nouveaux fonds. En attendant son retour, M. *de Voltaire* donna à la marquise les deux cents louis qu'il avait apportés, et qui prirent, dans la seconde séance, la route des premiers avec une grande vélocité, mais non sans quelques remontrances de la part du prêteur. Le laquais revint le lendemain, apportant à madame *du Châtelet* deux cents autres louis, que M. de la Croix avait empruntés à gros intérêt, et cent quatre-vingts que mademoiselle *du Thil* son amie, y avait joints. Avec cette somme madame *du Châtelet* retourna au jeu de la reine. Hélas! cet argent n'y fit que paraître et disparaître. Piquée d'un malheur si constant, elle crut le faire cesser à la fin, et, s'obstinant à vouloir réparer ses pertes, elle continua de plus belle, cava au plus fort sur sa parole, et perdit quatre-vingt mille francs avec une intrépidité inconcevable. Après le jeu, M. *de Voltaire*, qui était à côté d'elle, effrayé d'une perte si considérable, lui dit en anglais que les distractions qu'elle avait au jeu l'empêchaient de voir qu'elle jouait avec des fripons. Ces paroles, quoique prononcées à voix basse, furent entendues de quelqu'un et répétées. Madame le remarqua, et en avertit M. *de Voltaire*, pour qui cela pouvait avoir des suites fâcheuses. Ils se retirèrent sans bruit, et ayant pris la résolution de retourner de suite à Paris, ils partirent de Fontainebleau dans la même nuit <sup>1</sup>.

1. *Mémoires sur Voltaire et sur ses ouvrages*, par Longchamp et Wagnière, ses secrétaires, suivis de divers écrits inédits de la marquise du Châtelet, du

... Quand on fut près de Paris, M. de *Voltaire* mit pied à terre, et se rendit dans un village écarté de la route. Là, il écrivit une lettre à madame la duchesse du *Maine*, et la fit porter par un paysan qui devait attendre et rapporter la réponse. Dans cette lettre M. de *Voltaire* instruisait la princesse de son aventure, et la suppliait de lui donner, à Sceaux, où elle était alors, un asile où il pût être ignoré de ses ennemis. Madame du *Maine* accueillit très-bien sa demande. On lui renvoya son commissionnaire avec un billet par lequel on le prévenait qu'à son arrivée il trouverait à la grille du château M. du *Plessis*, officier de confiance, qui le conduirait dans un appartement particulier, qu'on allait disposer pour le recevoir de la manière qu'il désirait. Il attendit l'entrée de la nuit pour se rendre à Sceaux, où il trouva M. du *Plessis*, qui le fit monter par un escalier dérobé dans un appartement retiré, qui était précisément tout ce qu'il lui fallait. C'est du fond de cette retraite qu'il descendait toutes les nuits chez madame la duchesse du *Maine*, après qu'elle s'était mise au lit et que tous ses gens s'étaient retirés. Un seul valet-de-pied, qui était dans la confidence, dressait alors une petite table dans la ruelle du lit, et apportait à souper à M. de *Voltaire*. La princesse prenait grand plaisir à le voir et à causer avec lui. Il l'amusait par l'enjoûment de sa conversation, et elle l'instruisait en lui contant beaucoup d'anecdotes de cour qu'il ignorait. Quelquefois après le repas il lisait un conte ou un petit roman qu'il avait écrit exprès dans la journée pour la divertir. C'est ainsi que furent composés *Babouc*, *Memnon*, *Scarimento*, *Micromegas*, *Zadig*, dont il faisait chaque jour quelques chapitres <sup>1</sup>.

Président Hénault, de Piron, Darnaud Baculard, Thiriot, etc. tous relatifs à Voltaire. (Paris, Aimé André, 1828, 2 vol.), II, article V, p. 133-138.

1. *Le Monde comme il va*, vision de *Babouc*. *Zadig* fut publié d'abord sous le titre de *Memnon*. *Scarimento* est de 1756, *Micromégas* de 1752.

... Les recherches qu'on avait faites pour le découvrir furent inutiles. On n'en trouva aucun indice à la poste, parce que madame *du Châtelet* et M. *d'Argental*, qui seuls étaient instruits de sa retraite, ne lui écrivaient point par la poste et ne correspondaient avec lui et avec madame la duchesse *du Maine* que par un exprès. Deux mois se passèrent ainsi sans que M. *de Voltaire* osât se montrer ni sortir de jour de son appartement. Enfin madame *du Châtelet* avait par ses démarches et celles de quelques amis, réussi à apaiser ceux des joueurs qui s'étaient formalisés du propos de M. *de Voltaire*. Elle leur fit sentir que ce propos, tenu en général, ne s'adressait à personne en particulier, et que celui qui s'en ferait l'application ne pourrait que se nuire dans l'opinion publique et se rendre suspect. Au reste, le joueur qui avait fait le gros gain, ayant touché l'argent, ne s'inquiétait plus guère de l'autre point. Ainsi tout se calma, et l'on convint qu'il ne serait plus question de cette affaire. Madame *du Châtelet* s'empressa d'aller porter elle-même cette nouvelle à Sceaux, où madame *du Maine* la retint. M. *de Voltaire* sortit alors de son asile mystérieux, et parut à la cour de la princesse, où se trouvaient toujours nombre de gens aimables et instruits <sup>1</sup>.

1. Idem, *ibid.*, p. 139-142.

*Mon premier voyage à Cirey. 1747.*

A son retour de Sceaux, madame la marquise *du Châtel* ne fit pas un très long séjour à Paris; à peine y était-elle de deux mois qu'elle voulut en partir, soit pour mieux oublier les pertes qu'elle avait faites au jeu chez la reine et n'être pas tentée d'y retourner encore, soit uniquement pour économiser. En conséquence elle prit la résolution d'aller avec M. *de Voltaire* passer le reste de l'hiver à sa terre de Cirey, en Champagne. C'était son goût de ne voyager que la nuit. On était au mois de janvier, la terre était couverte de neige et il gelait très fort. Madame avait fait préparer tout l'attirail qui la suivait dans ses voyages. Sa vieille voiture était chargée comme un coche; on y attela des chevaux de poste. Après que madame *du Châtel* et M. *de Voltaire* se furent bien empaquetés l'un à côté de l'autre dans ce carrosse, on y fit monter la femme de chambre, qui se plaça sur le devant avec des cartons et divers effets de sa maîtresse. Deux laquais se postèrent sur le derrière de la voiture, et l'on se mit en route vers les neuf heures du soir. Je partis en avant comme postillon, pour qu'ils trouvassent les chevaux prêts et n'attendissent pas aux relais. Ils devaient faire une halte et se reposer à la Chapelle, château à trois lieues au-dessus de Nangis, appartenant à M. *de Chauvelin*<sup>1</sup>, où je devais arriver avant eux, pour leur faire préparer à souper et allumer du feu dans leurs appartemens. Je ne les attendais pas aux relais, et prenais les devans, suivant leurs ordres. Il était une heure après minuit quand j'arrivai à la porte

1. La Chapelle-Rablais, arrondissement de Provins (Seine-et-Marne) à 2 kilomètre de Nangis, et à 28 kilomètres de Melun.

de Nangis; c'était la fête du lieu; les postillons qui n'attendaient personne à cette heure, et par le temps qu'il faisait, étaient allés se divertir dans un bal à l'extrémité de la ville. Là, j'ai beau faire claquer mon fouet et crier pour faire ouvrir la porte, personne ne répond; je descends de cheval et cogne de toutes mes forces avec le talon de ma botte. Enfin éveillé par ce bruit, un voisin, mettant son nez à sa fenêtre, m'avertit qu'il n'y a personne, et que tous les postillons sont au bal; je lui demandai si je ne pouvais pas en payant, trouver quelqu'un pour y courir et ramener de suite des postillons; il s'offrit à le faire lui-même; en effet, il s'habille à la hâte, part et revient en moins d'un quart d'heure avec deux postillons; c'était le nombre qu'il fallait pour la voiture. Le temps que j'avais perdu dans ces circonstances me paraissait suffisant pour qu'elle fût arrivée.

... Le jour allait bientôt paraître; mon inquiétude redoublant à chaque instant, je me décidai à retourner à Nangis, pour y découvrir ce qui pouvait être survenu de contraire à leur marche. Après m'être réchauffé et restauré, je montai à cheval et partis du château vers les huit heures du matin. J'avais parcouru quelques centaines de pas, lorsque j'aperçus de loin une voiture qui venait en cheminant très lentement; je me hâtai de la joindre : je reconnus bientôt l'équipage de madame *du Châtelet*, et l'ayant abordé, on me dit en peu de mots la cause qui le faisait arriver si tard.

... La voiture, en partant de la dernière poste avant d'arriver à Nangis, était à peu près à mi-chemin de cette ville, lorsque l'essieu de derrière vint à casser et la fit

tomber sur le pavé, du côté de *M. de Voltaire*; madame *du Châtelet* et sa femme de chambre tombèrent sur lui avec tous les paquets et cartons, qui n'étaient point attachés sur le devant, mais seulement en pile sur le coussin, aux deux côtés de la femme de chambre, et qui, suivant les lois de l'équilibre et de la pesanteur des corps, s'étaient précipités vers l'angle où *M. de Voltaire* se trouvait comprimé. Sous tant de fardeaux qui l'étrouffaient à moitié, il poussait des cris aigus; mais il était impossible de changer de position : il fallut la garder jusqu'à ce que les deux laquais, dont l'un était blessé de la chute, fussent venus avec les postillons pour désencombrer la voiture; ils en retirèrent d'abord tous les paquets, ensuite les femmes, et puis *M. de Voltaire*. On ne pouvait les ôter de là que par le haut, c'est-à-dire par la portière qui était en l'air; c'est pourquoi un des laquais et un postillon, grimpés sur la caisse de la voiture, les en tirèrent comme d'un puits, les saisissant par les membres qui se présentaient, bras ou jambes, et ils les glissaient dans les mains de leurs camarades qui étaient en bas et qui les mettaient à terre, car il n'y avait là ni marchepied ni escabelle dont on put s'aider pour descendre. Heureusement personne ne fut blessé, hors le laquais dont j'ai parlé, et il l'était peu dangereusement. Il fut alors question de relever la voiture... Il fallut détacher un postillon à cheval pour aller chercher du secours dans le plus prochain village, qui était à une demi-lieue de là. En attendant son retour, *M. de Voltaire* et madame *du Châtelet* s'étaient assis à côté l'un de l'autre sur les coussins du carrosse, qu'on avait retirés et posés sur le chemin couvert de neige; là presque transis de froid malgré leurs fourrures, ils admiraient la beauté du ciel; il est vrai qu'il était parfaitement serein, les étoiles brillaient du plus vif éclat, l'horizon était à découvert; aucune maison, aucun arbre n'en dérobaient la

moindre partie à leurs yeux. On sait que l'astronomie a toujours été une des études favorites de nos deux philosophes. Ravis du magnifique spectacle, déployé au-dessus et autour d'eux, ils dissertaient en grelottant, sur la nature et le cours des astres, sur la destination de tant de globes immenses répandus dans l'espace. Il ne leur manquait que des télescopes pour être parfaitement heureux. Leur esprit égaré dans la profondeur des cieux, ils ne s'apercevaient plus de leur triste position sur la terre, ou plutôt sur la neige et au milieu des glaçons. Leur contemplation et leurs entretiens scientifiques ne furent interrompus que par le retour du postillon, qui amenait avec lui quatre hommes munis de cordes, d'outils et d'un faux essieu. La voiture redressée, on vit la vraie cause du mal; ils y remédièrent du mieux qu'ils purent au moyen des pièces qu'ils avaient apportées, et on leur donna douze francs quand leur besogne fut terminée; ils s'en retournèrent peu contents de cette somme, et en murmurant. La voiture se remit en marche, mais à peine eut-elle fait cinquante pas, que les cordes trop faibles s'étant relâchées et brisées en partie, la voiture tomba une seconde fois, mais en s'affaisant seulement sur elle-même; ce qui rendit cette nouvelle chute beaucoup moins fâcheuse pour nos voyageurs. On courut vite après ces ouvriers qui s'en allaient, ils ne voulaient plus revenir; on ne les ramena qu'à force de promesses qu'ils seraient mieux payés. Aidés des postillons, ils soulevèrent la caisse avec des leviers et la rattachèrent plus solidement, sans que rien eût été dérangé dans l'intérieur de la voiture. Pour surcroît de précautions, on proposa à ces ouvriers de la suivre jusqu'à Nangis, ce qu'ils firent, et l'on y arriva sans autre accident; on les paya largement cette fois, et ils s'en retournèrent fort satisfaits. L'essieu fut solidement réparé par un maréchal de cette ville; il examina la caisse, qu'il trouva en fort mauvais



état; elle était vieille, et cette chute en avait ébranlé plusieurs parties. Cet ouvrier conseilla de n'aller pas plus loin que la Chapelle, si l'on voulait prévenir les accidens; et c'est ainsi qu'on fit trois lieues pour y arriver enfin à bon port. Là enfin, madame *du Châtelet* et M. *de Voltaire* se réchauffèrent amplement devant un grand feu, qui ne leur était pas moins nécessaire que la nourriture. Après avoir soupé, ou pour mieux dire, déjeuné, car il était jour, ils se retirèrent dans les appartemens, où de bons lits leur étaient préparés, et ils y dormirent très bien une grande partie de la journée. M. *de Voltaire* étant levé, m'ordonna de faire venir des ouvriers pour réparer la caisse de la voiture; elle était si malade, ainsi que les soupentes et les roues, qu'il fallut deux jours entiers pour remettre le tout en passable état. Nous partîmes de la Chapelle le troisième jour, et arrivâmes enfin, sans nouveau retard ni accident, à Cirey, terre de madame *du Châtelet* <sup>1</sup>.

### *Amusemens de Cirey.*

Installés dans le château, M. *de Voltaire* et madame la marquise s'y trouvèrent seuls pendant les trois ou quatre premiers jours; les campagnards des environs de Cirey n'ayant point été instruits de leur arrivée. Ce temps fut employé à mettre toutes choses en ordre dans les appartemens, car le concierge n'avait rien préparé, n'ayant point reçu d'avis de notre retour, et ne s'attendant pas à nous voir arriver dans cette saison. Le matin madame *du Châtelet* et M. *de Voltaire* s'occupaient, chacun de son côté, à écrire ou à lire. Celui-ci arrangeait la bibliothèque et le cabinet de physique; le soir, ils lisaient ensemble ou fai-

1. Idem, *ibid.*, t. II, art. IX, p. 163-169.



saient une partie de trictrac. Cependant madame la marquise, en qui le goût de l'étude n'excluait pas celui des plaisirs et de la dissipation, ne pouvait s'accommoder longtemps d'une pareille solitude. Elle écrivit à une dame de *Champonin*<sup>1</sup>, autrefois son amie de couvent, qui s'était retirée dans une petite maison qui lui appartenait, proche de Bar-sur-Aube, à quatre ou cinq lieues de Cirey; elle la pria par sa lettre à venir passer quelque temps auprès d'elle. Cette dame y vint avec une nièce de douze à treize ans, dont elle soignait l'éducation; le bailli de Cirey et son fils venaient tous les jours au château; enfin le bruit de l'arrivée de madame du *Châtelet* s'étant répandu dans les villages voisins, on vit bientôt arriver des campagnards de divers côtés. Tous étaient bien reçus; c'étaient des amis de la maison; et ceux qui venaient de plus loin étaient retenus au château pendant quelques semaines : d'autres, plus voisins, arrivaient le matin et s'en retournaient le soir. Pour les amuser et s'amuser en même temps elle-même, madame du *Châtelet* se mit en tête de leur faire jouer la comédie. Elle composa des farces, des proverbes; M. de *Voltaire* en fit autant de son côté, et ils en distribuaient les rôles à la compagnie. On avait construit au fond d'une galerie une espèce de théâtre, qui consistait en des tonneaux vides, debout, sur lesquels on avait établi un plancher; des coulisses de chaque côté étaient revêtues de vieilles tapisseries. Un lustre et des branches éclairaient la scène ainsi que la galerie; quelques violons jouaient dans les entr'actes; les soirées se passaient ainsi d'une manière fort gaie et fort amusante : madame du *Châtelet* arrangeait des rôles à ce dessein; elle ne s'épargnait pas elle-même, et se chargeait souvent de représenter les personnages les plus grotesques. Elle savait se prêter

1. Parente de Voltaire ; cf. ci-dessus, p. 110.

à tout, et réussissait toujours. Les gens de sa maison y étaient aussi employés, quand cela était nécessaire, et j'y ai quelquefois figuré comme les autres. Ce fut dans ces circonstances que furent jouées deux comédies bouffonnes de M. de Voltaire, qui étaient distinguées sous le nom de *grand* et *petit Boursouffle* <sup>1</sup>. Tous les travers des hommes étaient en raccourci au théâtre de Cirey, comme ils le sont en grand sur les théâtres de Paris. Les abus, les excès de tout genre y prêtaient à rire. J'ai vu là se montrer tour à tour, chasseurs, médecins, joueurs, guerriers, marins, pédans en *us*, poètes, astronomes, etc... Quatre mois s'étaient ainsi passés dans des occupations variées et agréables; on avait attendu le printemps; madame du Châtelet et M. de Voltaire prirent alors la résolution d'aller passer la belle saison à la cour du roi de Pologne *Stanislas*; ils y étaient désirés, et ce prince en avait averti madame du Châtelet, en les pressant de faire ce voyage... Le hasard avait amené à Lunéville quelques-uns des seigneurs avec lesquels elle avait joué plusieurs fois la comédie. Madame la marquise de Boufflers et madame du Châtelet étaient les principales artistes, tant dans les comédies que dans les opéras. Elle était secondée par des acteurs qui ne manquaient pas de talent : M. de Chabot et plusieurs autres remplissaient avec beaucoup de succès leurs différents rôles. M. de Voltaire jouait aussi dans les comédies. Chacun faisait de son mieux pour amuser le roi qui paraissait prendre beaucoup d'intérêt à ces divertissemens; c'était à qui inventerait quelque chose de nouveau pour embellir les fêtes qu'on lui donnait <sup>2</sup>.

1. Cf. ci-dessus, p. 150.

2. Idem, *ibid.*, art. X, p. 170-174.

[*Second voyage en Lorraine*].*Arrivée à Commerci. Aventures tragi-comiques*<sup>1</sup>.

Nos voyageurs, en arrivant à Commerci, allèrent directement au château, où ils présentèrent leurs hommages au roi, qui les revit avec une grande satisfaction. Il leur avait fait préparer des appartemens commodes. Madame la marquise du *Châtelet* en occupait un composé de plusieurs pièces, au rez-de-chaussée du château et dont les croisées donnaient sur une grande cour; M. de *Voltaire* avait un appartement dans l'aile gauche du château. Madame la marquise de *Boufflers*, qui ne quittait pas le roi, occupait le petit appartement des bains, situé dans les jardins près de l'orangerie. Cette dame était chargée de faire les honneurs de la table des étrangers. Le roi ne soupait jamais; il se retirait et se couchait de très bonne heure. M. de *Saint-Lambert*, qu'il n'aimait pas, parce qu'il était un peu jaloux, comme nous l'avons dit, n'avait point été nommé pour le voyage de Commerci; cependant il y était venu *incognito*, et le curé le logeait dans le presbytère, qui était adossé à l'orangerie, sous la voûte de

1. Voltaire, ayant, après son séjour à Sceaux, en novembre 1747, passé l'hiver à Paris, en était reparti une première fois le 26 juin 1748; on le trouve à Commercy au milieu de juillet et à Lunéville le 15 août. Il revint pour quelques jours à Paris, qu'il quitta une seconde fois le 8 septembre: il était à Châlons le 12 septembre, à Lunéville le 30, à la Malgrange, puis à Commercy au début d'octobre. Il était de retour à Cirey le 24 décembre (dates fournies par sa correspondance).

2. Jean-François, marquis de Saint-Lambert (né à Vézelize le 26 décembre 1716, mort à Eaubonne, le 9 février 1803) fut d'abord officier; après la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, il vint à la cour du roi Stanislas à Lunéville, où il connut M<sup>me</sup> du Châtelet. Il quitta l'armée après la campagne de Hanovre, en 1756, devint collaborateur de l'*Encyclopédie*, publia le poème des *Saisons*, en 1769 et entra à l'Académie l'année suivante. On connaît sa liaison avec M<sup>me</sup> d'Houdetot; il vécut chez elle pendant la Révolution, à Eaubonne, où il mourut.

laquelle il y avait une porte de communication; ce qui procurait à cet ecclésiastique l'agrément de pouvoir aller se promener à toute heure dans les jardins. Sous cette même voûte, à l'autre bout de l'orangerie, donnait une porte de dégagement du petit appartement des bains, et qui s'ouvrait dans un arrière-cabinet avec garde-robe. C'est par là que le roi venait, dans l'après-dînée, faire sa partie de jeu, assister à un concert ou fumer sa pipe chez madame *de Boufflers*. Quand il était retiré pour aller se coucher, et c'était ordinairement entre neuf et dix heures, M. *de Saint-Lambert* y arrivait par le même chemin; il était averti de la présence du roi par une lumière qui éclairait cette garde-robe... Quand le roi était retiré, la lumière disparaissait; alors M. *de Saint-Lambert* qui avait les clefs des deux portes, s'acheminait, une lanterne sourde à la main, et arrivait ainsi à petit bruit dans l'appartement de madame *de Boufflers*. Elle y tenait une espèce de cour et donnait des soupers très agréables, où assistaient presque tous les jours ceux de leurs amis qui étaient dans la confidence. Ils y étaient servis par leurs propres gens, qui allaient prendre le souper dans les cuisines du roi, à l'heure prescrite. Ce fut pendant ce voyage que M. *de Saint-Lambert*, commençant peut-être à se lasser de la gêne qu'il éprouvait et des précautions qu'il devait prendre pour voir madame *de Boufflers*, chez laquelle il n'osait paraître que la nuit, forma ses premières liaisons avec madame *du Châtelet*; il venait toutes les soirées chez elle, en attendant le moment de se rassembler pour le souper chez madame *de Boufflers*. Un soir, M. *de Voltaire* étant descendu de son appartement avant qu'on l'eût averti pour venir souper, entra chez madame *du Châtelet* sans être annoncé, n'ayant trouvé aucun domestique dans l'antichambre, il traversa l'appartement sans rencontrer personne, et parvenant ainsi jusqu'à un cabinet qui était

au fond, et qu'une faible lumière n'éclairait qu'à moitié, il y vit ou crut voir madame *du Châtelet* et M. *de Saint-Lambert* sur un sofa, conversant ensemble d'autre chose que de vers et de philosophie. A cette vue, frappé de surprise et d'indignation, ne pouvant contenir sa vivacité, il les apostrophe, éclate en reproches violens. M. *de Saint-Lambert*, sans se déconcerter, lui dit qu'il trouvait bien singulier qu'on se donnât des airs de censurer sa conduite; que celui à qui elle déplaisait n'avait qu'à sortir de l'appartement et du château et qu'on allait le suivre pour s'expliquer en lieu opportun. M. *de Voltaire* se retire furieux, remonte chez lui, et m'ordonne d'aller sur-le-champ lui chercher une chaise de poste à louer ou à vendre, la sienne étant restée à Paris; ajoutant qu'après l'avoir trouvée, j'y ferais mettre des chevaux de poste et l'amènerais à la grille du château; qu'il était résolu de retourner cette nuit même à Paris. Etonné d'un départ aussi précipité, dont je n'avais pas ouï dire un mot la veille, ne pouvant en deviner la cause, j'allai trouver madame *du Châtelet* pour l'informer de l'ordre que je venais de recevoir, et tâcher d'apprendre d'elle quel en était le motif. Elle me dit que M. *de Voltaire* était un visionnaire, qu'il s'était mis en colère pour avoir trouvé chez elle M. *de Saint-Lambert*; qu'il fallait l'empêcher de partir et de faire un éclat; que je me gardasse bien de faire la commission qu'il m'avait donnée dans un moment de fureur, et qu'elle saurait bien l'apaiser; qu'il fallait lui laisser jeter son premier feu, et tâcher seulement de le retenir chez lui le lendemain. Je ne rentrai dans l'appartement que vers les deux heures après minuit, et lui dis que dans tout Commerci je n'avais pu trouver de voiture à louer ni à vendre. Ses gens étaient logés dans la ville; je couchais seul dans un cabinet à proximité de sa chambre. Avant de se mettre au lit, il tira d'un secrétaire un

petit sac d'argent qu'il me donna, en me disant qu'après m'être reposé, j'irais, au lever du jour, prendre un cheval à la poste pour me rendre à Nanci, d'où je lui ramènerais une voiture convenable à son dessein. Voyant qu'il était toujours dans la même résolution, je voulus en aller prévenir madame *du Châtelet*. Avant de me retirer, je descendis furtivement chez elle, où elle était encore occupée à écrire. En me voyant, elle me demanda d'abord si M. *de Voltaire* était un peu plus tranquille : je répondis qu'il paraissait encore irrité, qu'il venait de se coucher, mais que précisément il ne dormirait guère de la nuit. Là-dessus, elle me congédia et me dit qu'elle allait monter chez lui et lui parler. Je regagnai doucement mon cabinet. Quelques minutes après, on frappe à l'appartement : je cours ouvrir à madame *du Châtelet*, et vais l'annoncer à M. *de Voltaire*. Me voyant à moitié déshabillé, il ne se doute pas que j'étais prévenu de cette visite de madame *du Châtelet*... Cependant que j'étais encore près d'eux, cette dame adressa d'abord la parole à M. *de Voltaire* en anglais, répétant un nom d'amitié qu'elle lui donnait ordinairement dans cette langue. Après que je fus sorti, elle parla en français, et fit ce qu'elle put pour l'adoucir et pour s'excuser : « Quoi! lui dit-il, vous voulez que je vous croie  
« après ce que j'ai vu! J'ai épuisé ma santé, ma fortune;  
« j'ai tout sacrifié pour vous, et vous me trompez! —  
« Non, répondit-elle, je vous aime toujours, mais depuis  
« long-temps vous vous plaignez que vous êtes malade,  
« que les forces vous abandonnent, que vous n'en pouvez  
« plus. J'en suis très-affligée; je suis bien loin de vouloir  
« votre mort, votre santé m'est très-chère, personne au  
« monde n'y prend plus de part que moi. De votre côté,  
« vous avez montré toujours beaucoup d'intérêt pour la  
« mienne; vous avez connu et approuvé le régime qui lui  
« convient, vous l'avez même favorisé et partagé aussi

« long-temps qu'il a été en vous de le faire. Puisque vous  
« convenez que vous ne pourriez continuer à en prendre  
« soin qu'à votre grand dommage, devez-vous être fâché  
« que ce soit un de vos amis qui vous supplée? — Ah!  
« madame, dit-il, vous aurez toujours raison; mais puis-  
« qu'il faut que les choses soient ainsi, du moins qu'elles ne  
« se passent point devant mes yeux! » Après une demi-  
heure d'entretien, madame *du Châtelet* voyant que M. *de*  
*Voltaire* était un peu plus calme, lui dit adieu en l'embras-  
sant, l'exhorta à se livrer au repos et se retira <sup>1</sup>.

D'un autre côté, cette dame s'était donné bien de la  
peine pour apaiser M. *de Saint-Lambert*, qui voulait tou-  
jours avoir raison de l'insulte qu'il prétendait lui avoir été  
faite par M. *de Voltaire*; cependant elle parvint aussi à  
l'adoucir, et elle le détermina même à faire quelques  
démarches pour leur raccommodement; elle lui persuada  
qu'il le devait, ne fût-ce que par déférence pour l'âge de  
M. *de Voltaire*. — Celui-ci, après l'entrevue avec madame  
*du Châtelet*, dormit pendant quelques heures et ne sortit  
point de son appartement ce jour-là. Vers le soir, M. *de*  
*Saint-Lambert* y vint sous prétexte qu'il était inquiet de la  
santé de M. *de Voltaire*. Etonné de le voir, je vais l'annon-  
cer à M. *de Voltaire*, qui le laisse entrer. Le jeune homme,  
en l'abordant d'un air modeste, commence par s'excuser  
au sujet des paroles un peu vives qui lui étaient échappées  
dans un moment de trouble et d'agitation. A peine sa  
phrase était-elle achevée, que M. *de Voltaire* le serre des  
deux mains, l'embrasse et lui dit : « Mon enfant, j'ai tout  
« oublié, et c'est moi qui ai eu tort. Vous êtes dans l'âge  
« heureux où l'on aime, où l'on plaît; jouissez de ces  
« instans trop courts : un vieillard, un malade comme je  
« suis, n'est plus fait pour les plaisirs ».

1. Longchamp dit avoir connu les détails de cette conversation par M<sup>lle</sup> du  
Thil, « confidente intime » de M<sup>me</sup> du Châtelet.



Le lendemain tous les trois soupèrent ensemble, comme à l'ordinaire, chez madame *de Boufflers*. On tâcha d'oublier des deux parts tout ce qui s'était fait, tout ce qui s'était dit. M. *de Voltaire* prit là-dessus son parti très-philosophiquement; il resta l'ami de madame *du Châtelet*, s'il n'en fut plus l'amant. Rien ne troubla plus cette union jusqu'à la mort de cette dame, arrivée un an après, comme nous le dirons bientôt. Il est vrai que depuis cette réconciliation, on prit plus de soin à laisser du moins un laquais dans l'antichambre, et à mieux fermer les portes des cabinets. L'attachement réciproque de M. *de Voltaire* et de M. *de Saint-Lambert* et leur correspondance, ont duré jusqu'à la mort du premier, arrivée en 1778 <sup>1</sup>.

*Suites de la mort de Madame du Châtelet.*

C'est le 10 septembre 1749, sixième jour après son accouchement, que mourut madame la marquise *du Châtelet*. J'ai été témoin de ses derniers momens, ainsi que de ses obsèques, qui furent dignes de son rang. Le roi y envoya ses principaux officiers et toutes les personnes distinguées de Lunéville y assistèrent.

... Lorsqu'elle expira, madame la marquise *de Boufflers* était accourue dans la chambre avec les autres personnes de sa maison. En se retirant, elle m'appela à l'écart, et me dit à l'oreille de voir si madame *du Châtelet* n'avait point encore au doigt une bague de cornaline entourée de petits brillants; que si elle y était encore, je n'avais qu'à la prendre et à la garder jusqu'à nouvel ordre... Le lendemain cette dame me fit appeler; je me rendis aussitôt chez elle, et lui remis la petite boîte où était la bague : M. *de Saint-Lambert* se trouvait là. Elle ouvrit la boîte en sa présence,

1. Idem, *ibid.*, art. XVII, p. 198-205.



et, en lui montrant la bague, qu'il connaissait bien, elle en souleva le chaton, qui était à secret, et tira de dessous, avec une épingle, le portrait de M. de Saint-Lambert qu'elle lui donna; et me rendant la bague, elle me chargea de la remettre, avec d'autres effets, à M. le marquis du Châtelet. Je m'acquittai de cette commission le lendemain matin. Deux ou trois jours après, M. de Voltaire ayant retrouvé un peu de calme, se ressouvint que son portrait avait été autrefois renfermé dans le chaton de cette même bague, et il supposait qu'il y était encore... Je lui dis alors que la bague dont il parlait avait été remise par moi-même entre les mains de M. le marquis du Châtelet... mais que son portrait n'y était plus. *Eh! comment savez-vous cela?* me dit-il. Je lui racontai ingénument ce qui s'était passé chez madame de Boufflers, en présence de M. de Saint-Lambert. *O ciel!* dit-il, en levant et joignant les deux mains, *voilà bien les femmes! j'en avais ôté Richelieu, Saint-Lambert m'en a expulsé; cela est dans l'ordre, un clou chasse l'autre : ainsi vont les choses de ce monde!*<sup>1</sup>

*M. de Voltaire retourne à Cirey, et de là à Paris.*

... A son arrivée à Paris, M. de Voltaire était malade : sa faiblesse ne diminuait point; il était toujours sombre, triste, rêveur. Il ne voulait voir personne, ne sortait point de chez lui, et ne pouvait se consoler de la mort de madame du Châtelet. Pendant les nuits, il se relevait plein d'agitation; son esprit frappé croyait voir cette dame, il l'appelait et se traînait avec peine de chambre en chambre comme pour la chercher. C'était à la fin du mois d'octobre, et le

1. Idem, *ibid.*, art. XXV, p. 252-254. Voltaire quitta Lunéville le 12 et se rendit à Cirey avec M. du Châtelet. Il se mit ensuite en route pour Paris, vers la fin du mois, et y arriva vers le 12 octobre.

froid se faisait déjà sentir d'une manière assez rude. Au milieu d'une certaine nuit où il n'avait pu trouver le sommeil, il était sorti de son lit, et après avoir fait quelques pas à tâtons dans sa chambre, il se sentit si faible, qu'il dut s'appuyer contre une console pour ne pas tomber. Il resta là debout assez long-temps, souffrant du froid et craignant de me réveiller en m'appelant. Il s'efforça ensuite de passer dans la salle voisine, ou presque tous ses livres se trouvaient encore amoncelés sur le parquet; mais il était loin de s'en ressouvenir, et la tête toujours remplie du même objet, il croyait traverser cette salle, lorsque, s'étant heurté contre une pile d'*in-folios*, il trébucha et ne pouvant se relever, il m'appela alors à plusieurs reprises; mais il avait la voix si faible, que les premières fois je ne l'entendis point, quoique je fusse couché assez près de là. M'étant enfin éveillé, je l'entendis gémir, et répéter faiblement mon nom. Je sautai aussitôt de mon lit et me portai en hâte vers le lieu d'où sortait la voix. J'étais sans lumière et, marchant avec précipitation, mes pieds s'embarrassèrent dans les siens, et je tombai sur lui. M'étant relevé, je le trouvai sans parole et presque glacé. Je me hâtai de l'enlever et le reportai dans son lit à travers l'obscurité, mais avec toute la précaution que la circonstance exigeait.

... Cependant son chagrin ne diminuait pas : la cause subsistait toujours. J'étais même désolé de voir mon cher maître dépérir de plus en plus. Lui étant attaché comme je l'étais, et ne craignant rien tant que de le perdre, je voulus essayer de le guérir, et je crus que je pourrais en venir à bout au moyen de quelques papiers que je conservais. On se souvient que j'avais aidé, par ordre de M. le marquis *du Châtelet*, à brûler tout ce que contenait une certaine cassette de madame son épouse. Etant à genoux devant la cheminée, occupé à attiser le feu,

quelquefois des bouffées de vent écartaient du foyer des papiers qu'il me fallait bon gré mal gré y remettre. Quelques-uns cependant ayant été portés entre mes genoux, qui étaient écartés, sans que M. du Châtelet et son frère s'en aperçussent, étant alors l'un et l'autre fort animés à faire des paquets, je rapprochai vite mes genoux l'un de l'autre, en y laissant les papiers qui se trouvaient dessous, et profitant ensuite d'un autre moment favorable, je les ramassai avec mon mouchoir que j'avais laissé tomber exprès, et les fis entrer adroitement avec lui dans une de mes poches. Parmi eux se trouvaient des lettres écrites de la main de madame du Châtelet dans lesquelles M. de Voltaire était assez mal traité. Fort de ces pièces concluantes, je me hasardai de lui dire qu'il avait tort se de chagriner ainsi de la mort d'une personne qui ne l'aimait point. Malgré sa faiblesse à ces mots, il fit un bond, et s'écria vivement et avec force : *Comment, mordieu ! elle ne m'aimait pas !* « Non, lui dis-je, j'en ai la preuve en main, et la voilà ». Je lui donnai en même temps trois lettres de madame du Châtelet. La lecture qu'il en fit aussitôt le rendit muet pendant quelques momens. Il pâlisait et frémissait de colère et de dépit d'avoir été si long-tems trompé par une personne qu'il n'en croyait point capable. Enfin il prit son parti et il se calma; alors, revenu à lui-même, il dit en soupirant : *Elle me trompait ! Ah ! qui l'aurait cru ?* Depuis ce moment, je ne l'entendis plus dans la nuit prononcer le nom de madame du Châtelet et je le vis reprendre insensiblement sa santé et son train de vie ordinaire, ce qui fit grand plaisir à tous ses amis <sup>1</sup>.

1. Idem, *ibid.*, p. 262-265, art. XXV. Dans une note, l'éditeur explique pourquoi il croit cette anecdote « dénaturée, exagérée et inexacte ». Longchamp raconte ensuite comment il engagea Voltaire à faire jouer la comédie chez lui. Il habitait alors, rue Traversière, un hôtel dont le rez-de-chaussée et le premier étaient occupés par M. du Châtelet. Il racheta une partie du mobilier de son

*Détails sur la fortune de M. de Voltaire.*

Dans le temps que j'étais à Cirey au service de M. de Voltaire, il m'envoyait quelquefois passer un ou deux jours à Paris, non-seulement pour faire des emplettes ou rapporter celles qu'on y avait déjà faites par son ordre ou celui de madame du Châtelet; mais encore pour toucher une partie de ses revenus, soit directement chez plusieurs de ses débiteurs, soit chez des notaires et chez un chanoine de Saint-Méri, nommé l'abbé Moussinot, qui était son receveur ordinaire depuis quelques années. L'inconvénient de faire venir de très-loin des effets précieux et fragiles, des meubles délicats et de l'argent, par les coches ou les rouliers, s'était fait sentir plus d'une fois à M. de Voltaire. Pour ne pas s'exposer aux dommages qu'il en avait éprouvés, il me chargeait, quand les objets en valaient la peine, de les aller chercher, de les arranger moi-même dans les caisses, et de les escorter de Paris à Cirey. Il fut convaincu que cette méthode était préférable à tout autre. Les expéditions étaient plus promptes et plus sûres.

... J'ai ouï dire que M. Arouet, ancien notaire de Paris et trésorier de la chambre des comptes, n'avait laissé à ses trois enfans qu'une fortune médiocre. Ces deux charges, qu'il avait exercées avec une scrupuleuse probité, ne l'avaient point enrichi, quoiqu'elles fussent assez lucratives. Il ne jouissait, dit-on, que d'environ vingt-quatre mille francs de revenu. A sa mort, M. de Voltaire eut donc pour premier patrimoine huit mille francs de rente. La part de son frère aîné, mort célibataire, vint ensuite accroître de moitié la sienne et celle de sa sœur. Dès lors,

amie, et fit venir sa nièce, M<sup>me</sup> Denis, pour tenir sa maison et en faire les honneurs. C'est là que débuta Le Kain, alors jeune comédien amateur.

répandu et chéri dans le grand monde, il passait une partie de l'année chez les plus grands seigneurs; c'était à qui l'aurait en été dans son château. Les princes de *Vendôme* le comblaient de bienfaits, ainsi que les princes de *Conti* et de *Clermont*. Le duc d'*Orléans*, régent, lui donnait une pension; le succès extraordinaire de la tragédie d'*Œdipe* lui avait rapporté beaucoup, ainsi que celle de *Marianne*, en 1726, mais ce qui lui valut bien davantage, ce fut la souscription faite à Londres en 1727 pour l'édition de la *Henriade*. Il se vit dès lors dans une assez grande aisance, qui ne cessa depuis cet instant de s'augmenter. C'est à son retour d'Angleterre que deux plus vastes portes vers la fortune s'ouvrirent devant lui : d'une part, ce fut sa liaison avec les frères *Pâris*, ces fameux financiers, qui trouvèrent le secret peu commun de se créer une opulence considérable sans exciter l'envie et en se faisant à la fois chérir de leurs concitoyens et du gouvernement par les services réels qu'ils rendirent, ce fut le commerce de Cadix, où M. de *Voltaire* sut employer utilement une partie de ses fonds.

L'avantage qu'il retira de la connaissance de MM. *Pâris*, c'est l'intérêt qu'il obtint dans la fourniture des vivres aux armées. Pendant la première guerre d'Italie, avant que je ne fusse entré à son service, cet objet lui avait procuré chaque année de fortes sommes; et je sais qu'à la paix, en réglant le compte définitif, il reçut pour solde chez M. *Paris-Duvernei*, directeur de l'entreprise, une somme de six cent mille francs. De mon temps, il eut aussi un intérêt dans les vivres de l'armée de Flandres et les résultats en furent également fructueux pour lui.

Quant au commerce de Cadix, il lui fut aussi très-favorable. Les expéditions pour l'Amérique et les retours donnèrent également un grand profit, et par une circonstance heureuse et rare, il arriva que sur un bon nombre

de vaisseaux dans lesquels il était intéressé pendant la guerre de 1746, un seul fut pris par les Anglais. L'argent qui provenait de ces sources fécondes, dans les mains de M. de Voltaire, n'y restait pas long-temps oisif; l'esprit de cet homme était partout, suffisait à tout. On a peine à concevoir comment, avec l'attention et l'inquiétude continuelles qu'entraînaient à sa suite l'emploi de tant de fonds; au milieu de persécutions sérieuses et de tracasseries littéraires; malgré tant de voyages, de vicissitudes, et une correspondance si étendue, tant d'ouvrages excellens ont pu sortir de sa tête. Il savait mettre à prix les circonstances favorables pour affermir et accroître sa fortune, et tirait parti des besoins de l'Etat, qui, pour sortir de quelque situation difficile, pendant la guerre, avait recours aux emprunts, aux loteries. Il prit dans une de ces dernières six cents billets à la fois, dont les chances furent heureuses; et quelques années après il se défit avec bénéfice de tout ce qui lui en restait. On peut croire qu'auprès de si grands moyens, ce qu'il aurait pu retirer de l'impression et de la représentation de ses ouvrages était à peine sensible, et qu'il l'abandonnait sans effort à ses élèves, aux libraires et aux comédiens. Ce que je viens de dire relativement à l'origine de ses facultés pécuniaires et à leurs progrès, je l'ai su en interrogeant plusieurs personnes qui avaient connu M. de Voltaire depuis sa jeunesse. Je le trouvais donc, en arrivant chez lui, jouissant déjà, d'une très-grande opulence. C'est de quoi je pus alors me convaincre d'une manière positive; et le lecteur en jugera de même par le bordereau dont j'ai parlé, et que je vais transcrire. Il faut observer que les sommes qui s'y trouvent reprises composaient le reste de ce qui était à recevoir de ses débiteurs pour intérêts échus dans l'année 1749 et au commencement de 1750; et qu'il avait déjà touché par lui-même divers autres articles qu'il ne porta point sur

sa note. Cette note écrite de sa main fut jointe aux titres et rendue avec eux à son notaire; c'est la copie que j'en avais faite que j'ai retrouvée; la voici avec l'indication que j'y avais ajoutée dans le haut de la page :

*ETAT DES RENTES, pensions et revenus de M. DE VOLTAIRE, que j'ai été recevoir sur ses quittances et mandats, pour la plus grande partie échus pendant l'année 1749.*

Les contrats sur la ville . . . . .	14.023 livres
Contrat sur M. le duc de Richelieu . . . . .	4.000 —
— sur M. le duc de Bouillon . . . . .	3.250 —
Pension sur M. le duc d'Orléans. . . . .	1.200 —
Contrat sur M. le duc de Villars. . . . .	2.100 —
— sur M. le marquis de Lezeau . . . . .	2.300 —
2 <sup>e</sup> contrat sur M. le comte d'Estaing. . . . .	2.000 —
Celui sur M. le prince de Guise. . . . .	2.500 —
— sur M. le président d'Auneuil . . . . .	2.000 —
— sur M. Fontaine. . . . .	2.600 —
— sur M. Marchand . . . . .	2.400 —
— sur la Compagnie des Indes . . . . .	605 —
Appointemens d'historiographe de France . . .	2.000 —
— de gentilhomme de la chambre . . . . .	1.620 —
Contrat sur M. le comte de Gossbriant. . . . .	540 —
— sur M. de Bourdeille. . . . .	1.000 —
Loterie royale. . . . .	2.000 —
2 <sup>e</sup> contrat sur M. Marchand. . . . .	1.000 —
Contrat sur les 2 s. pour livre. . . . .	9,900 —
Vivres de l'armée de Flandre. . . . .	17.000 —
<hr/>	
74.038 livres	

Tout ce que possédait M. de Voltaire n'était pas compris dans cet état; on peut en inférer que tous les objets de sa fortune réunis ne lui rapportaient pas moins de 80.000 li-



vres par an, et cela dut encore beaucoup s'augmenter dans la suite. On m'a dit que pendant son séjour en Prusse, il prit part à l'établissement d'une espèce de compagnie des Indes que le roi formait au port d'Emden, et mit 2 millions dans cette entreprise<sup>1</sup>; mais, au bout de deux à trois ans, la compagnie s'étant dissoute, faut de succès, il retira ses fonds et les plaça chez plusieurs princes d'Allemagne. Beaucoup de gens pourront s'étonner de ce que M. de Voltaire, avec de si gros revenus, ne cherchât point à consolider sa fortune par l'acquisition de bonnes terres, et qu'il se plût au contraire à l'éparpiller dans toute l'Europe. Elle reposait en effet tout entière sur des feuilles de papier ou de parchemin; ses porte-feuilles étaient pleins de contrats, de lettres de change, de billets à terme, de reconnaissances, d'effets de gouvernement, etc. Il eût été difficile, sans doute, de trouver dans le porte-feuille d'aucun autre homme de lettres autant de manuscrits de cette espèce, et les poètes surtout voient rarement couler chez eux le Pactole avec l'Hippocrène. Le système de M. de Voltaire, de s'en tenir à une fortune portative, peut toutefois s'expliquer; diverses considérations pourraient même le justifier aux yeux de beaucoup de monde. Il était célibataire; né à Paris, il n'y passa qu'un très-petit nombre d'années, et dans ce peu d'années, combien n'essuya-t-il pas d'injustices, de persécutions? Objet continuel de l'envie, il ne cessa de susciter contre lui des critiques injustes et des satires personnelles. Pour s'épargner tant de désagréments de tout genre, il avait dès sa jeunesse adopté un genre de vie ambulatoire. Il n'eut jamais, jusqu'à l'âge de soixante ans, un domicile ou propriété dans sa patrie. Le temps le plus long qu'il passa en France, ce fut chez madame du Châtelet, au château de Cirey, et encore le

1. L'abbé Duvernet dit un million (*Note de l'éditeur de Longchamp*).



vis-je plus d'une fois s'en absenter par de petits voyages, quand il apprenait que son repos était menacé, même dans cet asile. C'est ainsi qu'il se rendait quelquefois dans une province voisine ou chez l'étranger, et en revenait après un séjour plus ou moins prolongé, suivant les circonstances. En 1750, lorsqu'il partit pour la Prusse, il n'avait peut-être point encore pensé au pays où il aurait pu un jour aller établir ses pénates et mourir tranquillement. Tant que les circonstances ne l'obligeraient pas à prendre un parti à cet égard, il croyait agir avec prudence, en ne sortant pas d'une position qui lui permettrait, au besoin, de dire comme *Bias*, mais dans un autre sens : *Omnia mecum porto* <sup>1</sup>.

1. Longchamp, *ibid.*, art. XXXIV, p. 328-337. « Lorsque *Voltaire* eut trouvé dans les environs de Genève une retraite telle qu'il la désirait, il s'y fixa; et dès lors le système de ses finances dut changer avec sa position. Il devint propriétaire foncier; il acquit des maisons et des terres; il bâtit, défricha, établit des manufactures, devint en quelque sorte fondateur d'une colonie. Son domaine se composait des terres seigneuriales de Ferney, Tournay, Pregny, Chambesey etc. Sa demeure fut d'abord aux Délices, ensuite à Ferney, où il fit construire un château; mais toujours en garde contre la vicissitude des événements, il avait en même temps un domicile sur les territoires de France, de Genève et de Suisse. Le dernier était un château nommé Monrion, près Lausanne. Ces divers établissemens et le grand état qu'il tint durent sans doute empêcher sa fortune de s'accroître avec la même progression qu'elle l'avait fait jusqu'alors. Cependant quand il mourut, elle était encore fort considérable, comme on l'a vu dans des écrits de Wagnière » (*Note du premier éditeur*).

## BREVET

QUI CONSERVE LE TITRE DE GENTILHOMME  
ORDINAIRE AU S<sup>r</sup> DE VOLTAIRE

Aujourd'huy, 27<sup>e</sup> mai, le roy étant à Versailles ayant agréé que le S<sup>r</sup> Arrouet de Voltaire l'un de ses gentilshommes ord<sup>res</sup> et historiographe de France se demit de la charge de Gentilhomme ord<sup>re</sup> de Sa M<sup>te</sup>, a cru ne pouvoir luy témoigner d'une maniere plus distinguée la satisfaction qu'elle ressent de ses services et du zele avec lequel il travaille à l'histoire du regne de Sa M<sup>te</sup> qu'en luy conservant l'honneur que cette charge luy donnoit d'approcher près de sa personne, et à cet effet elle luy a permis et permet de servir quelques fois près d'elle pendant le semestre de janvier et de se qualifier du titre de l'un de ses Gentilshommes ordinaires dans tous les actes qu'il passera... <sup>1</sup>.

1, Archives nationales, *Maison du roi*, 0<sup>1</sup> 93 (année 1749).

## D'ARGENSON

*Avril 1749.* — La lecture de *Pellisson*<sup>1</sup> vient de rendre à *Voltaire* tout son enthousiasme pour Louis XIV. Il va reprendre avec un nouveau feu l'histoire des arts sous ce règne, qu'il a déjà fort avancée. Il élève Louis XIV au-dessus de tous les rois, parce qu'il aimoit les beaux-arts; il ne veut pas considérer que la peuplade et l'agriculture ont dépéri sous lui jusqu'à l'état où nous les voyons. *Voltaire* est poète et bel esprit en tout. Parlez-lui des simples vertus de nos aïeux, des désordres où nous ont jetés le luxe et le goût des frivolités, il vous dévisagera. Selon lui, tout est bagatelle, hors les beaux-arts. Il ne sauroit rabaisser son génie aux choses vulgaires. Cependant le bonheur des hommes mérite bien aussi quelque attention.

Je lui ai dit souvent :

« Mon cher, vous n'êtes qu'un enfant, qui aimez les « babioles et rejetez l'essentiel. Vous faites plus de cas « des pompons qui se font chez mademoiselle *du Chappe*, « que des étoffes de Lyon et des draps des *Van Robais* »<sup>2</sup>.

1. Histoire de Louis XIV par Pellisson, 3 volumes in-12. L'abbé *Lemascrier* en fut éditeur et continuateur jusqu'à la paix de Nimègue. La dédicace à *M. de Saint-Florentin*, qu'il appelle constamment *votre grandeur*, est la chose du monde la plus ridicule (*Note de d'Argenson*). *Saint-Florentin* étoit très petit de taille (*Note de l'éditeur*).

2. Célèbres fabricants d'Abbeville, appelés de Hollande par Colbert et anoblis par Louis XIV. D'Argenson, *Mémoires* (édit. Jannet), V, p. 145.

## MADAME D'ARGENTAL<sup>1</sup> A SON MARI

[Paris, mai-juin 1749].

Voltaire est venu ici à onze heures du soir, comme un furieux; il m'a conté qu'il avoit été à Versailles, à Sceaux, chez les notaires, depuis qu'il est revenu, et cent choses, avec une volubilité prodigieuse et toujours criant qu'il étoit au désespoir. Enfin, quand il a pu mettre quelque ordre dans ses discours, il m'a dit que tout chemin faisant, il avoit fait non seulement les retranchemens que vous lui aviez demandé, mais même davantage, et que, comme il ne s'agissoit pas seulement de retrancher mais d'avoir le sens commun, en liant les choses, qu'il avoit fait des liaisons; qu'ayant été à dix heures porter à mademoiselle Granval ce qui la regardoit, il l'avoit trouvée apprenant une leçon que vous, qui ne vous fiez jamais à lui, lui aviez envoyée. Il m'a demandé d'une voix terrible de quoi vous vous mêliez; que cela étoit réparé par mademoiselle Granval, qu'il avoit vue, mais qu'il falloit qu'il allât réveiller Granval et mademoiselle Dangeville qui logeoient aux deux bouts de Paris; qu'il avoit fait douze lieues, qu'il étoit tué, excédé; qu'il falloit qu'il allât demain matin à Plaisance<sup>2</sup>

1. Rose du Bouchet, femme du grand ami de Voltaire, d'Argental, auquel elle adresse cette lettre. D'Argental étoit alors à la campagne. Il s'agit ici de *Nanine*, dont la première représentation allait avoir lieu, au Théâtre-français, le 16 juin 1749. Voltaire étoit revenu à Paris en janvier.

2. Chez Paris-Duvernay.

et qu'il mourroit de la fatigue que cela alloit lui causer, enfin, je n'ai jamais vu quelqu'un si hors de lui. Je l'ai calmé, cependant, et tout s'est terminé à me prier de vous écrire avant de me coucher, qu'il falloit que vous envoyassiez de bon matin chez Granval et chez mademoiselle Dangeville, et que vous leur mandassiez de suivre sa leçon et non pas la vôtre. Et puis il m'a fait promettre que je vous engagerois (attendu qu'il ne peut pas être à la comédie avant six heures) à faire racorder devant vous Granval, sa femme, mademoiselle Dangeville et Minet<sup>1</sup>. La fin de tout ce tapage a été qu'il a ri de sa fureur, qu'il m'a dit que l'honneur le faisoit mettre en colère et extravaguer, mais son cœur n'y avoit point de part, et qu'il se jetoit aux genoux de son ange pour le remercier de ses soins paternels; que pour moi, il m'aimoit à la folie, et ne salueroit jamais un fermier général jusqu'à ce que j'eusse cinquante mille livres de rente<sup>2</sup>.

1. Les comédiens dont il est question dans cette lettre, sont : François-Charles Racot de Grandval (1710-1784) qui appartient au théâtre de 1729 à 1762, sa femme, née Marie-Geneviève Dupré (1711-1783), qui débuta en 1734 et se retira en 1760, et Marie-Anne Botot, dite Dangeville, leur cousine (1714-1796), qui joua dès l'âge de sept ans et demi et se retira en 1763. Minet était le souffleur et copiste de la Comédie française, que Voltaire accusait de vendre des copies de ses pièces.

2. Lettre publiée dans les *Mélanges* de la Société des Bibliophiles français, 1822, II, p. 13-15, et dans *l'Intermédiaire des Chercheurs* (10 juil. 1912, col. 38-39), qui l'attribue à l'année 1736, c'est-à-dire à l'époque de *l'Enfant prodigue*.

## BRET

Il y a quelques jours que M. Bret, auteur de plusieurs petites comédies qui ont eu peu de succès et de quelques romans qui ne valent guère mieux, a publié un conte de fées intitulé *Histoire bavarde*. C'est une méchante et très-insipide copie du *Sopha* de Crébillon fils. Il y a apparence qu'on n'auroit jamais parlé de ce nouvel ouvrage sans les portraits de Voltaire, de madame du Châtelet et de l'abbé Le Blanc qu'il y a insérés. Ce dernier est parvenu à prévenir le ministre contre l'auteur, qui a été arrêté et mis à la Bastille. Voici ces crimes :

### PORTRAIT DE VOLTAIRE

« Le premier sur lequel je fis l'essai de ma lorgnette étoit un homme d'une figure presque aérienne. Il avoit mille feux dans les yeux; son âme en étoit dévorée. Quelle fut ma surprise lorsque je vis l'intérieur de cet homme se dévoiler à mes regards! Il réfléchissoit un instant sur les reproches horribles dont le noircissoient ses ennemis; il ne se trouvoit point lâche, intéressé, fourbe, comme ils osoient le publier, mais il rougissoit d'apercevoir que trop peu de prudence et trop d'activité dans l'amour qu'il avoit pour la gloire l'avoient porté quelquefois au delà de lui-même; qu'on avoit pu se tromper à son cœur. Il voyoit alors qu'il ne suffit pas, dans une carrière brillante, dans

un poste éminent, d'avoir des vertus solides, et que l'envie saisit avec avidité la moindre occasion d'en effacer le lustre; qu'elle prend nos humeurs, nos passions momentanées, pour nos vices, et qu'un peu moins d'ivresse dans sa gloire et surtout plus de sang-froid dans les guerres qu'on excitoit contre lui l'auroient fait jouir de cette tranquillité qu'il cherchoit depuis longtemps, et dont il me paroissoit si digne. Je ne voyois en effet en lui qu'une sensibilité trop grande, que trop peu de défiance pour ses premiers mouvemens, qui avoient semblé l'égarer quelquefois, mais qui jamais n'avoient altéré les principes respectables de son cœur. J'y voyois l'humanité, l'honneur, l'amitié, gravés comme dans ses écrits, et le Génie de l'Isle me parut bien rigide d'avoir compris dans sa punition les défauts qui nous viennent du sang aussi bien que ceux qui nous partent de son âme » <sup>1</sup>.

1. Grimm, *Corresp. littér.*, I, p. 305-306. *Nouvelles littéraires* de Raynal, XLIX (mai, 1749). L'extrait ci-dessus est tiré de *le B. d. t., histoire bavarde*, Londres (Paris), 1749, ouvrage anonyme de Bret (né à Dijon en 1717, mort à Paris en 1792), chap. X, *Lorgnette impayable*, p. 122-125.

#### IV

## DE PARIS A BERLIN

(1750-1753)

---

### VOLTAIRE ET FRÉDÉRIC II

Frédéric l'ayant à nouveau invité à venir à Berlin, Voltaire quitta la France au mois de juin 1750. Le roi lui donna la clef de chambellan, le logea près de lui au château et lui assura une pension de 6.000 thaler. Il le nomma en outre de l'Académie de Berlin. Mais Voltaire se rendit bientôt insupportable au souverain, l'indisposant d'abord par son affaire avec le juif Hirschell, puis par sa dispute avec le président de l'Académie, Maupertuis, que Voltaire sanctionna par son *Histoire du Docteur Akakia*, dont l'apparition fit scandale. Voltaire quitta Berlin en mars 1753. Il y avait écrit son *Siècle de Louis XIV*, qui parut d'abord sous le nom de M. de Francheville, le conte de *Micromégas*, l'*Eloge de M<sup>me</sup> du Châtelet*, le poème de *la Loi naturelle*, et commencé ses *Annales de l'Empire* (qu'il dédia, en 1754, à la duchesse de Gotha). En son absence, sa tragédie de *Rome sauvée*, composée dix ans auparavant, était jouée à Paris (24 février 1752).



## D'ARGENSON

24 août 1750. — *Voltaire* a quitté pour toujours la France, ayant remis au roi sa charge d'historiographe de France, et a ordonné à sa nièce, madame *Denis*, de vendre tous ses effets et de le rejoindre en Prusse. S. M. prussienne lui donne une grosse pension, et en assure autant à ladite dame *Denis*. Cela provient d'un mécontentement qu'il a eu. Il étoit brouillé avec M. de *Richelieu*, à cause de ce qu'il a dit sur le testament politique du cardinal. Il a demandé à M. de *Puysieux*<sup>1</sup> s'il ne vouloit le charger de rien pour Berlin, et celui-ci a répondu *rien*. Il a fait la même demande à Sa Majesté, qui lui a *tourné le dos*. M. le Dauphin en fit autant. Ce froid l'a piqué excessivement.

Il a fait écrire au roi par S. M. prussienne une lettre où elle demandoit la permission de garder *Voltaire* à sa cour. Le roi a répondu qu'il en étoit fort aise. Sa Majesté a dit à ses courtisans que c'étoit un fou de plus à la cour de Prusse, et un fou de moins à la sienne<sup>2</sup>.

1. Brulart de Sillery, marquis de Puysieux, diplomate, plénipotentiaire au congrès de Bréda en septembre 1746, succéda au marquis d'Argenson en janvier 1747 comme ministre des affaires étrangères et le resta jusqu'en septembre 1751. Il étoit dévoué à la Pompadour.

2. D'Argenson, *Mémoires et Journal inédits* (édit. Jannet), Journal après le ministère, III, 348-349. Contrairement au bruit qu'enregistre d'Argenson, *Voltaire* partit seul, de Compiègne, le 20 juin, et arriva à la fin de juillet à Berlin; M<sup>me</sup> Denis resta à Paris, en sa maison de la rue Traversière.

12 janvier 1751. — Le roi a dit, à son lever, que *Voltaire* étoit chassé de Prusse pour avoir agioté sur la *Steuer*, sur des billets que sa majesté Prussienne faisoit payer à de pauvres officiers. *Voltaire* en avoit acheté pour des sommes considérables et s'en étoit fait payer <sup>1</sup>.

Ce grand poète est toujours à cheval sur le Parnasse et sur la rue Quincampoix.

13 avril 1751. — *Voltaire* écrit qu'il est très-bien et très-content en Prusse; qu'il veut montrer son habileté à vivre avec tout le monde, puisqu'il est des mieux avec le *père des fidèles*, le pape, dont il a fait imprimer le bref à la tête de sa tragédie de Mahomet, et le *père des hérétiques*, le roi de Prusse <sup>2</sup>.

1. Voir plus loin, p. 233, note 1, les détails sur cette affaire.

2. D'Argenson, *Mémoires* (édit. Jannet), IV, p. 8-9, 25-26.

## FORMEY <sup>1</sup>

V. vint à Berlin en 1740, et je le vis pour la première fois, le 27 septembre, chez M. *Jordan*. Il me lâcha quelque trait sur mon habillement d'ecclésiastique, auquel je ne fis pas d'attention, non plus qu'à tous ses discours et à sa personne, comptant de le voir pour la première et la dernière fois. Il fit une seconde apparition à Berlin en 1742, chargé, à ce qu'on prétend, de négociations. Je n'en ai conservé aucune idée, et n'ai eue alors aucune occasion de le voir. Enfin, après avoir bien balancé le pour et le contre d'un domicile fixe à Berlin, il céda aux tendres instances d'un grand monarque, aux dignités dont il le revêtit, et surtout à la forte pension et à tous les autres avantages lucratifs qui y étoient joints. Ainsi il arriva vers la fin de juin 1750.

Comme je m'étois proposé de ne point le rechercher, je ne le vis point pendant le reste de l'année; mais nous ne laissâmes pas d'avoir des relations.

... J'ai dit précédemment, que lorsque *König* fut à Berlin, M. de V... nous envoya à l'un et à l'autre des billets d'entrée pour assister à la représentation de *Rome sauvée*,

1. Jean-Henri-Samuel Formey, né à Berlin le 31 mai 1711, de famille réformée française, membre puis secrétaire perpétuel de l'Académie de Prusse (belles-lettres), mourut à Berlin le 8 mars 1797. Formey, qui conserva plusieurs myriades de lettres reçues pendant environ 60 ans, publia, en 1789, à Berlin, ses *Souvenirs d'un citoyen* (2 vol.), d'après les notes qu'il avait prises au jour le jour durant toute sa vie.

où il joua lui-même, au château, sur le théâtre qu'on appeloit alors de la Princesse *Amélie*<sup>1</sup>. La tête échauffés par ce spectacle, je fis la nuit suivante quelques mauvais vers que je lui envoyai, en guise de remerciement, à Potsdam, où il étoit retourné. Il me répondit tout de suite.

... Passons à l'année 1751; mais, avant que d'aller plus loin, il faut indiquer la première source des nuages qui s'élevèrent dans l'esprit de V. contre moi. J'avois eu, je l'avoue franchement, la même imprudence à son égard qu'à celui de *la Mettrie*<sup>2</sup>. En parlant dans les journaux que je publiois alors, des ouvrages de V., non seulement je les critiquois mais je l'accusois de plagiat; et ce fut un crime irrémissible. Je ne crois pas qu'avant de venir ici, il eût connoissance de ces articles; mais on eut soin de les lui montrer; et l'on verra dans la lettre où il m'en a parlé ouvertement, comment l'on avoit été empressé à me rendre ces mauvais offices. Il fut de son côté attentif à saisir l'occasion qui se présenta de me dénoncer au Roi, comme m'étant attaqué à sa personne même dans l'extrait de *Zimmermann* dont je parlerai en son temps. Divers articles de mes journaux m'ont causé des chagrins cuisans que j'aurois pu éviter. Mais hélas! on ne devient pour l'ordinaire sage qu'à ses dépens.

Je reçus la première visite de V. le 8 janvier 1751, l'après-midi. J'avois chez moi une nombreuse société d'amis. V. traversa l'appartement sans regarder personne; et me prenant par la main, me fit entrer dans un cabinet

1. Cette représentation eut lieu le 27 septembre 1750. Formey y fait allusion à la p. 178.

2. Julien-Jules Onfray de La Mettrie (né à Saint-Malo le 19 décembre 1709, mort à Berlin en 1751), médecin, avait publié en 1746, une *Histoire naturelle de l'âme* qui fut condamnée au feu par le parlement de Paris. Protégé par Grammont, il resta en France. Mais sa *Pénélope ou le Machiavel en médecine* (1748), qui souleva contre lui la faculté, l'obligea à prendre la fuite. Frédéric II l'accueillit à Berlin.

voisin. Il s'agissoit de son procès avec un juif; il m'en parla au long et avec la plus grande véhémence; après quoi, sachant que j'avois des liaisons intimes avec M. le président de Jariges, depuis chancelier, il me pria de lui parler de son affaire et de la recommander. Je lui répondis ce que je crus convenable, après traversant le premier poêle avec la même précipitation, il apperçut ma fille aînée, alors dans sa quatrième année, qui regardoit les diamans de sa croix de mérite : *brillantes bagatelles, mon enfant*, lui dit-il; puis il disparut.

Le 14 février, je reçus de sa part le billet suivant :

« Je vous demande en grâces, monsieur, de ne pas refuser aujourd'hui le petit dîner philosophique. Il faut absolument que nous mangions le rost du Roi philosophe... » <sup>1</sup>.

Quoique je fusse accablé de rhumatisme, je ne voulus pas me refuser à une invitation aussi pressante. Je me fis donc en quelque sorte porter au château, et j'eus tout sujet de me louer des attentions de mon hôte. Sa conversation fut très agréable. Je me souviens qu'il fut beaucoup question de la liberté, et des difficultés contre cette doctrine. Il avoit raison de ne pas admettre la liberté; car je crois que jamais homme ne fut moins libre que lui, cédant à tous les mouvemens des passions qui le domoient, sans délibération ni réflexion. Mais je crois que nous n'étions alors, ni l'un ni l'autre, en état de poser le véritable état de la question, et d'arriver à la notion distincte de cette faculté de notre âme.

... Pendant les hivers que V. passoit au château, on lui faisoit la cour comme à un favori déclaré. Princes, Maréchaux, Ministres d'état, Ministres étrangers, Seigneurs du plus haut rang, alloient à son audience; et ils étoient reçus

1. Formey reproduit, au milieu de ses souvenirs, les billets et les lettres que Voltaire lui a adressés. On les trouve dans la *Correspondance* de Voltaire

avec une hauteur assez dédaigneuse. Un grand Prince avoit la complaisance de jouer aux échecs avec lui, et de lui laisser gagner les pistoles des enjeux. Quelquefois même la pistole dispa-roissoit avant la fin de la partie; on la cherchoit et on ne la trouvoit point.

Il est incroyable jusqu'où V. pou-ssoit la lésine et l'escroquerie. Je n'en parlerois pas, si je n'en trouvois une mention formelle dans les *œuvres posthumes* de l'édition de Bâle. L'habit noir emprunté au négociant Fromery pour porter un deuil de cour, est la chose la plus plaisante. On n'osoit rien refuser à V. Le négociant prêta son habit, qui alloit bien pour la longueur, mais qui étoit trop large. V. le fit rétrécir, le renvoya, et quand Fromery voulut le remettre, il s'aperçut de la manœuvre. Les bougies qui devoient rester aux domestiques, étoient confisquées au profit de V. C'étoit la fable de la ville : et le Roi en étoit fort bien instruit : mais il prenoit l'homme tel qu'il étoit, et lui passoit ces écarts comme attachés à la foiblesse humaine, et abondamment compensés par ses rares talens.

A Sans-Souci, le Roi lais-sait quelquefois la compagnie de ses illustres, pour souper tête à tête avec un officier qu'il aimoit, et dont le caractère franc et gai valo-it mieux que le bel esprit pointilleux de sa cour savante. Cet officier se nommoit M. de Balby. J'ai eu des liaisons intimes avec lui, et si j'en ai le temps, je ferai son article, qui ne sera pas des moins intéressans. Je n'en parle ici que pour rap-peler le mot de V. qui toujours curieux et jaloux disoit à ceux qui lui demandoient : *Que fait le Roi ce soir?* — *Il balbutie* <sup>1</sup>.

J'ai sçu dans le temps les tracasseries qui ont précédé

1. Formey, *Souvenirs d'un citoyen*, I, p. 227-237. Formey fait ensuite allusion à l'affaire du juif Hirschell, et note avec exactitude les visites qu'il a faites à Voltaire du 28 janvier 1751 au 9 février 1752.

l'éclat : *le linge sale à blanchir ; Pöllnitz devant être jeté à la voirie*, etc., mais je n'y faisais aucune attention; ne prévoyant pas que je serois engagé dans la mêlée.

... Il faudra enfin en venir à l'*Akakia*, et donner à ce sujet, comme je l'ai promis ci-dessus, des éclaircissemens dont personne n'a encore eu connoissance.

Je tombai malade d'une grande attaque de rhumatisme à la mi-octobre 1752; je gardai d'abord la chambre, et ensuite le lit : je ne fus en état de sortir que le 22 février 1753. Je recevois tous les jours quantité de visites; mais j'ignorois ce qui se passoit à Potsdam, et je ne m'en informois pas. On me dit au commencement de décembre, qu'il existoit une brochure de la façon de V. à laquelle j'étois fort intéressé. Je pris des informations à ce sujet, et je parvins à voir la brochure, intitulée : *Défense de Mylord Bolingbroke*. L'affaire me parut fort sérieuse; seulement je fis la réflexion que le tout s'étant passé, il y avoit près d'un mois, je n'avois point à craindre les effets du ressentiment du monarque. Il n'en étoit pas moins fâcheux pour moi d'avoir été noirci à ce point, et j'en écrivis de suite à V. dont on verra plus bas la réponse. Ce n'étoit pas dans le fond directement à moi qu'il en vouloit; mais il saisit une occasion unique pour satisfaire son acharnement contre M. de Maupertuis.

J'avois fourni pour la *nouvelle bibliothèque germanique*, à la tête de laquelle étoit mon nom, un extrait des opuscules de M. *Zimmermann*, théologien de Zurich, et j'avois choisi sa dissertation sur l'incrédulité. J'avois fait dans cet extrait une sortie très vive contre les incrédules, où il y avoit beaucoup plus du mien que de mon auteur. J'ai déjà reconnu, combien ces imprudences étoient blâmables; ne pouvant produire aucun effet avantageux à la cause que je défendois et m'exposant aux suites les plus funestes, comme je pensai l'éprouver. Si cet extrait avoit

paru trois mois plutôt ou trois mois plus tard, il n'en auroit jamais été parlé : mais il vint à point nommé pour les vues de V. Il convint avec *M. d'Argens* d'en parler entr'eux à voix basse à table, de manière à exciter la curiosité du Roi qui ne manquoit pas de demander alors de quoi l'on parloit. Cette question n'ayant pas manqué d'être faite, V. répondit : *il s'agit de la manière dont on nous traite, et dont V. M. elle-même n'est pas exempte.* Là-dessus il exposa le contenu de cet extrait, de la manière rapportée dans la *Défense de Bolingbroke*; et après avoir excité suffisamment l'indignation du Roi, V. dit qu'il se chargeoit de répondre et de réprimer suffisamment cette licence, demandant un privilège en conséquence duquel la réponse pût être imprimée. Cela ne souffrit point de difficulté : la brochure parut <sup>1</sup>.

... Voici donc ce que personne n'a sçu, la véritable clé de l'énigme. V. vouloit avoir un privilège, au moyen duquel il pût faire imprimer l'*Akakia* à Potsdam. Ainsi, immédiatement après la *défense de Bolingbroke*, il donna sa *Diatribé*, comme devant être imprimée en vertu du même privilège. L'édition de Potsdam se fit; mais lorsque V. en montra un exemplaire au Roi, S. M. lui témoigna, même avec bonté, combien cela lui faisoit de peine, et le pria instamment de supprimer totalement cette édition, de façon que personne n'en vit jamais d'exemplaire. V. promit, et tout de suite envoya l'*Akakia* à Leyde, où Luzac en fit une copieuse édition. Je fus le premier qui la reçut; et je conserve l'exemplaire, où l'on avoit écrit à la main pour *motto* :

1. Formey ici donne des extraits de cette brochure.



*Quicquid delirant reges, plectuntur Achivi.*

Je frémis à cette lecture, dont je prévoyois les suites; et je renfermai soigneusement mon exemplaire, sans le montrer à personne. Mais la poste suivante en apporta d'autres, en petit nombre cependant, et qui se vendirent d'abord fort cher. Le Roi ne tarda pas à en avoir un et c'est alors qu'il témoigna la plus vive indignation à V. qui après cette brouillerie d'éclat, vint à Berlin dans la maison de M. de Francheville, et put voir de ses fenêtres brûler l'*Akakia* par la main du bourreau. Je ne rapporterai point les circonstances de sa réconciliation apparente avec le Roi, suivie de son départ, et de la terrible épreuve que la brutalité du résident *Freytag* lui fit essuyer à Francfort. Cette plaie, bien loin d'avoir été fermée, a toujours été saignante; mais tantôt V. a décoché les traits les plus acérés contre *Frédéric*, tantôt il lui a offert l'encens de la flatterie la plus délicate : et le tout a fini par l'éloge de *Voltaire*, que le Roi a fait lire à l'académie, et par la messe pour le repos de son âme à laquelle j'ai dévotement assisté. Le Roi fit graver à Paris une estampe représentant l'*apothéose de Voltaire*, dont il fit présent à *Merian* et à moi. Enfin il a donné à l'académie le buste de *Voltaire* par *Houdon*, qui fut placé dans notre salle d'assemblée, où on le voit encore. Je n'insiste point sur tout cela : je n'ai voulu qu'expliquer l'origine de la *défense de Bolingbroke* : et l'on va être convaincu par la correspondance suivante, l'une des plus singulières peut-être qui existe, que Voltaire ne m'en vouloit pas, et qu'il me tendoit en quelque sorte les bras, si j'avois voulu m'y jeter <sup>1</sup>.

1. Idem, *ibid.*, p. 266-267, 270-272.

## DIEUDONNÉ THIÉBAULT <sup>1</sup>

VOLTAIRE

Il y avait près de douze ans que cet homme célèbre avait quitté Frédéric, quand ce roi m'appela dans ses états <sup>2</sup>; mais les hommes du mérite de ce grand écrivain sont long-temps présents aux lieux qu'ils ont habités; il semblait, à mon arrivée à Berlin, au commencement de 1765, que M. de Voltaire n'en fût parti que la veille, ou même qu'il y existât encore : on ne me parlait que de lui, tout le monde en avait quelques particularités à me raconter; en un mot, tout était plein de lui, je le retrouvais

1. Dieudonné Thiébault (né à la Roche, en Lorraine, en 1733, mort en 1807 à Versailles) fut appelé, sur la recommandation de l'abbé d'Olivet, de d'Alembert et de Cerrutti, à l'école militaire que Frédéric II venait de fonder à Berlin; il y enseigna pendant vingt ans la grammaire générale. Membre de l'Académie de Berlin, il fut chargé plusieurs fois d'y lire des ouvrages de Sa Majesté. I revint en France en 1784. Chef du secrétariat du Directoire, il fut ensuite président de l'Ecole centrale, installée dans un ancien couvent de Jésuites de la rue Saint-Antoine, et nommé trois ans plus tard proviseur du lycée de Versailles, où il mourut. Il rédigea dans les dernières années de sa vie, à partir de 1800, ses souvenirs berlinois, dont son fils, le général baron Thiébault, donna une quatrième édition corrigée. Maret, duc de Bassano, les considérait comme « l'ouvrage le plus véridique qui ait jamais paru, et par-dessus tout l'ouvrage du plus honnête homme du monde » (préface de l'édition. Barrière (Paris, 1860), I, p. III).

2. Il suffira de rappeler ici que le Frédéric II, le Grand, né le 24 janvier 1712, avait succédé à son père le 31 mai 1740. Il mourut huit ans après Voltaire, le 17 août 1786, Ses *Œuvres*, dans l'édition de 1846-57, forment 31 volumes ; elles sont toutes écrites en français.

partout! Mille personnes, et jusqu'à des militaires, conservaient des copies de diverses pièces manuscrites qui avaient circulé pour ou contre lui : le brave colonel d'artillerie M. du Troussel m'en donna un jour une paco-tille tout entière.

Frédéric et Voltaire étaient faits pour s'admirer et se rechercher : chacun d'eux était trop grand pour ne pas inspirer à l'autre une sorte d'enthousiasme; mais ils n'étaient point faits pour vivre ensemble, et lorsqu'ils se sont flattés de pouvoir jouir de cet avantage, ils ont donné une grande preuve qu'ils étaient fort loin de se connaître, et tous deux encore susceptibles d'erreurs. Frédéric, sans doute, pouvait se dire : « Les chants du cygne de la Seine achèveront de porter ma gloire au bout du monde ». Voltaire pouvait se persuader que la gloire du Salomon du Nord ajouterait un nouveau lustre à la sienne. C'étaient là de puissants motifs de se rechercher et de se faire mutuellement une sorte de cour; oui, de puissants motifs de se rechercher, mais non des moyens de s'accorder. On n'enchâsse pas des diamants dans des diamants; il faut y employer des métaux solides sans doute, mais ductiles; or cette ductilité était incompatible avec le génie et le caractère de ces grands hommes. Lequel des deux eût été capable de se sacrifier, de s'immoler à l'autre? Lequel des deux pouvait subir le joug? Descendre de son propre char, de ce char brillant où l'on a mérité d'être élevé, en descendre pour s'atteler au char d'autrui, le traîner en esclave aussi humilié qu'illustre, ah! ce rôle ne pouvait convenir ni à Frédéric ni à Voltaire. Pour vivre ensemble, il ne suffit pas en effet de se charmer et de se louer beaucoup. Il y a dans la vie des moments d'humeur, de faiblesses et de caprices; il y a des intérêts qui se croisent : l'un demande de la condescendance au moment où l'autre en exige : chacun se la croit due : ces sortes de conflits se

renouvellent souvent; et, avec de la vivacité, de l'énergie et de l'irritabilité, on s'obstine, on ne se désiste de rien, on s'irrite des refus ou des obstacles, on crie à l'injustice ou à l'inconvenance; on se plaint avec amertume, on s'offense mutuellement, et l'on se sépare brouillé, au moins intérieurement, pour le reste de la vie : car si la politique ou la prudence amènent des rapprochements, ils ne sont qu'apparents, et le fiel reste déposé au fond du cœur. Voilà l'histoire de la liaison, de la brouillerie et du raccommodement de Frédéric et de Voltaire : les détails n'en montrent que le mode et la forme; quant à la véritable cause, elle a existé dans l'incompatibilité de leurs caractères et dans la supériorité de chacun d'eux.

Voltaire avait déjà acquis une grande célébrité, que Frédéric, beaucoup plus jeune, et n'étant encore que prince de Prusse, végétait ignoré, ou du moins peu connu auprès de son père semi-barbare, ou dans sa prison de Custrin, ou dans son désert de Rheinsberg; mais l'âme de ce prince, agitée du besoin de savoir et de s'illustrer, se tourmentait dans le cercle étroit où il était retenu, et faisait chaque jour de nouveaux efforts pour l'étendre; chaque jour, et dans le plus grand secret, il formait de nouvelles liaisons avec ceux dont les lumières et les talents pouvaient lui devenir utiles; et c'est ainsi qu'il adressait des lettres si honorables et si flatteuses aux Rollin, aux d'Argens <sup>1</sup> et à tant d'autres. Vers le même temps, un de ses futurs sujets, Jordan, revint des voyages qu'il avait

1. Jean-Baptiste de Roger, marquis d'Argens (né à Aix en Provence en 1696, mort en 1771, à Toulon), après avoir été à Constantinople attaché à l'ambassade de France, fit de nombreux voyages et fut le héros de mainte aventure. Ses *Lettres juives et chinoises* attirèrent l'attention de Frédéric II, qui le fit venir à Berlin, le nomma chambellan et directeur des belles-lettres de l'académie. Il composa avec le roi un *Abrégé du Dictionnaire de Bayle* (2 vol., 1765). Il avait épousé en 1749, une actrice française de Berlin, M<sup>lle</sup> Cochois. Thiébault lui consacre un intéressant chapitre de ses *Souvenirs*.

faits en Suisse, en Angleterre, en Hollande et en France<sup>1</sup>; partout Jordan s'était attaché à voir les hommes célèbres ou dignes de l'être par leur science ou leurs talents : Voltaire était un de ceux qu'il avait le plus courtisés à Paris, et dont il parla le plus à Frédéric, lorsque celui-ci, ayant appris son retour à Berlin, en 1733, voulut le voir, et contracta avec lui cette amitié qui fait tant d'honneur à tous deux. Bientôt une correspondance suivie s'établit entre ces deux grands hommes; et bientôt, madame du Châtelet et Maupertuis entrèrent également en relation avec Frédéric. Cirey devint l'endroit du monde qu'il envia le plus : sciences, littérature, philosophie, compliments, esprit et amitié, tout passait en prose et en vers, de Cirey à Rheinsberg, et de Rheinsberg à Cirey.

Maupertuis fut le premier qui sut ou voulut tirer un profit réel de cette correspondance, qu'il cultiva séparément, et qui le conduisit à la présidence de l'Académie de Berlin : madame du Châtelet et Voltaire, qui n'éprouvaient pas les mêmes besoins, et qui se suffisaient l'un à l'autre, ne songèrent qu'à s'en réserver la fleur. Mais après s'être tant écrit, tant admiré de loin, il devenait impossible que l'on ne cherchât pas à se voir. On devait éprouver le désir le plus vif de se connaître, et il était naturel qu'on l'exprimât avec plus de vivacité encore. Aussi, au premier voyage que Frédéric fit sur les bords du Rhin et de la Meuse, Voltaire se hâta-t-il d'aller lui rendre hommage.

... Voltaire nous apprend lui-même que son second voyage, celui de 1743, avait eu pour principal objet de remplir une mission secrète du cabinet de Versailles.

1. Pierre-Louis Moreau de Maupertuis (né à Saint-Malo en 1698, mort à Bâle le 25 juillet 1759), géomètre, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, puis président de celle de Berlin (1740). Maurepas l'avait désigné comme chef de l'expédition envoyée au pôle pour y mesurer un degré du méridien. « Né inquiet et envieux, dit Collé, il ne se plaisait qu'où il n'étoit pas; la

Accepter une mission semblable, s'en occuper avec autant d'adresse que de zèle, travailler à ramener son ami roi dans tous les périls de la guerre, n'est-ce pas cacher le rôle de courtisan politique et ambitieux sous le masque de l'amitié? Cette dernière idée n'est-elle pas celle que Frédéric devait se faire de la démarche de Voltaire, quand même celui-ci aurait débuté par lui annoncer franchement la vérité? Mais il ne paraît pas qu'il ait fait cet aveu à Frédéric, ou qu'il l'ait fait assez tôt et avec assez de franchise <sup>1</sup>.

... Qu'est-ce donc qui a pu réunir ces deux hommes à une époque où leurs dispositions étaient devenues si équivoques, et, sous quelques rapports, ne pouvaient manquer d'être hostiles?

Ce qui les a réunis, c'est la suite de leurs anciennes protestations, et l'idée de ce que chacun d'eux pensait gagner à cette réunion. Enfin, trop avancés l'un et l'autre pour reculer, ils ont risqué le tout pour le tout. Et en effet, si l'on examine bien dans quelles dispositions ils se sont rapprochés, on verra qu'ils n'ont pensé qu'à se tromper mutuellement, en feignant des sentiments qu'ils n'avaient plus, du moins au même degré : c'était donc à qui serait le plus habile à en imposer; épreuve peu loyale de part et d'autre, et très-déplacée chez Voltaire.

... Dès le début, on voit ces deux hommes accumuler les protestations les plus exagérées. Quelle joie! quelle

réputation des autres lui faisait douleur » (*Journal histor.*, II, p. 189). On verra plus loin quels démêlés il eut avec Voltaire, qui eut le dessous dans la lutte engagée entre eux. D. Thiébault a consacré à Maupertuis un chapitre de ses *Souvenirs*.

1. Dans ses *Mémoires*, Frédéric II ne consacre que ces lignes à Voltaire et à sa mission de 1743 :

« Les cours étrangères intriguèrent également à Berlin. Les Anglois ne quittoient pas leur projet d'engager insensiblement le roi dans la guerre qu'ils fai-

satisfaction! quel bonheur! quel dévouement! quelle reconnaissance! Frédéric, dit-on, est allé, dans des mouvements d'admiration et d'enthousiasme, jusqu'à baiser la main de Voltaire. En ce cas, tant pis pour celui-ci; car on peut bien croire qu'un roi si fier et si délicat sur les convenances ne se sera point pardonné ce moment d'oubli; il en aura rougi, et dès lors malheur à l'idole! A la place de Voltaire, je me serais dès lors regardé comme perdu, et n'aurais songé qu'à me retirer.

Au reste, les premières causes qui ont amené des mécontentements entre eux ont été des articles tenant à l'économie. On sait que Voltaire y regardait de près alors, et que Frédéric y a regardé de près toute sa vie. Le premier s'était fait, et a suivi à cet égard un plan dont on chercherait vainement un autre exemple. Né avec une fortune aisée, et qui s'est encore accrue par un héritage, il a travaillé dès sa jeunesse, et pendant cinquante ans, à l'augmenter. De vingt mille livres de rentes, il est parvenu à en avoir plus de cent mille; et c'est alors, dans un âge avancé, qu'il n'a plus voulu vivre qu'avec noblesse et grandeur; mais il n'avait pas atteint ce but, et par conséquent il suivait encore la première partie de son plan quand il vint à Berlin. Dans l'accord qu'il avait fait avec le roi de Prusse, celui-ci lui avait promis la clef de chambellan et la croix du mérite! mais de plus, et ce que le gentilhomme de la chambre du roi de France estimait surtout, les appointements ordinaires d'un ministre d'Etat, c'est-à-dire plus de vingt mille francs d'appointements, appar-

soient à la France; et les François désiroient qu'il vînt à leur secours et les arrê-  
tât par quelque diversion. Sur ces entrefaites, Voltaire arriva à Berlin. Comme il avoit quelques protecteurs à Versailles, il crut que cela suffisoit pour se donner les airs de négociateur. Son imagination brillante s'élançoit sans retenue dans le vaste champ de la politique. Il n'avoit point de lettres de créance, et sa mission devint un jeu, une simple plaisanterie. » (Boutaric et Campardon, *Mémoires de Frédéric II de Prusse* (Paris, 1866), I, p. 202-203. Année 1743).



tement au château, la table, le bois de chauffage, deux bougies par jour, et par mois tant de livres de sucre, café, thé et chocolat. Or, il arriva qu'on ne remettait à M. de Voltaire que du sucre mal raffiné, du café mariné, du thé éventé, et du chocolat mal fabriqué. Il put bien soupçonner que Frédéric n'était pas si mal obéi sans le vouloir, et soit pour éclaircir ce doute, soit pour tout autre motif, il se plaignit de ces vilenies. « Ce que vous me dites, répondit le roi, me fait une peine infinie. Un homme comme vous, traité chez moi de cette manière tandis que l'on connaît mon amitié pour vous ! En vérité, cela est affreux ! Mais voilà les hommes : ce sont tous des canailles. Cependant vous avez très bien fait de m'en parler ; soyez assuré que je donnerai des ordres si positifs, qu'on se corrigera ». Quels que fussent les ordres que Frédéric donna, on ne se corrigea point, et Voltaire, plus indigné qu'auparavant, ne manqua pas de renouveler ses plaintes. « Il est affreux, répliqua le roi, que l'on m'obéisse si mal. Mais vous savez les ordres que j'ai donnés ; que puis-je faire de plus ? Je ne ferai pas pendre ces canailles-là pour un morceau de sucre ou pour une pincée de mauvais thé ; ils le savent et se moquent de moi. Ce qui me fait le plus de peine, c'est de voir M. de Voltaire distrait de ses idées sublimes pour de semblables misères. Ah ! n'employons pas à de si petites bagatelles les moments que nous pouvons donner aux muses et à l'amitié ! Allons, mon cher ami, vous pouvez vous passer de ces petites fournitures, elles vous occasionnent des soucis peu dignes de vous : eh bien ! n'en parlons plus ; je donnerai ordre qu'on les supprime ».

Cette conclusion étonna Voltaire, et par elle-même, et par la tournure que son royal ami sut y donner. « Ah ! se dit-il en lui-même, c'est donc ici *sauf ou gagne qui peut* ! En ce cas sauvons et gagnons ce que nous pourrons ! Le



« pire, en ces rencontres, est d'être dupe ». Ce fut ainsi, et dès cette époque, qu'il fit revendre en paquets les douze livres de bougies qu'on lui donnait par mois; et que, pour s'éclairer chez lui, il avait soin, tous les soirs, de revenir plusieurs fois dans son appartement sous différents prétextes, et de s'armer à chaque fois de l'une des plus grandes bougies allumées dans les salles de l'appartement du roi, bougies qu'il ne rapportait pas, et dont il aurait pu dire : *C'est mon sucre et mon café.*

Je prie le lecteur de considérer un moment quelle impression ces faits devaient produire dans l'âme des deux amis! Certes, ils devaient être plus près du dépit, de la rancune et de la haine, que de l'amitié; au moins est-il certain que la méfiance, assez naturelle à tous deux, devait s'être bien accrue. Comme ils devaient s'épier et se tenir sur leurs gardes! Cependant ils ne se quittaient pas, si on en excepte la matinée, que le roi donnait tout entière au gouvernement, et le temps de quelques dîners; mais les soupers les réunissaient tous les jours à ceux qui étaient appelés à les admirer, et là on voyait la philosophie, la littérature et la poésie régner ensemble ou tour à tour. Chaque minute amenait des sentences précieuses : tout était raison ou esprit dans ces réunions; et l'on pouvait y admirer également le choix ainsi que l'abondance vraiment intarissable des saillies.

Souvent les matinées de M. de Voltaire étaient remplies par d'autres soins : les frères et sœurs du roi apprenaient ses belles tragédies. Dès son second voyage, on s'était occupé de ce genre d'étude : c'est ainsi qu'à l'une ou l'autre de ces deux époques on passa en revue, uniquement pour soi, et sans autres spectateurs que les affidés, *Ceïpe*, *Mariamne*, *Zaïre*, *le Duc de Foix*, *Adélaïde du Guesclin*, *Alzire*, *Méropé*, *Sémiramis*, *Oreste*, et surtout *la Mort de César*, *Brutus*, *Mahomet*, et *Catilina*. Il n'y

avait rien, dit-on, de plus animé que les répétitions de ces pièces. Voltaire, qui était seul et pour tous le maître et professeur de déclamation, était toujours en action et hors d'haleine, et faisait tous les rôles à la fois; il criait et grondait quelquefois toute la troupe royale, et loin de s'en fâcher, on riait de sa colère. Dans une circonstance où il commençait à en vouloir à Baculard d'Arnaud, il lui donna le rôle d'un garde qui n'avait que quatre ou cinq vers à dire dans toute la pièce (c'était, je crois, dans *Mariamne*). D'Arnaud, peu flatté d'avoir un rôle aussi insignifiant, débita ces vers avec froideur et insouciance, et Voltaire indigné lui en fit un reproche amer. « Ce rôle-là « ne mérite rien de plus, répliqua d'Arnaud : pour deux « mots aussi peu marquants, quelle déclamation ne serait « pas ridicule? — Et ce rôle, reprit Voltaire, est encore « au-dessus de vos talents. Vous ne savez pas même dire « ces deux mots comme il convient ». Et là-dessus il se met à lui prouver que c'est sur ces deux mots que porte tout le nœud de la pièce, et qu'enfin c'est le rôle le plus important. Cette petite querelle, et cent autres semblables, amusaient ceux qui en étaient les témoins; aussi peut-on dire qu'il y a peu d'époques qui aient fourni à la famille royale de Prusse plus de souvenirs agréables et de plaisirs à rappeler. Du reste, le prince Henri est celui à qui cette école a le plus profité; il devint le premier acteur de la famille, et a conservé toute sa vie un goût très-décidé pour le théâtre.

Pendant le même temps on faisait des vers : Voltaire, le roi et d'Arnaud s'en occupaient très-sérieusement. Mais peut-on parler de poésie sans parler d'amour? Lors du second voyage de Voltaire auprès du roi de Prusse, la princesse Ulrique (d'autres disent la princesse Amélie) lui avait demandé un jour de lui faire une déclaration d'amour où le mot *amour* ne se trouvât pas, et le poète

galant lui dédia sur-le-champ, et comme par inspiration, ces vers si connus :

Souvent un air de vérité  
Se mêle au plus grossier mensonge...

Mais ces jolis vers eurent du malheur à plusieurs égards. D'abord Frédéric trouva fort mauvais qu'on fît, sous quelque forme que ce pût être, une sorte de déclaration à l'une de ses sœurs, et il ne crut pas devoir le souffrir, même de la part de Voltaire. Ainsi, il répondit au madrigal par une prétendue épigramme, où il mit plus de fiel que de talent; vers détestables, où il dit que l'on peut concevoir qu'un chien veuille prendre la lune aux dents, mais qu'un faquin de Français veuille parler d'amour à une grande princesse, c'est une extravagance qui passe toute permission<sup>1</sup>. En second lieu, on découvrit que le madrigal fait pour la princesse était une imitation d'un madrigal italien que l'on eut soin de citer dans le temps. Enfin, le fils aîné de l'académicien M. de Francheville, très-jeune homme, qui plus d'une fois avait servi de secrétaire à l'ami de Frédéric, s'était aperçu que celui-ci, après avoir écrit ce même jour quelques lignes sur un quart de feuille de papier, les avait bien relues et bien examinées avant de se rendre à la cour, et avait déchiré en cent petits morceaux ce papier en partant, de sorte que le jeune copiste, curieux, spirituel, espiègle, plus que discret et délicat, en cette occasion du moins, avait ramassé avec empressement tous ces petits morceaux, et, en les rajustant, était parvenu à retrouver ou à refaire la pièce tout entière, ce qui démontra que ces vers étaient un impromptu fait à loisir, et surprit d'autant plus de monde, que certainement

1. On trouve cette épigramme refaite dans les Œuvres de Piron (*Note de Thiébault*).

personne n'avait moins besoin de cette petite supercherie que Voltaire.

Je ne parle pas de son zèle ou de sa complaisance à retoucher les vers du roi : on sait que, durant son séjour en Prusse, il y consacra une partie de son temps, et que ce travail lui déplaisait infiniment. Au surplus, comme il existe encore dans les œuvres du philosophe de Sans-Souci un trop grand nombre de vers qui auraient eu besoin d'être corrigés, on peut en conclure qu'il y mit plus de résignation que de soin; mais ce qui me fournira le plus d'anecdotes, et ce que le lecteur attend sans doute avec le plus d'impatience, c'est l'histoire des querelles qui se sont élevées sur ce théâtre de gloire et de petites passions, et les faits particulièrement relatifs à La Beaumelle, à d'Arnaud et à Maupertuis.

... La Beaumelle <sup>1</sup> venait de Copenhague : à peine arrivé à Potsdam, Maupertuis lui persuada que Voltaire était son ennemi, et l'accusait d'avoir eu, dans quelques-unes de ses pensées, une intention qui devenait une offense pour le roi et pour toute sa société. Voltaire et la Beaumelle eurent tort de faire tant d'attention aux propos tracassiers de Maupertuis; c'était assurer son triomphe : la Beaumelle, en particulier, ne devait-il pas sentir que la vivacité de Voltaire était excusable? Cette querelle, au reste, ne fit pas une grande sensation à Berlin, vu que Frédéric ayant fait dire à la Beaumelle qu'il n'avait pas besoin de ses services, celui-ci différa peu son départ pour la France.

Baculard d'Arnaud occupa plus longtemps les amateurs

1. Laurent Angliviel de La Beaumelle (né à Vallarangué, Gard, en 1726, mort à Paris en 1773), étudia à Alais, alla à Genève où il redevint protestant, et fit sa philosophie. Il n'est guère connu que par ses démêlés avec Voltaire. Il publia des *Mémoires pour servir à l'histoire de M<sup>me</sup> de Maintenon* (1755-1756) qui le firent mettre à la Bastille, et écrivit une *Vie de Maupertuis*, qui ne parut qu'en 1856.

d'anecdotes et sa brouillerie avec Voltaire parut d'autant plus grave, qu'il était vrai, et que tout le monde savait qu'il lui avait de ces obligations dont le souvenir ne doit jamais s'effacer. Mais il faut être juste : le premier tort vint moins de d'Arnaud que du roi. Celui-ci, toujours malin, et secrètement indisposé contre Voltaire, imagina, pour le mortifier indirectement, d'élever jusqu'aux nues quelques-uns des vers du plus jeune de ces deux poètes : c'était dans un tête-à-tête, et d'un air confidentiel, qu'il disait à Voltaire, avec une sorte de conviction simple et perfide : « Il faut avouer que d'Arnaud a vraiment le génie « poétique : tel de ses vers vaut seul tout un poème, etc. » Ceci n'aurait sans doute aigri Voltaire que contre le roi, mais d'Arnaud ne fut pas insensible aux cajoleries qui suivirent cette déclaration; il eut l'air de s'en prévaloir, et voilà ce qui le perdit. Voltaire résolut de l'en punir, c'est-à-dire de le faire renvoyer, ou de se retirer lui-même. Il intéressa dans sa cause la plupart de ceux qui entouraient Frédéric, et comme celui-ci, en voulant mortifier l'un, était loin de le rabaisser au niveau de l'autre, il n'est pas étonnant qu'à la fin il ait sacrifié celui auquel il avait précédemment donné des louanges si exagérées. Un accident, sans doute involontaire, mais que la malignité interpréta autrement, annonça d'abord à toute la cour la disgrâce de d'Arnaud. Dès que la reine-mère, qui vivait à Montbijou, se mettait au jeu, vers les six heures du soir, les dames d'honneur et toute la jeunesse attachée à leurs pas se rendaient, sur de petits batelets fort élégants, de l'autre côté de la Sprée, en une promenade dite *la Chaussée*, promenade fort déserte le reste du jour, mais très brillante depuis ce moment jusqu'à l'heure du souper. Ce fut là que l'on trouva un billet conçu en ces termes : « Enfin, nous l'emportons : d'Arnaud est renvoyé; on « vient de lui faire signifier l'ordre de partir. D'ARGENT ».

D'Arget était le secrétaire des commandements du roi. Le billet n'avait point d'adresse : il avait été envoyé sous une enveloppe que l'on ne trouva point. Ainsi la nouvelle du renvoi de d'Arnaud fut répandue dès le jour; et l'on ne put attribuer sa disgrâce qu'à un complot où l'on voyait d'Arget figurer en première ligne, d'autant plus que l'on ne pouvait hasarder que des conjectures douteuses sur celui à qui le billet avait été adressé.

En arrivant à Maupertuis, je dois observer qu'il y eut entre Voltaire et lui une longue série de querelles qui les conduisirent enfin à une brouillerie complète. Ce qui amena, au moins en apparence, la première scission entre eux deux, fut un propos déplacé de la part du président, et que Voltaire repoussa durement. Tous deux revenaient de Sans-Souci à Potsdam, vers une heure et demie après minuit, dans un des carrosses du roi, lorsque Maupertuis dit d'un air de jubilation : « Il faut avouer qu'aujourd'hui « la soirée a été charmante. — Je n'en ai jamais vu de si « sottie », répliqua Voltaire. Pour bien entendre le propos, il faut se rappeler que M. de Voltaire avait habituellement un esprit si heureux et si brillant, qu'il écrasait tous les autres convives; il n'y avait que Frédéric qui pût lutter avec quelque succès; mais cet homme extraordinaire avait de temps en temps des jours où, soit par indisposition, soit pour quelque autre cause, il n'était que taciturne, froid, et presque nul. Maupertuis, au contraire, qui, en général, avait beaucoup moins d'esprit que Voltaire, en avait tous les jours également, et même assez pour plaire lorsque Voltaire ne se montrait pas. Or, au souper d'où ils sortaient, Voltaire avait été dans ses humeurs nébuleuses, et Maupertuis avait brillé, ce qui montre que son propos n'était qu'une jactance puérile que Voltaire avait pu prendre pour un sarcasme et une injure. Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis cette soirée, ils ne se sont

ni ménagés ni rapprochés. Le roi, qui lui-même se permettait si facilement les petites méchancetés, et qui s'amusa souvent de celles de Voltaire contre Maupertuis, ne voulant pas néanmoins que l'on portât les choses jusqu'à une rupture éclatante et scandaleuse, entreprit plus d'une fois de raccommoder ces deux hommes, et jamais n'en obtint qu'une paix simulée ou plutôt qu'un silence rancunier.

Telles étaient les dispositions des esprits, lorsque Frédéric apprit que Voltaire avait fait, sous le titre du *Docteur Akakia*, une satire sanglante contre Maupertuis, et qu'il allait la faire imprimer. Un billet très galant invita l'auteur à venir au château, et dès qu'il y fut arrivé, sa majesté lui dit du ton le plus amical : « On dit que vous avez fait  
« un ouvrage aussi agréable que piquant contre M. de  
« Maupertuis : je vais, à ce sujet, vous parler avec fran-  
« chise, et comme on peut le faire avec un ami. Mon inten-  
« tion n'est pas de vous dire que Maupertuis n'ait point  
« de torts envers vous, ou que vous en ayez envers lui;  
« je conviens au contraire que vous avez droit de vous  
« plaindre, en un mot, je sens et j'avoue que vous avez  
« raison; ainsi je vous l'abandonnerais sans difficulté, si je  
« ne considérais que lui; mais je vous prie d'observer que  
« j'ai appelé cet homme à mon service, que je l'ai placé à la  
« tête de mon Académie, que je lui ai accordé le même  
« traitement qu'à mes ministres d'Etat, que je l'ai admis  
« dans ma société la plus familière, et que je lui ai permis  
« d'épouser une des dames d'honneur de la reine, fille d'un  
« de mes ministres, une demoiselle de Bredow, c'est-à-dire  
« appartenant à l'une des plus anciennes et des plus consi-  
« dérables familles de la noblesse de mon royaume. J'ai  
« tant fait pour lui, au su et au vu de toute l'Europe, que  
« je ne puis plus consentir à son entier avilissement, sans  
« me compromettre moi-même. Si vous le couvrez d'op-  
« probres, j'en recevrai nécessairement des éclaboussures;



« si je le souffre, je donne un vrai scandale : on me blâmera,  
« et la noblesse de ce pays y trouvera pour elle une autre  
« mortification qu'elle m'imputera. Pesez bien, je vous  
« en prie, toutes ces circonstances, et voyez ce que je dois  
« solliciter de votre amitié, et ce que vous devez accorder  
« à la mienne. Je sais combien il peut en coûter à un  
« auteur de sacrifier un de ses ouvrages, surtout quand  
« l'idée en est heureuse, et que les détails en sont aussi  
« agréables qu'ingénieux, mais à qui un sacrifice semblable  
« devrait-il moins coûter qu'à vous ? Ce qui, en ce genre,  
« serait irréparable pour tout autre, n'est rien pour M. de  
« Voltaire, l'homme du monde qui a le génie le plus  
« fécond et le plus beau. Vous êtes si riche en idées et en  
« talents ! Votre gloire est établie sur tant d'autres produc-  
« tions plus importantes ! Et que vous faudra-t-il de plus  
« que la volonté pour en créer encore qui soient toujours  
« aussi dignes de vous ! Ne doutez pas néanmoins qu'en me  
« sacrifiant le roman allégorique dont il s'agit vous ne me  
« donniez une des preuves d'amitié qui, vu tant de consi-  
« dérations, puissent m'être les plus chères. Je ne crains  
« pas de vous l'avouer : vous me rendrez un service essen-  
« tiel, et dont je vous aurai toute ma vie la plus vive  
« reconnaissance. — Eh bien ! répondit Voltaire, je vais  
« chercher le manuscrit de mon docteur Akakia, et le  
« remettre à votre majesté ; je vous ai toujours été trop  
« dévoué, Sire, pour ne pas échanger contre l'assurance  
« de vos bontés cette petite vengeance qui m'avait paru  
« juste : je vous ferais certainement, et avec plaisir, des  
« sacrifices bien plus grands encore, s'il en était besoin.  
« — Allez donc : je vous attends : rien ne doit différer  
« l'exécution d'un si noble dessein. »

On voit que le plaisir d'avoir réussi avait substitué la gaieté à la supplication. Voltaire partit, et revint promptement, son manuscrit à la main. « Sire, s'écria-t-il en riant,



« voilà l'innocent qui doit périr pour le peuple! Je vous le  
« livre : ordonnez son supplice. — Ah! mon ami, quel sort  
« cruel que le mien! Ordonner des supplices pour ceux  
« qu'on devrait couronner! Eh bien! subissons au moins  
« notre destinée avec dignité; soyons aussi justes que nous  
« le pouvons; vengeons la victime en l'immolant. Lisez-la :  
« j'en sauverai ce que je pourrai, et ce sera un dépôt que  
« ma mémoire conservera précieusement. Lisez, et qu'à la  
« flamme qui en consumera toutes les pages, survive ma  
« légitime admiration! O Vulcain! on ne te fit jamais un  
« plus grand et plus mémorable sacrifice! » Voltaire lut le  
conte tout entier : à chaque moment il était interrompu  
par les applaudissements du monarque, qui trouvait que  
tous les traits en étaient aussi gais que justement appli-  
qués; on éclatait de rire, et à la fin de chaque cahier,  
lorsqu'il fallait le jeter au feu, on renouvelait les regrets.  
« Allons, du courage! O Vulcain! dieu cruel et vorace,  
« voilà ta proie! » Et tandis que le cahier brûlait, on  
formait des danses sacrées devant le foyer. Ce fut ainsi  
qu'on lut et qu'on brûla le *Docteur Akakia*, jusqu'au bout :  
jamais peut-être ces deux hommes ne se sont permis de  
facétie plus comique.

Certainement, s'ils avaient encore eu les sentiments  
qu'il avaient si bien manifestés à des époques antérieures,  
Frédéric aurait tout fait pour dédommager Voltaire d'un  
pareil sacrifice, et celui-ci aurait persisté dans l'acte de  
dévouement auquel il avait paru se résoudre. Mais il ne  
leur restait à tous deux que le vieux langage; les senti-  
ments que ce langage exprimait si bien étaient éteints  
chez l'un et chez l'autre. Frédéric craignit que la victoire  
qu'il avait remportée ne fût qu'une feinte perfide, et il  
surveilla de près celui qui s'était avoué vaincu. Voltaire  
ne pouvait plus croire à l'amitié qui avait servi de titre  
pour lui demander ce sacrifice : Frédéric n'avait été à ses

yeux, en cette occasion comme en tant d'autres, qu'un acteur très adroit, qui en se mettant en scène, profite habilement de ses avantages. Voltaire se regarda donc comme un homme joué; il vit la morgue de Maupertuis, qui, assuré d'une si grande protection, n'en affichait que plus de fierté et d'arrogance. Voltaire conclut qu'il était dupe, et cette idée, insupportable pour une âme telle que la sienne, le révolta. Ainsi, il ne fut bientôt plus question pour lui que d'oublier les promesses qu'on lui avait arrachées, et de revenir à ses premiers plans de vengeance.

Le brouillon de son *Docteur Akakia* lui restait; il se hâte de le faire imprimer. Frédéric, qui le suit des yeux, découvre ce qui se passe, attend que l'édition soit finie, et la fait saisir et enlever. Voltaire, qui, de son côté, avait deviné ce que Frédéric pourrait faire, avait eu soin de se faire remettre quatre exemplaires de chaque feuille, à mesure qu'on les avait tirées, et avait envoyé ces quatre exemplaires en Hollande. Frédéric, irrité de ce qu'on lui a manqué de parole, et de ce qu'on a voulu se jouer de lui, fait brûler l'édition saisie, par l'exécuteur des hautes œuvres, le dimanche vers les trois ou quatre heures du soir, au milieu de la plus grande place de Berlin, qu'on appelle *la place des Gendarmes*; et Voltaire, qui voit cet *auto-da-fé* de chez son ami M. de Francheville, qui logeait sur cette place, et chez lequel lui-même allait descendre quand il voulait secouer la poussière du château, se met à la fenêtre, et crie de toutes ses forces : « Ah! voyez-vous l'esprit de « Maupertuis qui s'en va tout entier en fumée! Oh! quelle « fumée noire et épaisse! Mais combien de bois perdu! et « ces quatre pauvres petits déserteurs, qui courent la « poste, et se sauvent en Hollande! » <sup>1</sup>

En cette affaire si grave, les rieurs furent pour M. de

1. Cette exécution eut lieu le 24 décembre 1753.

Voltaire, il faut l'avouer. Frédéric, qui n'a jamais fait brûler aucun autre ouvrage par la main du bourreau, n'eut que du regret d'avoir fait brûler celui-ci : il n'y gagna rien, que d'avoir élevé entre lui et Voltaire un mur de séparation qu'il n'était plus possible d'abattre. On peut dès ce moment regarder ces deux hommes comme ennemis déclarés et irréconciliables : il n'y a plus de masques à prendre, ni de douceurs à se dire, ni de promesses à se faire; l'offense est réciproque, le scandale public est complet. Déjà, et dans d'autres circonstances, il y avait eu, à la suite de querelles moins graves, des moments où Voltaire n'avait pu se contenir. La Mettrie lui avait rapporté que le roi, après avoir dit de lui qu'il en avait encore besoin, avait ajouté : *On suce l'orange, et on en jette ensuite l'écorce*. Ce rapport acheva d'exaspérer Voltaire; et, en effet, montrant un jour des vers de ce monarque, il s'écria : *Cet homme-là est César et l'abbé Cottin!* Dans une autre occasion, il répliqua à ceux qui lui parlaient du roi : *Le roi, dites le maréchal des logis!* dans une autre époque encore, il lut avec indignation les mots *au château*, sur l'adresse d'une lettre qu'on lui remettait; et saisissant une plume, il barra ces deux mots en y substituant ceux-ci, qu'il répéta plusieurs fois, *au corps de garde!* Il s'était également permis de se plaindre à plusieurs personnes du dégoût qu'il éprouvait à corriger les pièces de vers de Sa Majesté, et il s'était servi d'une expression encore plus offensante que la plainte elle-même, en disant qu'il n'était occupé qu'à *blanchir le linge sale du roi*. Tous ces propos étaient de nature à blesser vivement Frédéric, qui n'avait pas de moindres torts à se reprocher. Cependant de très puissantes raisons les retenaient tous deux : en effet, comment se brouiller avec éclat? Quelles en seraient les suites? et que deviendraient toutes les belles idées dont on avait tant aimé à se flatter? Quel scandale n'en résulte-

rait-il pas dans toutes les cours et dans toute l'Europe? On voit qu'ils avaient pris sur eux de beaucoup oublier, ou plutôt de dissimuler beaucoup. Mais enfin cette dernière aventure avait mis le comble aux injures précédentes; il n'était plus possible de reculer : il ne devait plus être question que de savoir comment chacun d'eux pourrait tourner leur brouillerie à son avantage, et c'est aussi de quoi ils s'occupèrent. Frédéric voulut y mettre de la modération et de la dignité, et Voltaire ne songea qu'à se montrer indépendant, fier et ferme. D'après ces premières idées, Voltaire ne reparut à la cour qu'autant qu'il y fut invité, et il y reporta rancune et colère. On se vit peu, ou l'on ne se vit pas; on s'écrivit des billets où l'on ne s'épargna pas les vérités, et même quelquefois les injures; il y eut des occasions où c'était à qui dirait les choses les plus dures.

Ce fut dans l'un de ces moments, et au plus fort de la querelle, que Frédéric envoya, par son premier page de la chambre, à M. de Voltaire, qui logeait au-dessous de lui, c'est-à-dire au rez-de-chaussée, un billet rempli d'amertume, et qui se terminait par cette phrase : « Vous avez « le cœur cent fois plus affreux que votre esprit n'est beau. » Il est difficile de se figurer la fureur où ce billet mit Voltaire. M. Moulines<sup>1</sup>, présent à cette scène, qu'il m'a contée, en était encore effrayé plus de douze ans après; il n'y eut, en effet, aucune épithète odieuse, aucun reproche grave qui ne fussent fait ou donnée au roi, et tout ce que Voltaire disait, il le criait en quelque sorte en marchant dans sa chambre, avec tous les symptômes de la plus extrême agitation. Le pauvre page, qui attendait pour savoir si on lui donnerait une réponse, l'écoutait pâle et

1. Pasteur, de l'Académie de Berlin, classe de philosophie. Thiébauld parle de lui, p. 57-59 du même volume.

tremblant, ne pouvant que lui répéter sans cesse : *Monsieur! monsieur!* A la fin, ce page, âgé d'environ quinze à seize ans, s'approche de lui, tout hors de soi, et lui dit du ton de l'effroi et du désespoir : « Monsieur! rappelez-vous « donc et songez qu'il est roi, que vous êtes chez lui, et « que moi, qui vous entends, je suis à son service! » Ces mots frappent Voltaire : à l'instant, il prend le page par le bras, et lui crie : « Eh bien, monsieur, c'est vous que je « prends pour juge entre lui et moi. Cherchez, et dites-moi « quel est le tort que j'ai envers lui? Je n'en ai qu'un seul, « mais il est irréparable : un seul, celui de lui avoir appris « à faire les vers mieux que moi! Allez, et portez-lui cette « réponse ». Le page remonta chez le roi, qui n'était guère plus tranquille, et qui, en attendant son retour, se promenait d'impatience dans son cabinet. « Avez-vous remis mon billet? » dit-il au page dès qu'il l'aperçut. « Oui, Sire. — « L'avez-vous remis à M. de Voltaire lui-même? — Oui, « Sire. — L'a-t-il lu devant vous? — Oui, Sire. — Qu'en « a-t-il fait après l'avoir lu et qu'a-t-il dit? » Ici le page reste immobile et muet. « Je vous demande ce que M. de « Voltaire a dit après la lecture de mon billet? » Silence profond. « Ne m'entendez-vous pas? Je vous ordonne de « me dire s'il a parlé, et ce qu'il a dit et ce qu'il a fait? » Même silence encore. « Répétez-vous ce qu'il a dit », reprit le roi. « Parlez : je le veux! Dites, ou tremblez! » Enfin, le page vaincu par la terreur, s'arrêtant à chaque mot, et plus tremblant encore qu'il ne l'avait été chez Voltaire, se mit à raconter, sans oser lever les yeux, tout ce qu'il avait vu et entendu. A mesure qu'il avançait dans son récit, le roi allait et venait à grand pas : il s'arrêtait et attachait ses regards sur son page, son visage s'enflammait, son ceil était terrible, et l'on ne pouvait qu'attendre une grande explosion, lorsque le page arrivant aux derniers mots proférés par Voltaire, ce monarque

devint subitement calme, se mit à sourire en haussant les épaules, et termina cette grande affaire par ces mots : *C'est un fou!* Ainsi le compliment non mérité par où Voltaire avait eu l'adresse de couvrir ses injures, calma la colère du roi, et sauva du moins encore quelques apparences.

Je l'ai déjà dit, et on le voit, il ne pouvait plus être question que du moyen le plus convenable pour se quitter. Voltaire n'eut plus d'autre sujet de méditation. Toutes les lettres qu'il écrivit à ses parents et à ses amis ne peignaient que le désir très ardent de revenir en France. Il voulut toutefois ne paraître déterminé que par des raisons de santé et d'affaires : ce furent là les titres sur lesquels il se fonda en demandant son congé, et en renvoyant à Sa Majesté son brevet de pension, la clef de chambellan, et la croix du mérite, qu'il eut l'adresse d'accompagner de ces quatre vers si galants :

Je la reçus avec tendresse,  
Et je la rends avec douleur,  
Comme un amant dans sa fureur  
Rend le portrait de sa maîtresse.

Le roi lui renvoya *toutes ces bagatelles*, ou mieux *toutes ces marques de servitude*, ainsi que Voltaire les appelait, et y joignit, pour rétablir sa santé, une bonne dose de quinquina. Cette plaisanterie ne devait pas guérir l'esprit de Voltaire, mais elle le détermina à prendre une autre voie pour recouvrer sa liberté. Il écrivit qu'il avait besoin d'aller aux eaux de Plombières : on lui répondit qu'il y en avait d'aussi bonnes vers la Silésie. Alors il demanda à voir le roi; sa présence semble tout effacer et tout réparer : familiarité, gaieté, tout renaît; Maupertuis même est abandonné à sa vengeance, et enfin il sort de Potsdam,

avec la permission d'aller aux eaux de Plombières, sous la condition cependant de revenir à Berlin. Il se hâta dès lors de faire ses préparatifs, et expédia, par rouliers, une partie de ses effets. Prêt à partir, il se rendit à Potsdam pour prendre congé de Sa Majesté. Le roi était à la parade lorsqu'on lui dit : « Sire, voilà M. de Voltaire qui vient « recevoir les ordres de Votre Majesté ». Le roi se tourna de son côté en lui disant : « Eh bien, M. de Voltaire, vous « voulez donc absolument partir? — Sire, des affaires: « indispensables et surtout ma santé, m'y obligent. — « Monsieur, je vous souhaite un bon voyage ». Le dialogue ne fut pas plus long; Voltaire se retira et il fut évident qu'ils ne devaient jamais se revoir, et que leur dernière entrevue, si cordiale et si gaie, n'avait été qu'une scène parfaitement bien jouée <sup>1</sup>.

... Frédéric, toujours espiègle, ne songea, en quittant Voltaire, qu'à lui préparer, pour son arrivée en France, quelque mortification secrète. Pour ceal, il fit écrire par un tiers à d'Arnaud, qui se trouvait à Dresde une lettre où, sous le voile de l'amitié, on lui annonçait le départ de Voltaire, et où l'on ajoutait que certainement le roi lui ferait le plus favorable accueil s'il reparaissait à la cour; mais que si cette idée lui convenait, il ne pouvait point arriver trop tôt, et n'avait pas un moment à perdre. D'Arnaud part à l'instant, et vole à Potsdam : alors on envoya à tous les gazetiers un article portant que tel jour M. de Voltaire était parti pour retourner en France, et que tel jour M. Baculard d'Arnaud était arrivé de Dresde à la cour du roi de Prusse. Après cet envoi on parut ignorer l'arrivée du revenant; et après quelques jours,

1. D'après Cousin d'Avallon (*Voltaireiana*, 5<sup>e</sup> éd., Paris, 1819, p. 101-102), ce serait l'abbé de Prades qui aurait demandé, de la part de Voltaire, la dernière audience au roi. La scène se serait passée chez Frédéric.



lorsque celui-ci se fit annoncer, on lui fit dire qu'on n'avait pas besoin de ses services : ainsi il repartit pour Dresde sans avoir eu même une audience. Je parlerai ailleurs d'un chevalier Masson, que Frédéric prit à son service vers la même époque, parce qu'on lui assura qu'il avait des connaissances bien plus étendues et autant d'esprit que Voltaire; épreuve assez triste, et qui prouva à ce roi politique et philosophe qu'il y a des hommes qu'on ne remplace jamais.

Le séjour de Voltaire à Berlin a fourni trois anecdotes assez curieuses, quoique étrangères à ses liaisons avec Frédéric, et que par conséquent je pense devoir au moins indiquer ici; l'une concerne un marchand nommé Fromery, et qui était établi sous les arcades près du château; une autre roule sur un procès, qui fit grand bruit à Berlin, et dans lequel M. de Voltaire avait un juif pour partie adverse; la troisième a pour objet la querelle de Kœnig avec Maupertuis.

Je ne m'arrête point à des facéties telles que l'étourderie d'une des femmes de charge du château, qui, croyant un matin que Voltaire était reparti avec le roi pour Potsdam, vient reprendre le linge qui leur avait été donné, et ne voyant pas Voltaire, qui dormait enfoncé tout entier sous ses couvertures, tira les draps avec une telle violence, qu'elle le jeta sur le parquet. Que l'on juge de la surprise de l'un et de l'autre! Voltaire eut néanmoins plus de peur que de mal.

L'aventure de Fromery n'est guère plus importante, mais on en a tant parlé, qu'il est bon de la présenter telle qu'elle s'est passée. Voltaire, arrivé un jour de Potsdam avec le roi, se trouva invité à souper chez la reine-mère; or, c'était à l'époque d'un deuil de cour, et Voltaire n'avait point d'habits noirs à Berlin. Son embarras fut d'autant plus grand, que la reine-mère était sévère observatrice de



l'étiquette. Le domestique de notre courtisan dit à son maître qu'il connaissait un brave et honnête négociant qui, comme tout bon réformé, avait un habit noir pour aller à la communion, et que ce marchand se ferait certainement un plaisir de le prêter à un homme tel que M. de Voltaire. Celui-ci permit à son domestique d'aller en faire la demande, qui eut tout le succès que l'on pouvait désirer. Mais l'œil du domestique l'avait induit en erreur, en jugeant que l'habit fait pour l'un irait bien à l'autre; il n'avait deviné juste que pour la taille. Fromery avait beaucoup plus d'embonpoint et son habit, juste pour lui, était ridiculement ample pour Voltaire. Cette difficulté non prévue ne déconcerta point le zèle du domestique, qui promit de faire promptement rentrer la couture, sans d'ailleurs nuire à l'habit. Par malheur, il s'adressa à un tailleur qui n'y fit pas tant de façon, et qui coupa tout ce qu'il y avait de trop. L'habit fut rapporté avant le souper, il alla fort bien, et le lendemain on le rendit à M. Formery, en le remerciant beaucoup. Ce ne fut que quelque temps après, lorsque ce marchand voulut s'en servir pour ses actes de religion, qu'il se convainquit qu'il ne pouvait plus se servir pour communier de l'habit avec lequel Voltaire avait soupé. Il rit lui-même de cette aventure, et ne s'en plaignit point. Vingt ans après il conservait encore cet habit par curiosité. Ceux qui ont voulu tirer de cette petite histoire des conséquences défavorables à Voltaire n'ont pas dit, ce qui pourtant est vrai, que le domestique ayant eu soin de laisser ignorer la faute du tailleur à son maître, celui-ci n'a eu aucune part au léger tort qui fut fait à Formery.

L'histoire du procès est, au fond, plus grave, et, dans le fait, plus amusante que celle de l'habit. Voltaire eut quelques paiements à faire à Paris dans un moment où l'argent lui manquait; un juif lui donna des lettres de

change, et prit un fort beau diamant en nantissement. Les lettres de change furent protestées : le juif fut obligé de les reprendre, et de rendre le diamant, mais M. de Voltaire s'aperçut que le diamant qu'on lui remettait était faux, et il soutint que c'était une friponnerie de la part du juif. Celui-ci n'avait qu'un seul moyen de défense, c'était d'assurer que c'était bien la même pierre qu'on lui avait donnée. On n'avait aucun acte, aucun titre, qui pût faire preuve pour l'un ou pour l'autre : on ne pouvait donc que décider auquel des deux on déférerait le serment. M. le chancelier entreprit d'abord de ménager un accommodement entre les deux plaideurs : il les prêcha successivement, mais en vain. Quand ensuite on parla du serment à M. de Voltaire, il demanda sur quel livre on le lui ferait prêter; et lorsqu'on lui répondit que ce serait sur la Bible : « Comment, s'écria-t-il, sur ce livre écrit en si « mauvais latin ! Si c'était sur Homère ou Virgile, encore « passe ! » Lorsqu'on lui observa que s'il répugnait à prêter le serment lui-même, on le déférerait au juif. « Quoi ! « reprit-il, vous voulez que je m'en rapporte à ce misérable « qui a crucifié Notre-Seigneur ? » On a cité dans le temps plusieurs réparties semblables, qui prouvent que Voltaire, sous l'air d'une feinte colère, se faisait un plaisir secret d'embarrasser ses juges, et néanmoins ne voulait se départir en rien de ses droits. Le juif cependant accéda à des conditions qui démontrèrent que la pierre fausse venait de lui.

Maupertuis prétendait avoir fait une découverte, la loi du *minimum*. M. Kœnig<sup>1</sup>, savant, et bibliothécaire à

1. Samuel Kœnig (né à Budingen, Hesse, en 1712, mort à Zuilestein, Hollande, 21 août 1757), mathématicien, disciple de Bernouilli, avait été trois ans secrétaire de M<sup>me</sup> du Châtelet. Il vécut plus tard en Suisse, à Paris et en Hollande. Membre de l'Académie des sciences (1740), bibliothécaire du stathouder de Hollande (1749), ami de Réaumur et de Voltaire, il collabora aux *Acta eruditorum* et aux *Mémoires* de l'Académie de Berlin.

Hanovre, produisit la copie d'une lettre de Leibnitz, où la même découverte était annoncée. Kœnig ne put pas représenter la pièce originale, qu'il n'avait jamais eue; mais l'authenticité de sa copie était telle qu'il semblait impossible qu'elle pût être contestée. Cependant le crédit de Maupertuis le fit condamner par l'Académie de Berlin, comme fabricant ou fauteur de pièces fausses, et il fut rayé de la liste des académiciens. Voltaire, qui était brouillé avec Maupertuis, et qui avait connu Kœnig à Cirey, ne resta pas simple spectateur de cette querelle; il défendit la cause de l'accusé avec autant de persévérance que d'esprit; il couvrit de ridicules l'Académie et son président, en quoi il n'eut pas cependant tout le succès qu'il avait espéré, puisque Kœnig fut rayé. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette anecdote littéraire, suffisamment développée dans le docteur Akakia.

Frédéric et Voltaire semblaient s'être brouillés pour la vie : chacun d'eux cependant était encore et toujours le premier homme du monde pour l'autre. Ainsi, en se séparant de manière à ne jamais se revoir, ils se conservaient tous deux, au fond de l'âme, des sentiments d'estime, ou mieux d'admiration, qui devaient les disposer à se réconcilier, du moins en apparence, lorsque le temps aurait affaibli leurs ressentiments mutuels. Ils avaient, l'un et l'autre, trop d'esprit, trop de talents, trop de génie, pour que ce retour n'eût pas lieu jusqu'à un certain point; d'ailleurs ils tenaient aux mêmes principes de goût et de philosophie; ils marchaient, à ces deux égards, sous les mêmes bannières; tout ce que l'un soutenait était applaudi par l'autre; enfin les événements les ramenèrent à leur ancienne et première idée, en leur prouvant que la gloire du poète ne pouvait que gagner à s'associer à la gloire du héros. Telles sont les véritables causes qui rendirent peu à peu Frédéric à Voltaire, et Voltaire à Frédéric, et même

recommencèrent en partie leurs anciennes cajoleries.

Lorsque la fabrique de porcelaine de Berlin fut arrivée à un point de perfection qui pût satisfaire Frédéric, ce roi y fit faire un buste de Voltaire, qu'il envoya comme étrennes à Ferney. Ce roi avait ordonné de mettre sur le piédestal, l'inscription en lettres d'or : *Vir immortalis*. Voltaire, enchanté de ce cadeau, le fit placer dans sa chambre. Un voyageur qui avait la vue basse, prenant sa lorgnette pour considérer ce morceau de plus près, Voltaire lui dit : « Monsieur, vous voyez là une admirable copie « d'un hideux original ». Et lorsque le voyageur se baissa pour lire l'inscription : « Ah! pour cela, dit-il, c'est la « signature de celui qui me l'a envoyé ». Je me suis servi du mot *cajoleries*, parce qu'il n'y eut plus que cela entre eux. Frédéric, à une autre époque, lui envoya également un service tout entier de la même fabrique, service où l'on avait peint des lyres et autres symboles des sciences et des arts; et Voltaire disait que ces symboles étaient les armes et le cachet du donateur. Malgré toutes ces gentillesses, Voltaire avait des jours où toute sa colère semblait renaître; et si, en parlant à Frédéric, on reprochait quelques défauts à Voltaire, celui-là était loin de s'en fâcher, pourvu toutefois qu'on ne voulût pas en rabaisser le mérite. J'ai vu, dans le temps, quelques lettres de Voltaire qui prouvaient combien il cherchait encore à plaire au roi. J'ai eu à copier quelques-unes des réponses du monarque, qui contenaient les plus précieux témoignages d'amitié, de bienveillance et de considération; mais on ne retrouvait ni dans les unes ni dans les autres la franchise, l'épanchement et l'enthousiasme des temps plus anciens. Telles ont été à mes yeux les dispositions de Frédéric, lorsqu'il a fait l'éloge de Voltaire; lorsqu'il m'a ordonné de faire célébrer en son honneur un service funèbre, lorsqu'il en a acquis le buste en marbre, fait par le célèbre Houdon, et lorsqu'il

a permis à l'orfèvre Dupuis de transporter à travers ses Etats, avec exemption de tous droits, un superbe ouvrage que cet orfèvre avait fait chez Voltaire, et à ses frais <sup>1</sup>.

1. Dieudonné Thiébault, *Frédéric-le-Grand, mes souvenirs de vingt ans de séjour à la cour de Berlin*, 4<sup>e</sup> édit. (Paris, 1827), p. 234-271, 280-288.

## FRÉDÉRIC II A LA MARGRAVE DE BAIREUTH<sup>1</sup>

22 janvier 1751.

... Vous me demandez ce que c'est que le procès de Voltaire avec un juif. C'est l'affaire d'un fripon qui veut tromper un filou. Il n'est pas permis qu'aucun homme de l'esprit de Voltaire en fasse un si indigne abus. L'affaire est entre les mains de la justice et quelque jour nous apprendrons par la sentence qui est le plus grand fripon des deux parties. Voltaire s'est emporté; il a sauté au visage du juif; il s'en est fallu de peu qu'il n'ait dit des injures à M. de Cocceji; enfin a tenu la conduite d'un fou. J'attends que cette affaire soit finie pour lui laver la tête, et pour voir si, à l'âge de cinquante-six ans, on ne pourra pas le rendre, sinon raisonnable, du moins, moins fripon<sup>2</sup>.

1. Wilhelmine-Sophie-Frédérique, sœur aînée de Frédéric II (née le 3 juillet 1709 à Berlin, morte le 14 octobre 1758), avait épousé, contre son gré, le margrave Frédéric de Baireuth en 1731. On sait les mauvais traitements que son père lui avait fait subir, de même qu'à son frère, dans sa jeunesse. Ses *Mémoires* parus en français et en allemand en 1810, sont célèbres.

2. Moland, XXXVII, p. 252.

## LE BARON DE PÖELLNITZ

A LA MARGRAVE DE BAIREUTH <sup>1</sup>

A Potsdam, ce 13 février 1751.

Votre Altesse roïale me demande des nouvelles de nos beaux esprits. Le chef de la bande est toujours exilé de la cour d'Auguste; mais peut-être mieux traité dans sa disgrâce qu'Ovide dans sa faveur. Il continue d'être logé à Berlin au château, il est nourri, voituré, deffraïé de tout, avec cela il a cinq mille écus de pension et iouit de la liberté de plaider contre israel, et de donner matière à bien des faveurs. Il ni a point de rimailleur qui n'exerce sa verve contre lui, lui-même fait iournellement quelque incartade. Il fut dernièrement trouver le Chancelier, auquel il dit qu'il venoit lui remettre des remarques qu'il avoit faites sur le Code de iustice que Son Excellence venoit de publier, et dans lequel il y avoit de grandes absurdités, particulièrement en ce qui regardoit les lettres de change. Le Chancelier témoigna lui savoir gré de ses remarques, lui promit d'en profiter pour l'avenir; mais le pria de trouver bon que iusqu'au iugement de son procès les choses restassent sur l'ancien pied. Le poëte qui ne s'attendoit pas à être ainsi renvoïé, sortit fort en colère... moi qui suis comme les mineurs, qui ne peuvent point

1. Karl-Ludwig, baron von Pöellnitz (né à Isum, Gueldre, le 25 février 1692, mort le 23 juin 1775), était maître des cérémonies de Frédéric II. Il a laissé des *Mémoires* (1734 et 1737).

faire de lettres de change, ie n'ai point examiné l'article du Code qui en fait mention, et je me suis contenté d'y trouver ce que personne n'ignoroit avant le Code, savoir que *l'autorité du père sur le fils cesse par la mort du père ou par la mort du fils*. C'est pourtant ce que M. le Chancelier nous a donné comme une pensée toute nouvelle. Son fils, qui est ici dans les gardes, à qui ie fis remarquer il y a quelque temps cette absence de son père, me répondit plaisamment que ie ne devois pas en être surpris puisque son père en composant le code prenoit le lait d'ânesse. Ce jeune homme est plein d'esprit, et ne seroit pas indigne de faire sa cour à Votre Altesse roïale <sup>1</sup>.....

1. Lettre citée par Desnoireterres (IV, 145-146), d'après l'original. L'autre fils du grand-chancelier Cocceji, Karl-Ludwig, conseiller de légation et secrétaire secret à la chancellerie secrète, avait épousé secrètement, en 1749, la danseuse Barberina.



## LE BARON DE MARSCHALL<sup>1</sup>

A L'ABBÉ DANÈS, A PARIS

De Berlin, le 23 février 1751.

Vous me mandiez, monsieur, au sujet de l'affaire de M. de Voltaire, que vous étiez persuadé qu'il étoit incapable de ce dont on l'accusoit. Ce qui vient de se passer ici justifie la bonne opinion que vous aviez de lui et que toute notre cour a eue. Son procès a été jugé jeudi dernier, à son honneur et gloire, et le juif joaillier condamné dans toutes les formes. M. de Voltaire avoit acheté pour trois mille écus de bijoux qui n'en valoient pas mille, et comme la lésion est au-dessus de la moitié, le contrat a été regardé comme nul. Voilà le premier point du procès. Le second avoit pour objet une lettre de change de dix mille francs, dont M. de Voltaire a cru devoir arrêter le paiement. Cette affaire, simple en elle-même, a été embrouillée par tout ce que la chicane emploie ordinairement pour éloigner sa condamnation. Le grand chancelier et nos premiers magistrats ont été nommés commissaires dans cette cause et leur jugement a été attendu avec d'autant plus d'impatience que les honnêtes gens étoient persuadés qu'il seroit

1. Fils du ministre d'Etat, membre de l'Académie de Berlin. Cette lettre résume l'affaire de Voltaire avec le juif Hirschell.

dicté par l'équité même. Je suis charmé de vous apprendre cette nouvelle, qui vous fera autant de plaisir qu'elle m'en a fait, par l'intérêt que je sais que vous prenez à tout ce qui regarde ce grand homme, etc. <sup>1</sup>

MARSCHALL.

1. Longchamp et Wagnière, *Mémoires sur Voltaire*, II, p. 311.

## FRÉDÉRIC II A VOLTAIRE

Potsdam, 24 février 1751.

J'ai été bien aise de vous recevoir ce matin; j'ai estimé votre esprit, vos talents, vos connoissances, et j'ai dû croire qu'un homme de votre âge, lassé de s'escrimer contre les auteurs, et de s'exposer à l'orage, venoit ici pour se réfugier comme en un port tranquille; mais vous avez d'abord, d'une façon singulière, exigé de moi de ne point prendre Fréron pour m'écrire des nouvelles. J'ai eu la foiblesse ou la complaisance de vous l'accorder, quoique ce n'étoit pas à vous de décider de ceux que je prendrois en service. D'Arnaud a eu des torts envers vous; un homme généreux les lui eût pardonnés : un homme vindicatif poursuit ceux qu'il prend en haine. Enfin, quoique d'Arnaud ne m'ait rien fait, c'est par rapport à vous qu'il est parti d'ici. Vous avez été chez le ministre de Russie <sup>1</sup> lui parler d'affaires dont vous n'aviez point à vous mêler, et l'on a cru que je vous en avois donné la commission. Vous vous êtes mêlé des affaires de madame de Bentinck <sup>2</sup>

1. De Gross, ministre de Russie à Berlin, pour amener une rupture souhaitée par l'impératrice, n'avait rien trouvé de mieux que de quitter les appartements du roi, lors d'une fête à laquelle le corps diplomatique avait été invité, un quart d'heure avant l'arrivée du courrier royal porteur de l'invitation qui lui était adressée. Il quitta Berlin vers la fin de 1750.

2. M<sup>me</sup> Bentinck, — que le roi appelait la *bella errante e amabile*, — était, dit Desnoireterres, « une pauvre femme d'humeur assez fantasque, qui plaidait contre son mari, un comte du Saint-Empire, Guillaume de Bentinck. » Voltaire avait pris fait et cause pour elle et remettait ses suppliques au roi.

sans que ce fût certainement de votre département. Vous avez eu la plus vilaine affaire du monde avec le juif. Vous avez fait un train affreux dans toute la ville. L'affaire des billets saxons <sup>1</sup> est si bien connue dans toute la Saxe qu'on m'en a porté de grièves plaintes. Pour moi, j'ai conservé la paix dans ma maison jusqu'à votre arrivée; et je vous avertis que si vous avez la passion d'intriguer et de cabaler, vous vous êtes très-mal adressé. J'aime des gens doux et paisibles, qui ne mettent point dans leur conduite les passions violentes de la tragédie : en cas que vous puissiez vous résoudre à vivre en philosophe, je serai bien aise de vous voir; mais si vous vous abandonnez

1. Cette affaire des billets saxons est ainsi expliquée par Moland :

Tout Prussien porteur des effets de Saxe devait être, par privilège et en vertu d'un acte spécial du traité de Dresde, remboursé intégralement de ces effets, tombés au-dessous de la moitié de leur valeur. De là un agiotage effréné. Les Prussiens achetaient ces billets à vil prix et s'en faisaient payer la valeur totale. La cour de Dresde se plaignit. Frédéric, par ordonnance du 8 mai 1748, défendit l'admission de ces billets en Prusse. Voltaire, le 23 novembre 1750, s'entendit avec Hirsch, ou Hirschell, banquier juif, afin que celui-ci allât à Dresde lui acheter des billets de la *Steuer* (banque) à 35 % de perte, il lui donna une lettre de change de 40.000 livres sur Paris, et de 4.000 écus sur le père de Hirsch. Hirsch lui remettait des diamants pour sûreté de 18.430 écus. Après le départ de Hirsch, Voltaire ayant reçu sans doute quelque avertissement, change brusquement d'idée, fait protester la lettre de change de 40.000 livres sur Paris et défend à Hirsch d'acheter un seul billet pour son compte. Hirsch revient à Berlin. Voltaire achète pour 3.000 écus de brillants parmi ceux que le juif avait déposés entre ses mains. Voltaire porte plainte, le 10 décembre, contre le juif, tant pour obtenir le remboursement des valeurs à lui confiées que pour faire déclarer la vente des brillants à un prix excessif. Le grand chancelier Cocceji leur donne assignation à comparaître devant lui le 4 janvier 1751. Hirsch prétendit qu'un arrêté de comptes relatif à la vente des bijoux avait été altéré. Il prétendit même que des bijoux avaient été substitués à d'autres. Le jugement fut publié le 18 février. Il condamnait Hirsch à restituer 10.000 écus de lettres de change; il admettait Voltaire au serment, moyennant quoi les diamants seraient prisés par experts. Voltaire, pour éviter les lenteurs auxquelles l'eût exposé cette prise juridique, voulut entrer en arrangement. Les deux contendants furent appelés en conciliation devant le conseiller intime Ulrich, le 26 février, et Voltaire, pressé d'en finir, accepta toutes les propositions du juif. Il obtint 2.000 thaler au lieu de 4.000, et garda les diamants valant 840 th.

à toutes les fougues de vos passions et que vous en vouliez à tout le monde, vous ne me ferez aucun plaisir de venir ici, et vous pouvez tout autant rester à Berlin.

FÉDÉRIC <sup>1</sup>.

Potsdam, 28 février 1751.

Si vous voulez venir ici, vous en êtes le maître. Je n'y entends parler d'aucun procès, pas même du vôtre. Puisque vous l'avez gagné je vous en félicite, et je suis bien aise que cette affaire soit finie. J'espère que vous n'aurez pas de querelle ni avec le Vieux ni avec le Nouveau Testament; ces sortes de compromis sont flétrissants, et avec les talents du plus bel esprit de France, vous ne couvririez pas les taches que cette conduite imprimerait à la longue à votre réputation. Un libraire Gosse <sup>2</sup>, un violon de l'Opéra <sup>3</sup>, un juif joaillier, ce sont en vérité des gens dont, dans aucune sorte d'affaires, les noms ne devraient se trouver à côté du vôtre. J'écris cette lettre avec le gros bon sens d'un Allemand, qui dit ce qu'il pense sans employer de termes équivoques et de flasques adoucissements qui défigurent la vérité; c'est à vous d'en profiter.

FÉDÉRIC.

1. Voltaire répondit le 27 au roi, se soumettant sur tous ces points. Frédéric lui adressa le lendemain, la lettre suivante. Le roi signait *Fédéric* ses lettres intimes.

2. Jore. Voir ci-dessus, p. 78 et suiv.

3. Travenol. Voir ci-dessus, p. 140, note 1.

## LE PRÉSIDENT HÉNAULT

· AU COMTE D'ARGENSON <sup>1</sup>

Paris, 31 décembre 1751.

*Voltaire* m'a envoyé son livre <sup>2</sup> en me priant de lui envoyer des critiques, c'est-à-dire des louanges. J'ai beaucoup hésité à lui écrire, parce que je crains de le contredire, et que d'un autre côté, je voudrois bien que son ouvrage fût de façon à être admis dans ce pays-ci, et qu'il l'y ramenât. C'est le plus bel esprit de ce siècle, qui fait honneur à la France, et qui perdra son talent quand il aura cessé d'y habiter; mais c'est un fou, que la jalousie en a banni. Je l'ai entendu toute sa vie déclamer contre le siècle, de ce que l'on ne faisoit rien pour les hommes célèbres. On en récompense un que sa vieillesse met hors de pair, et dont les talens restoient sans récompense sans madame de *Pompadour*, et *Crébillon* fait sur lui l'effet que *Cassini* a fait sur *Maupertuis*. Tel qu'il est pourtant, il faudroit, s'il étoit possible, le mettre à portée de revenir, et cet ouvrage en pourroit être l'occasion. C'est ce qui m'a déterminé à lui envoyer des remarques sur le premier tome dont vous trouverez ici une copie <sup>3</sup>.....

1. Le frère du marquis, ministre de la guerre. Cf. ci-dessus, p. 44.

2. *Le Siècle de Louis XIV*, en deux volumes, que Voltaire venait de publier à Berlin sous le nom de M. de Francheville.

3. D'Argenson, *Mémoires* (édit. Jannet), V, p. 44.

## FRÉDÉRIC II A MAUPERTUIS

10 décembre 1752.

Ne vous embarrassez de rien, mon cher Maupertuis<sup>1</sup>. L'affaire des libelles est finie. J'ai parlé si vray, à l'hôte, je lui ai si fort lavé la tête que je ne crois pas qu'il y retourne... Je l'ay intimidé du côté de la bourse ce qui a fait tout l'effet que j'en atendais. Je lui ai déclaré enfin nettement que ma maison devait être un sanctuaire et non une retraite de brigands ou de cellerats distillent des poisons... a present ne pensez qu'à vos poulmons, et ne sortez pas de votre chambre par le froid présent<sup>2</sup>.

1. Maupertuis venait de publier son *Essai de cosmologie*. Koenig, professeur à La Haye, fit paraître une critique de cet ouvrage et insinua que certaines opinions données par Maupertuis comme lui appartenant, étaient empruntées à Leibnitz. *Inde iræ!* Voir ci-dessus p. 223 et suiv. les souvenirs de D. Thiébault.

2. Publié par Desnoireterres, IV, p. 374, d'après l'original du cabinet de Feuillet de Conches, t. I, n° 76.

## FRÉDÉRIC II A VOLTAIRE

[16 mars 1753.]

Il n'étoit pas nécessaire que vous prissiez le prétexte du besoin que vous me dites avoir des eaux de Plombières, pour me demander votre congé. Vous pouvez quitter mon service quand vous voudrez; mais avant de partir, faites moi remettre le contrat de votre engagement, la clef [de chambellan], la croix et le volume de poësies que je vous ai confié. Je souhaiterois que mes ouvrages eussent été seuls exposés à vos traits et à ceux de Kœnig. Je les sacrifie de bon cœur à ceux qui croient augmenter leur réputation en diminuant celle des autres; je n'ai ni la folie ni la vanité de certains auteurs. Les cabales des gens de lettres me paroissent l'opprobre de la littérature. Je n'en estime cependant pas moins les honnêtes gens qui les cultivent. Les chefs de cabale sont seuls avilis à mes yeux.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde <sup>1</sup>.

1. Frédéric II, *Œuvres* (édit. Preuss), XXII, 308-309. Cette lettre fut publiée dans les gazettes de Hollande et d'Utrecht avec la date ci-dessus.



## FRÉDÉRIC II A DARGET

Potsdam, avril 1753.

Je ne m'étonne pas qu'on parle chez vous de la querelle de nos beaux esprits : Voltaire est le plus méchant fou que je connusse de ma vie; il n'est bon qu'à lire. Vous ne sauriez imaginer toutes les duplicités, les fourberies et les infamies qu'il a fait ici; je suis indigné que tant d'esprit et tant de connaissances ne rendent pas les hommes meilleurs. J'ai pris le parti de Maupertuis, parce que c'est un fort honnête homme, et que l'autre avoit pris à tâche de le perdre; mais je ne me suis pas prêté à sa vengeance comme il l'auroit souhaité. Un peu trop d'amour-propre l'a rendu trop sensible aux manœuvres d'un singe qu'il devoit mépriser après qu'on l'avoit fouetté <sup>1</sup>.

1. Frédéric II, *Œuvres* (édit. Preuss), XX, p. 39.

## D'ARGENSON

27 avril 1753. — L'on vient de mettre à la Bastille le sieur *La Beaumelle*, qui a professé le droit public à Copenhague et a composé plusieurs écrits fort libres. Il a fait une critique du Siècle de Louis XIV par Voltaire, où il a noté ces choses injurieuses sur M. le duc d'*Orléans*, régent. C'est M. le duc d'*Orléans*, son petit-fils, qui a demandé cette punition.

Madame *Denis*, nièce de Voltaire, l'a aussi demandée, et voilà tout le Parnasse révolté contre Voltaire plus que jamais.

*Voltaire* regagne à présent du terrain, s'étant tourné vers les jésuites et les évêques. Il va revenir en France, triomphant plus que jamais, et écrira sans doute, en vue de la fortune dont il est insatiable, pour la cause Moliennienne <sup>1</sup>.

8 août. — L'on refuse au poète *Voltaire* la permission de rentrer en France. On cherche par ce petit article à plaire au roi de Prusse, en lui déplaisant comme on fait pour les choses principales <sup>2</sup>.

1. D'Argenson, *Mémoires* (édit. Jannet), IV, p. 133-134. Cf. édit. Rathery, VII, 3 (1<sup>er</sup> mai).

2. Idem, *ibid.*, p. 146.

## LA MARGRAVE DE BAIREUTH

A FRÉDÉRIC II

Le 29 de juin 1753.

... Je viens de recevoir un paquet de Voltaire et de M<sup>me</sup> Denis, que je prends la liberté de vous envoyer. Je suis fâchée qu'ils s'adressent à moi, mais de crainte d'être compromise dans cette mauvaise affaire, je vous envoie, mon très cher frère, ce que je reçois de leur part. La lettre de M<sup>me</sup> Denis montre de la conduite et de l'esprit, il paroît qu'elle n'est pas instruite des raisons qui vous ont porté à faire arrêter son oncle. S'il avait suivi ses conseils, il auroit agi plus sagement. Je le considère comme le plus indigne et misérable des hommes s'il a manqué de respect envers vous dans ses écrits ou dans ses paroles, une telle conduite ne peut que lui attirer le mépris des honnêtes gens. Un homme vif et bilieux comme lui entasse sottise sur sottise lorsqu'il a une fois commencé à en faire. Son âge, ses infirmités et sa réputation, qui est flétrie par cette catastrophe, m'inspirent cependant quelque compassion pour lui. Un homme réduit au désespoir est capable de tout. Vous trouverez peut-être, mon très cher frère, que j'ai encore trop de support pour lui en faveur de son esprit, mais vous ne désapprouverez pas que j'aie pour lui la pitié qu'on doit même aux coupables dès qu'ils sont malheureux, lors même qu'on est obligé de les punir. Son sort est pareil à celui de Tasse et de

Milton. Ils finirent leurs jours dans l'obscurité; il pourroit bien finir de même. Si l'effort que font les poètes à composer les poèmes épiques leur fait tourner la tête, nous pourrions bien être privés de ce genre de poésie à l'avenir, puisqu'il semble qu'il porte guignon à ceux qui s'y appliquent. Je vous demande mille pardons, mon très-cher frère, du griffonnage de cette lettre, ma tête toujours revêche et vraiment femelle en ce point m'empêche de la transcrire. Je suis avec toute la tendresse et le respect imaginables, mon très-cher frère, votre très-humble et très-obéissante sœur et servante,

WILHELMINE <sup>1</sup>.

1. Lettre publiée par Varnhagen von Ense (Moland, XXXVIII, n° 2613, p. 88).

## FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE

PORTRAIT DE M. DE VOLTAIRE <sup>1</sup>

1756.

La taille de M. *de Voltaire* est très mince, moyenne plutôt que grande : avec une constitution échauffée et atreilaire, et un visage décharné, il a un regard ardent et pénétrant, des yeux vifs et malins. Ses actions parfois absurdes par vivacité, paroissent animées du même feu que ses ouvrages. Semblable à un météore qui se présente et s'éclipse incessamment devant nos yeux, il nous éblouit par son lustre. Un homme d'une pareille constitution ne sauroit être que valétudinaire. C'est la lame qui use le fourreau. Gai par habitude, grave par régime, ouvert sans franchise, politique sans finesse, connoissant le monde et le négligeant, il est tour-à-tour *Aristippe et Diogène*, aimant le faste et méprisant les grands, il est sans gêne avec ses supérieurs, retenu envers ses égaux. Poli dès le premier abord il devient bientôt froid et vous glace. Il se plaît à la cour et s'en rebute. Avec un grand fond de sensibilité, il ne forme que peu de liaisons et ne s'abstient des plaisirs que faute de passion. S'il s'attache, c'est par légèreté plutôt que par choix. Il raisonne sans principes, et par là est sujet, comme tout autre, à des accès de folie. Avec une tête ouverte, il a un cœur corrompu; il pense sur tout, et

1. Ce portrait n'est qu'un « exercice littéraire » du roi de Prusse, d'après la Barre de Beaumarchais. Cf. ci-dessus, p. 71 et suiv.

tourne tout en ridicule. Libertin sans tempérament, il moralise sans avoir des mœurs. Vain au suprême degré, mais encore plus avaricieux que vain : il écrit moins pour la gloire que pour l'argent, ne travaillant, pour ainsi dire, que pour vivre : quoique fait pour jouir, il ne se lasse d'amasser. Tel est l'homme : voici l'auteur.

Nul poète ne fait des vers avec plus d'aisance; mais cette facilité le gâte, parce qu'il en abuse. Aucune de ses pièces n'est finie, car il ne se soucie pas de les retoucher avec attention. Ses vers sont riches, élégans et pleins d'esprit; cependant il réussiroit mieux dans l'histoire, s'il était moins prodigue de réflexions, et plus heureux dans ses comparaisons, par lesquelles néanmoins il a mérité des applaudissemens. Dans son dernier ouvrage, où il critique et corrige *Bayle*, il le copie et l'imité.

Un auteur qui veut écrire sans passion et sans préjugé doit, dit-on, n'avoir ni religion ni patrie; c'est presque le cas de *Voltaire*. Personne ne le taxera de partialité pour sa nation; il est au contraire possédé par la rage des vieux radoteurs qui vantent sans cesse le temps passé aux dépens du présent. *Voltaire* loue continuellement les différens pays de l'Europe, il n'y a que le sien dont il se plaigne. Sur la religion il ne s'est point formé de système : et sans quelque levain antijanséniste qui perce en plusieurs endroits de ses écrits, il posséderoit sans contredit cette indifférence et ce désintéressement si désirés pour former l'auteur.

Versé dans la littérature étrangère autant que dans la française, il n'est pas moins fort dans cette érudition mixte, si en vogue de nos jours. Il est politique, physicien, géomètre, enfin tout ce qu'il veut; mais manquant de force pour approfondir ces sciences, il n'a pu que les effleurer; sans beaucoup d'esprit, il ne brilleroit dans aucune. Son goût est plus délicat que juste. Il est satyrique agréable et ingénieux, mauvais critique, et amateur des

sciences abstraites. Il a l'imagination très vive, et ce qui paroîtra étrange, il n'a presque point d'invention. On lui reproche qu'en passant sans cesse d'une extrémité à l'autre il est tantôt philanthrope, tantôt cynique, tantôt panégyriste immodéré, tantôt satyrique outré. En un mot *Voltaire* voudroit être un homme extraordinaire, et il l'est très-certainement <sup>1</sup>.

1. Frédéric II, *Œuvres* (édit. Decker, Berlin, 1850), t. XV, p. 198-200. Formey, qui a reproduit ce morceau dans ses *Souvenirs d'un citoyen* (Berlin, 1780), t. I, p. 327-331, le fait précéder de cette note : « On le trouve à la fin du tome III des *Œuvres posthumes de Frédéric le grand, roi de Prusse*, 1788. Edit. de Bâle. Ce portrait est incontestablement fait par le Roi, et caractérise V. de manière à ne pas s'y méprendre. Je pourrois y faire des observations; mais cela me mèneroit trop loin. » Formey ajoute encore à la fin cette observation : « (Tout cela me paroît en général bien mal vû et mal exprimé. Il seroit superflu de disséquer ce morceau, qui a d'ailleurs des caractères d'authenticité non équivoque) ». Formey, après avoir reproduit le portrait par La Barre de Beaumarchais (*Amusemens littéraires*, etc., 1738, t. II, p. 259-262) et celui par d'Argenson, ajoute (p. 340) : « Tous ces portraits ne sont pas finis, parce que V. échappoit à tous les pinceaux. Peut-être que ses procédés avec moi sont ce qui est le plus propre à le caractériser. *Dixi.* »

## V

## DE BERLIN A GENÈVE

(1753-1754)

Voltaire quitta Berlin à la fin de mars 1753 et s'empessa de gagner la Saxe. Passant par Leipzig et Gotha (où il fut l'hôte du duc), Voltaire arriva à Francfort au mois de juin 1753, où il fut retenu par ordre du roi de Prusse. Sa nièce, madame Denis, était venue de Paris l'y rejoindre. Il passa ensuite à Mannheim, fut invité pendant une quinzaine chez l'Electeur palatin Charles-Théodore, puis gagna Strasbourg, s'arrêta à Colmar, traversa Dijon et se trouva à Lyon en novembre 1754. Le mois suivant, toujours travaillant avec son secrétaire Collini aux *Annales l'Empire*, il arrivait enfin à Genève, et s'installait bientôt à Saint-Jean, aux portes de la ville, dans une propriété qu'il dénomma *les Délices*. La dernière et plus glorieuse période de sa longue existence commençait.



## COLLINI <sup>1</sup>

J'arrivai à Potzdam le 10 avril 1752; Voltaire me reçut avec une bonté paternelle, sans morgue et sans prendre ce ton de supériorité que donne à certains hommes la fortune ou la réputation. Il fut toujours avec moi tel qu'il se montra dans cette première entrevue.

Son appartement, au château de Potzdam, était au rez-de-chaussée; une grande pièce, partagée en deux parties par une cloison, servait de logement au jeune Francheville et à moi. Le premier travail dont il me chargea, fut la copie d'un manuscrit dont le titre était alors : *Précis du siècle de Louis XIV*; cette copie était un fond de travail dont je ne devais m'occuper que lorsque je n'aurais pas autre chose à faire. Des pièces fugitives, des ouvrages

1. Naturaliste et historien, l'italien Come-Alexandre Collini ou Colini, qui fut le plus remarquable secrétaire de Voltaire, et remplaça auprès de lui Tinois, à partir du 10 avril 1752, naquit à Florence le 14 octobre 1727. Ayant quitté Voltaire en 1756, il devint, à Strasbourg, précepteur du fils du comte de Sauer, puis, sur la recommandation de son ancien maître, passa à la Cour palatine en 1759. Collini a publié, en 1784, des *Lettres sur les Allemands*, des *Considérations sur les montagnes volcaniques*, une *Dissertation sur l'histoire d'Allemagne*, etc., En 1761, il projeta une édition des œuvres de Voltaire, mais sans résultat. Ses deux ouvrages les plus intéressants pour nous sont : *Mon séjour auprès de Voltaire, et Lettres inédites que m'écrivit cet homme célèbre jusqu'à la dernière année de sa vie*, publiés par son fils (Paris, 1807), et les *Lettres inédites de Voltaire, de M<sup>me</sup> Denys et de Colini adressées à M. Dupont, avocat au Conseil souverain de Colmar* (Paris, 1821). Ce dernier ouvrage, qui comprend onze lettres de Collini, complète et rectifie sur plus d'un point le précédent; il montre à quel point le secrétaire avait su s'approprier le style de son maître. Il avait d'ailleurs collaboré à ses *Annales de l'Empire*. Collini mourut à Mannheim le 22 mars 1806.

commencés et des lettres à écrire sous sa dictée, composaient ma tâche de tous les jours.

... La première année de mon séjour auprès de Voltaire me laissa peu de momens à donner au plaisir; fécond et infatigable, il nous donnait l'exemple d'une activité soutenue; chaque jour d'ailleurs offrait un nouveau stimulant à mon zèle et à ma curiosité; je trouvais, dans mes occupations mêmes, des plaisirs toujours variés. Voltaire dînait dans sa chambre avec le jeune Francheville et moi, servi des cuisines de la cour; le soir il allait souper avec le monarque. De tems en tems, il était du voyage de Sans-Souci où il passait quelques jours avec le roi. Il nous laissait à Potzdam; mais nous nous rendions chaque matin auprès de lui <sup>1</sup>, et ne le quittions que munis de son travail de la veille <sup>2</sup>.

... Le 5 mars [1753], je fus très-occupé. Voltaire avait chez lui beaucoup de livres qui appartenaient à la bibliothèque du roi; il me chargea d'en faire la recherche et de les rendre, ce que j'exécutai. Je mis ensuite ses papiers en ordre et fis emballer ses effets. Ce jour même nous quittâmes la maison de M. de Francheville qui était située au centre de Berlin et nous nous rendîmes loin de là dans une autre du faubourg Stralau. Elle appartenait à un gros marchand nommé Schweiger, et sa position en formait une espèce de maison de campagne. Nous vécûmes onze jours dans cette solitude. Notre petit ménage était composé du maître, d'une cuisinière, d'un domestique et de moi, économe et directeur de la troupe. Malgré son éloigne-

1. Sans-Souci n'est qu'à une lieue de Potzdam (*Note de Collini*).

2. Collini, *Mon séjour auprès de Voltaire*, p. 30-31, 34.

ment de la ville, Voltaire recevait des visites. La comtesse de Bentinck, cette femme illustre et sensible, digne de gouverner un empire, lui fut constamment attachée et venait souvent lui apporter des consolations. Le médecin Coste était aussi au nombre de ses amis et lui prodiguait les secours de son art; il lui avait conseillé les eaux de Plombières. Cependant la permission n'arrivait pas; ces retards donnaient à Voltaire les plus grandes inquiétudes. Il craignait quelque événement funeste, et que l'on eût pris la résolution de l'empêcher de sortir du Brandebourg. Cette idée le tourmentait et lui donnait encore plus d'impatience.

J'allais quelquefois me promener avec lui dans un grand jardin dépendant de la maison. Lorsqu'il désirait être seul, il me disait : *à présent, laissez-moi un peu rêvasser.* C'était son expression, et il continuait sa promenade. Un soir, dans ce jardin, il me demanda si je saurais conduire un chariot attelé de deux chevaux. Je le fixai un moment, et comme je savais qu'il ne fallait pas contrarier sur-le-champ ses goûts, je lui répondis par l'affirmative. « Ecoutez, me dit-il, j'ai imaginé un moyen de sortir de ce pays. « Vous pourriez acheter deux chevaux. Il ne serait pas « difficile de faire ensuite emplette d'un chariot. Lorsqu'on « aura des chevaux, il ne paraîtra pas étrange que l'on « fasse une provision de foin. — Eh bien, monsieur, lui « dis-je, que ferons-nous du chariot, des chevaux et du « foin? — Le voici : nous emplirons le chariot de foin. Au « milieu du foin nous mettrons tout notre bagage. Je me « placerai, déguisé sur le foin, et me donnerai pour un curé « réformé qui va voir une de ses filles mariée dans un bourg « voisin. Vous serez mon voiturier. Nous suivrons la route « la plus courte pour gagner les frontières de la Saxe, où « nous vendrons chariot, chevaux et foin; après quoi « nous prendrons la poste pour nous rendre à Leipzig ».

Il ne pouvait s'empêcher de rire en me communiquant son projet, et il accompagna son récit de mille réflexions gaies et singulières. Je lui répondis que je ferais ce qu'il voudrait et que j'étais disposé à lui donner toutes les preuves de mon dévouement qui dépendaient de moi; mais que ne sachant pas l'allemand, je ne pourrais répondre aux questions qui me seraient adressées. Que d'ailleurs ne sachant pas très-bien conduire, je ne pouvais répondre de ne pas verser mon porteur dans quelque fossé, ce qui m'affligeroit beaucoup. Nous finîmes par rire ensemble de ce projet. Il ne tenait pas beaucoup à le réaliser, mais il aimait à imaginer des moyens de sortir d'un pays où il se regardait comme prisonnier. « Mon ami, me dit-il, si la « permission d'aller aux eaux ne vient sous peu de tems, « je saurai de manière ou d'autre sortir de l'île d'*Alcine* ». Depuis que l'on avait brûlé son livre <sup>1</sup>, il craignait plus que jamais les princes et les grands, et vantait, sans cesse, le bonheur de vivre libre et loin d'eux.

Enfin le roi envoya de Potzdam la permission d'aller à Plombières et témoigna à Voltaire le désir de le voir avant son départ. Sans perdre un moment nous fîmes nos malles et disposâmes tout pour quitter la Prusse. Nous partîmes de Berlin et arrivâmes à Potzdam à sept heures du soir. Voltaire occupa au château le même appartement qu'il avait eu d'abord, mais cette fois il ne fit pas un long séjour dans cette fameuse résidence de Frédéric. Il laissa emballés ses papiers et ses effets. Le 19, après dîner, il se rendit dans le cabinet du roi. Leur entretien dura deux heures, il y avait deux mois qu'ils ne s'étaient vus. Au sortir de cette entrevue, qui dut former une scène intéressante entre d'aussi grands acteurs, Voltaire avait l'air tellement satisfait, qu'il me fut facile de juger que la

1. *Le Docteur Akakia*. Cf. ci-dessus, p. 212 et suiv.

paix était faite. En effet, j'appris de lui que Frédéric était entièrement revenu à la confiance et à l'amitié, et que Maupertuis lui-même avait été dans quelques saillies immolé à la réconciliation <sup>1</sup>.

... Nous partîmes de Wabern <sup>2</sup> le 30 mai au matin, et arrivâmes le soir à Marbourg <sup>3</sup>. Nous avions, le lendemain, fait à peine une lieue, lorsque Voltaire ordonna au postillon d'arrêter. Il faisait usage de tabac, et ne retrouvait ni dans ses poches ni dans celles de la voiture la tabatière d'or dont il se servait.

Je m'aperçois que, depuis notre départ de Potzdam, je n'ai pas rendu compte de la manière dont Voltaire voyageait. Il avait sa propre voiture. C'était un carrosse coupé, large, commode, bien suspendu, garni partout de poches et de magasins. Le derrière était chargé de deux malles, et le devant, de quelques valises. Sur le banc étaient placés deux domestiques, dont un était de Potzdam et servait de copiste. Quatre chevaux de poste, et quelquefois six, selon la nature des chemins, étaient attelés à la voiture. Ces détails ne sont rien par eux-mêmes, mais ils font connaître la manière de voyager d'un homme de lettres qui avait su se créer une fortune égale à sa réputation. Voltaire et moi occupions l'intérieur de la voiture, avec deux ou trois portefeuilles qui renfermaient les manuscrits dont il faisait

1. Collini, *Mon séjour*, p. 52-56. La dernière entrevue de Voltaire avec Frédéric eut lieu le 26 mars 1753 (Voir ci-dessus les souvenirs de D. Thiébault). Voltaire se rendit immédiatement à Leipzig, où il resta 22 ou 23 jours, jusqu'au 18 avril, qu'il partit pour Gotha; il y descendit à l'auberge des Hallebardes. Le grand-duc l'y fit chercher. Il quitta Gotha le 25 et arriva à Cassel le 26, où il apprit non sans étonnement que s'y trouvait Pöellnitz. Le 30 au soir, il couchait à Marbourg, d'où il repartait le lendemain matin pour Francfort-sur-Mein. Il y arriva le 31 au soir.

2. Résidence du duc de Saxe-Gotha.

3. En Hesse, entre Cassel et Francfort-sur-Mein.

le plus de cas, et une cassette où étaient son or, ses lettres de change et ses effets les plus précieux. C'est avec ce train qu'il parcourait alors l'Allemagne. Aussi à chaque poste et dans chaque auberge étions-nous abordés et reçus à la portière avec tout le respect que l'on porte à l'opulence. Ici c'était M. le baron de Voltaire, là M. le comte ou M. le chambellan, et presque partout c'était Son Excellence qui arrivait. J'ai encore des mémoires d'aubergistes qui portent : « Pour Son Excellence M. le Comte de Voltaire, avec secrétaire et suite ». Toutes ces scènes divertissaient le philosophe, qui méprisait ces titres dont la vanité se repaît avec complaisance, et nous en riions ensemble de bon cœur.

Ce n'était point non plus par vanité qu'il voyageait de la sorte. Déjà vieux et malade, il aimait et aima toujours les commodités de la vie. Il était fort riche et faisait un noble usage de sa fortune. Ceux qui ont voulu faire passer Voltaire pour un avare, le connaissaient bien peu. Il avait pour l'argent les mêmes principes que pour le tems; il fallait, selon lui, économiser pour être libéral. Dès son entrée dans la carrière des lettres, il visa à l'indépendance, et la richesse lui parut le plus sûr moyen d'y parvenir. L'immense produit de la souscription de *la Henriade* fut placé dans des entreprises sûres et légitimes; ses capitaux s'accrurent par quelques épargnes sur les revenus, bientôt il se trouva en état de tenir un rang, de ne dépendre de personne, pas même des libraires auxquels, à dater de son établissement à Ferney, il abandonna ses œuvres sans aucune rétribution. Que serait-il devenu, après son départ de Potzdam, sans les ressources qu'il s'était ménagées? Aurait-il eu les moyens de bâtir des châteaux, d'acheter des terres, de créer cet asile où il vécut les vingt dernières années de sa vie, libre et tranquille. Il eût donc fallu dévorer les affronts des Maupertuis, pour se maintenir auprès

de Frédéric, ou mendier les faveurs d'un autre prince. Alors, point d'indépendance, et sans l'indépendance, le génie perd sa vigueur, l'imagination resserrée ne produit plus rien de grand, l'homme de lettres imprime à ses ouvrages le cachet de sa servitude. Que les écrivains, dénués de fortune, imitent Voltaire; alors, peut-être, ne seront-ils pas exposés à une vieillesse languissante et infortunée.

Revenons à Marbourg, ou plutôt à l'endroit où nous nous arrêtàmes lorsque Voltaire s'aperçut qu'il n'avait pas sa tabatière. Il ne montra point dans cette occasion l'inquiétude qui eût agité un homme attaché à l'argent; la boîte cependant était d'un grand prix. Nous tîmes sur-le-champ conseil, sans sortir de la voiture. Voltaire croyait avoir laissé cette tabatière dans la maison de poste de Marbourg. Envoyer un domestique ou le postillon à cheval pour en faire la recherche, c'était s'exposer à ne jamais la ravoir : je m'offre à faire cette course à pied, et je pars comme un trait; j'arrive essoufflé, j'entre dans la maison de la poste, tout y était encore tranquille; je monte sans être vu à la chambre dans laquelle Voltaire avait couché, elle était ouverte. Rien sur la commode, rien sur les tables et sur le lit. A côté de ce dernier meuble, était une table de nuit que couvrait un pan de rideau; je le soulève, et j'aperçois la tabatière : m'en emparer, descendre les escaliers, et sortir de la maison, tout cela fut l'affaire d'un moment. Je cours rejoindre le carrosse, aussi joyeux que Jason après la conquête de la toison d'or. Ce bijou, d'une grande valeur, était un de ces dons que les princes prodiguaient à Voltaire comme un témoignage de leur estime; il était doublement précieux. Mon illustre compagnon de voyage le retrouva avec plaisir, mais aussi avec la modération du désintéressement; il me parut plus affecté de la peine que j'avais prise que joyeux



d'avoir recouvré sa tabatière. C'est, il me semble, dans de pareilles occasions que l'homme se montre tel qu'il est, et que l'on peut juger son âme et ses passions.

Nous continuâmes notre route; et après avoir traversé Giessen, Butzbach et Friedberg, dont nous visitâmes les salines, nous arrivâmes à Francfort-sur-le-Mein vers les huit heures du soir.

Nous nous disposions à partir le lendemain, les chevaux de poste et la voiture étaient prêts, lorsqu'un nommé Freytag, résident du roi de Prusse, se présente, escorté d'un officier recruteur et d'un bourgeois de mauvaise mine. Ce cortège surprit beaucoup Voltaire. Le résident l'aborda, et lui dit en baragouinant qu'il avait reçu l'ordre de lui demander la croix de l'ordre du Mérite, la clef de chambellan, les lettres ou papiers de la main de Frédéric, et l'œuvre de *poëshie* du roi son maître.

Voltaire rendit sur-le-champ la croix et la clef; il ouvrit ses malles et ses portefeuilles, et dit à ces messieurs qu'ils pouvaient prendre tous les papiers de la main d'un roi; qu'à l'égard de l'œuvre de *poëshie*, il l'avait laissée à Leipsick, dans une caisse destinée pour Strasbourg; mais qu'il allait écrire dans le moment pour la faire venir à Francfort, et qu'il resterait dans la ville jusqu'à ce qu'elle fût arrivée. Cet arrangement fut ratifié et signé des deux côtés. Freytag écrivit ce billet : « Monsir, sitôt le gros ballot de Leipzig sera ici, où est l'œuvre de *poëshie* du roi mon maître, et l'œuvre de *poëshie* rendu à moi, vous pourrez partir où vous paraîtra bon. A Francfort, 1<sup>er</sup> juin 1753. FREYTAG, résident du roi mon maître ». Voltaire écrivit au bas du billet : « Bon pour l'œuvre de *poëshie* du roi votre maître. VOLTAIRE ».

Après cette assurance de la part du résident, Voltaire crut devoir rester tranquille jusqu'à l'arrivée de la caisse. Il fit part de ce contre-temps à M<sup>me</sup> Denis, qui l'attendait



à Strasbourg; et, sans inquiétude pour l'avenir, comme sans ressentiment du passé, il continua de travailler aux *Annales de l'Empire*. M<sup>me</sup> Denis, à la réception de cette lettre, se rendit à Francfort sans perdre un instant. Je la vis alors pour la première fois, et je ne prévoyais pas que, victime de son dévouement, elle se trouverait enveloppée dans la catastrophe qui menaçait son oncle.

La caisse renfermant l'œuvre de *poëshie* arriva le 17 juin; elle fut portée le jour même chez Freytag. J'allai le lendemain pour être présent à l'ouverture, et le prévenir que, conformément au billet que lui Freytag avait signé, Voltaire se proposait de partir sous trois heures; il me répondit brusquement qu'il n'avait pas le temps, et que l'on ouvrirait la caisse dans l'après-dînée. Je retourne à l'heure convenue; on me dit que de nouveaux ordres du roi enjoignent de tout suspendre et de laisser les choses dans l'état où elles sont. Je reviens, presque découragé, retrouver Voltaire, et lui rendre compte de mes démarches. Il se transporte chez le résident et demande communication des ordres du roi. Freytag balbutie, refuse, et vomit force injures.

Voltaire, irrité, craignant des événements plus funestes et se croyant libre d'user de la faculté que lui donnait l'écrit du résident, prit la résolution de s'évader. Voici quel était son plan : il devait laisser la caisse entre les mains de Freytag; M<sup>me</sup> Denis serait restée avec nos malles, pour attendre l'issue de cette odieuse et singulière aventure; Voltaire et moi devions partir, emportant seulement quelques valises, les manuscrits et l'argent<sup>1</sup> renfermés dans la cassette. J'arrêtai en conséquence une voiture de louage,

1. On prétend que Beaumarchais a dit : « Si l'on m'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame, je commencerais par me sauver et je discuterais ensuite » (*Note de Collini*). On attribue ce mot au président de Lamoignon (*Beuchot*).

et préparai tout pour notre départ, qui ressemblait assez à la fuite de deux coupables.

A l'heure convenue, nous trouvâmes le moyen de sortir de l'auberge sans être remarqués. Nous arrivâmes heureusement jusqu'au carrosse de louage; un domestique nous suivait, chargé de deux portefeuilles et de la cassette; nous partîmes avec l'espoir d'être enfin délivrés de Freytag et de ses gens. Arrivés à la porte de la ville qui conduit au chemin de Mayence, on arrête le carrosse, et l'on court instruire le résident de notre tentative d'évasion. En attendant qu'il arrivât, Voltaire expédie son domestique à M<sup>me</sup> Denis. Freytag paraît bientôt dans une voiture escortée par des soldats, et nous y fait monter en accompagnant cet ordre d'imprécations et d'injures. Oubliant qu'il représente le roi son maître, il monte avec nous, et, comme un exempt de police, nous conduit ainsi à travers la ville et au milieu de la populace attroupée.

On nous conduisit de la sorte chez un marchand nommé Schmith (*sic*), qui avait le titre de conseiller du roi de Prusse, et était le suppléant de Freytag. La porte est barricadée et des factionnaires apostés pour contenir le peuple assemblé. Nous sommes conduits dans un comptoir; des commis, des valets et des servantes, nous entourent; M<sup>me</sup> Schmith passe devant Voltaire d'un air dédaigneux, et vient écouter le récit de Freytag qui raconte de l'air d'un matamore comment il est parvenu à faire cette importante capture, et vante avec emphase son adresse et son courage.

Quel contraste! Que l'on se représente l'auteur de *la Henriade* et de *Mérope*, celui que Frédéric avait nommé son ami, ce grand homme qui de son vivant reçut à Paris, au milieu du public enivré, les honneurs de l'apothéose, entouré de cette valetaille, accablé d'injures, traité comme un vil scélérat, abandonné aux insultes des plus

grossiers et des plus méchants des hommes, et n'ayant d'autres armes que sa rage et son indignation!

On s'empare de nos effets et de la cassette; on nous fait remettre tout l'argent que nous avions dans nos poches; on enlève à Voltaire sa montre, sa tabatière, et quelques bijoux qu'il portait sur lui; il demande une reconnaissance, on la refuse : « Comptez cet argent, dit Schmith à ses commis; ce sont des drôles capables de soutenir qu'il y en avait une fois autant ». Je demande de quel droit on m'arrête, et j'insiste fortement pour qu'il soit dressé un procès-verbal. Je suis menacé d'être jeté dans un corps de garde. Voltaire réclame sa tabatière, parce qu'il ne peut se passer de tabac; on lui répond que l'usage est de *s'emparer de tout*.

Ses yeux étincelaient de fureur, et se levaient de temps en temps vers les miens, comme pour les interroger. Tout à coup, apercevant une porte entr'ouverte, il s'y précipite et sort. M<sup>me</sup> Schmith compose une escouade de courtauts de boutique et de trois servantes, se met à leur tête, et court après le fugitif. « Ne puis-je donc, s'écria-t-il, pourvoir aux besoins de la nature? » On le lui permet; on se range en cercle autour de lui, on le ramène après cette opération.

En rentrant dans le comptoir, Schmith, qui se croit offensé personnellement, lui crie : « Malheureux! vous serez traité sans pitié et sans ménagement », et la valetaille recommence ses criailleries. Voltaire, hors de lui, s'élance une seconde fois dans la cour; on le ramène une seconde fois.

Cette scène avait altéré le résident et toute sa séquelle : Schmith fit apporter du vin, et l'on se mit à trinquer à la santé de Son Excellence monseigneur Freytag. Sur ces entrefaites arriva un nommé Dorn, espèce de fanfaron que l'on avait envoyé sur une charrette à notre poursuite.

Apprenant aux portes de la ville que Voltaire venait d'être arrêté, il rebrousse chemin, arrive au comptoir, et s'écrie : « Si je l'avais attrapé en route, je lui aurais brûlé la cervelle ! » On verra bientôt qu'il craignait plus pour la sienne qu'il n'était redoutable pour celle des autres.

Après deux heures d'attente, il fut question d'emmener les prisonniers. Les portefeuilles et la cassette furent jetés dans une malle vide qui fut fermée avec un cadenas, et scellée d'un papier cacheté des armes de Voltaire et du chiffre de Schmith. Dorn fut chargé de nous conduire. Il nous fit entrer dans une mauvaise gargote, à l'enseigne du Bouc, où douze soldats, commandés par un bas-officier, nous attendaient. Là, Voltaire fut enfermé dans une chambre avec trois soldats portant la baïonnette au bout du fusil ; je fus séparé de lui, et gardé de même. Et c'est à Francfort, dans une ville qualifiée *libre*, que l'on insulta Voltaire, que l'on viola le droit sacré des gens, que l'on oublia des formalités qui eussent été observées à l'égard d'un voleur de grand chemin ! Cette ville permit que l'on m'arrêtât, moi étranger à cette affaire, contre qui il n'existait aucun ordre ; que l'on me volât mon argent, et que je fusse gardé à vue comme un malfaiteur. Dussé-je vivre des siècles, je n'oublierai jamais ces atrocités.

Madame Denis n'avait point abandonné son oncle. A peine eut-elle appris que Voltaire venait d'être arrêté qu'elle se hâta d'aller porter ses réclamations au bourgmestre. Celui-ci, homme faible et borné, avait été séduit par Schmith. Non-seulement il refusa d'être juste et d'écouter Madame Denis, mais encore il lui ordonna de garder les arrêts dans son auberge. Ceci explique pourquoi, Voltaire fut privé des secours de sa nièce pendant la scène scandaleuse du comptoir.

Depuis sa détention à la Bastille, Voltaire n'eut jamais à souffrir un traitement aussi désagréable. Que La Beau-

melle écrivît contre lui et contre ses ouvrages, il ne tardait pas à anéantir La Beaumelle; que Fréron publiât périodiquement des invectives, *le Pauvre Diable* et *l'Ecossaise* vengeaient la littérature de ce despote injuste et intolérant; que la Sorbonne et le parlement fissent brûler ses ouvrages et l'accusassent d'athéisme, il se vengeait en élevant des temples à l'Eternel et en faisant de bonnes actions <sup>1</sup>. Mais, à Francfort, il se trouva livré à des hommes qui ignoraient les égards dus aux grands talents, dont l'extravagance égalait la grossièreté, et qui croyaient donner une preuve de zèle à leur souverain en outrageant de la manière la plus cruelle un homme qui était à leurs yeux un grand coupable, par cette seule raison que la demande de Frédéric annonçait une disgrâce. Ce n'est pas la première fois que les subalternes ont abusé du nom de leur maître et outre-passé ses ordres. L'ignorance des agents est plus à craindre que la sévérité éclairée du souverain. Il est en tout une mesure que peu d'hommes savent apprécier.

Je ne dois pas oublier une anecdote qui donnera une idée du désintéressement de Voltaire. Lorsque nous fûmes arrêtés à la porte de Francfort, et tandis que nous attendions dans la voiture la décision de *monseigneur Freytag*, il tira quelques papiers de l'un de ses portefeuilles, et dit, en me les remettant : *Cachez cela sur vous*. Je les cachai dans ce vêtement qu'un écrivain a nommé le vêtement nécessaire, bien décidé à empêcher toutes les perquisitions qu'on voudrait faire dans cet asile. Le soir, à l'auberge du Bouc, trois soldats me gardaient dans ma chambre, et

1. Il est constant que Louis XV fut tellement assiégé par les évêques et par la Sorbonne que l'on fut sur le point d'obtenir contre Voltaire une lettre de cachet. Il ne dut son salut qu'aux bienfaits qu'il répandait autour de lui, et qui furent révélés au roi par ses amis. De grands seigneurs, à qui il avait prêté des sommes considérables, étaient au nombre de ses persécuteurs (*Note de Collini*).

ne me perdisse pas de vue. Je brûlais cependant de connaître ces papiers, que je croyais de la plus grande importance, dans l'acception ordinairement donnée à ce mot. Pour satisfaire ma curiosité et tromper la vigilance de mes surveillants, je me couchai tout habillé; caché par mes rideaux, je tirai doucement le précieux dépôt du lieu où je l'avais mis; c'était ce que Voltaire avait fait du poëme de *la Pucelle*. Il avait prévu que si cet ouvrage venait à se perdre, ou à tomber au pouvoir de ses ennemis, il lui serait impossible de le refaire. Je le sauvai. Telle était la passion de ce grand homme pour ses ouvrages. Il préférerait la perte des richesses à la perte des productions de son génie.

Son cœur était bon et compatissant, il attendait de ses semblables les mêmes qualités. Tandis qu'il était dans la cour de Schmith, occupé à satisfaire un besoin de la nature, on vint m'appeler, et me dire d'aller le secourir. Je sors, je le trouve dans un coin de la cour. entouré de personnes qui l'observaient, de crainte qu'il ne prît la fuite, et je le vois courbé, se mettant les doigts dans la bouche, et faisant des efforts pour vomir. Je m'écrie, effrayé : « Vous trouvez-vous donc mal? » Il me regarde, des larmes sortaient de ses yeux; il me dit à voix basse : *Fingo... fingo...* (Je fais semblant). Ces mots me rassurèrent; je fis semblant de croire qu'il n'était pas bien, et je lui donnai le bras pour rentrer dans le comptoir. Il croyait par ce stratagème apaiser la fureur de cette canaille, et la porter à le traiter avec plus de modération.

Le redoutable Dorn, après nous avoir déposés à l'auberge du Bouc, se transporta avec des soldats à celle du Lion d'or, où M<sup>me</sup> Denis gardait les arrêts par l'ordre du bourgmestre. Il laissa son escouade dans l'escalier, et se présenta à cette dame, en lui disant que son oncle voulait la voir. et qu'il venait pour la conduire auprès de lui. Ignorant ce qui venait de se passer chez Schmith, elle s'empressa de

sortir; Dorn lui donna le bras. A peine fut-elle sortie de l'auberge, que les trois soldats l'entourèrent, et la conduisirent, non pas auprès de son oncle, mais à l'auberge du Bouc, où on la logea dans un galetas meublé d'un petit lit, n'ayant, pour me servir des expressions de Voltaire, que des soldats pour femmes de chambre, et leurs baïonnettes pour rideaux. Dorn eut l'insolence de se faire apporter à souper, et, sans s'inquiéter des convulsions horribles dans lesquelles une pareille aventure avait jeté M<sup>me</sup> Denis, il se mit à manger, et à vider bouteille sur bouteille.

Cependant Freytag et Schmith firent des réflexions : ils s'aperçurent que des irrégularités monstrueuses pouvaient rendre cette affaire très mauvaise pour eux. Une lettre arrivée de Potzdam indiquait clairement que le roi de Prusse ignorait les vexations commises en son nom. Le lendemain de cette scène, on vint annoncer à M<sup>me</sup> Denis et à moi que nous avions la liberté de nous promener dans la maison, mais non d'en sortir. L'œuvre de *poëshie* fut remis, et les billets que Voltaire et Freytag s'étaient faits furent échangés.

Freytag fit transporter à la gargote la malle qui contenait les papiers, l'argent et les bijoux. Avant d'en faire, l'ouverture, il donna à signer à Voltaire un billet par lequel celui-ci s'obligeait à payer les frais de capture et d'emprisonnement. Une clause de ce singulier écrit était que les deux parties ne parleraient jamais de ce qui venait de se passer, les frais avaient été fixés à cent vingt-huit écus d'Allemagne. J'étais occupé à faire un double de l'acte, lorsque Schmith arriva. Il lut le papier, et, prévoyant sans doute, par la facilité avec laquelle Voltaire avait consenti à le signer, l'usage terrible qu'il en pouvait faire quelque jour, il déchira le brouillon et la copie en disant : « Ces précautions sont inutiles entre gens comme nous ».



Freytag et Schmith partirent avec cent vingt-huit écus d'Allemagne. Voltaire visita la malle dont on s'était emparé la veille sans remplir aucune formalité. Il reconnut que ces messieurs l'avaient ouverte, et s'étaient approprié une partie de son argent. Il se plaignit hautement de cette escroquerie; mais messieurs les représentants du roi de Prusse avaient à Francfort une réputation si bien établie qu'il fut impossible d'obtenir aucune restitution.

Cependant nous étions encore détenus dans la plus détestable gargote de l'Allemagne, et nous ne concevions pas pourquoi on nous retenait, puisque tout était fini. Le lendemain, Dorn parut, et dit *qu'il fallait présenter une supplique à Son Excellence monseigneur de Freytag.* et l'adresser en même temps à M. de Schmith. « Je suis persuadé qu'ils feront tout ce que vous désirez, ajouta-t-il; croyez-moi, M. Freytag est un gracieux seigneur ». M<sup>me</sup> Denis n'en voulut rien faire. Ce misérable faisait l'officieux pour qu'on lui donnât quelque argent. Un louis le rendit le plus humble des hommes, et l'excès de ses remerciements nous prouva que dans d'autres occasions il ne vendait pas cher ses services.

Le secrétaire de la ville vint nous visiter. Après avoir pris des informations, il s'aperçut que le bourgmestre avait été trompé. Il fit donner à M<sup>me</sup> Denis et à moi la liberté de sortir; Voltaire eut la maison pour prison, jusqu'à ce qu'on eût reçu de Potzdam des ordres positifs. Mais, craignant de garder longtemps les arrêts s'il s'en reposait sur ces messieurs, il écrivit une lettre à l'abbé de Prades, lecteur de Frédéric. Le 5 juillet 1753, il en reçut une réponse précise qui mit un terme à tout ce scandale, et lui rendit toute sa liberté, non pas par le ministère de Freytag et de Schmith, mais par celui du magistrat de la ville.

Le lendemain 6, nous rentrâmes à l'auberge du Lion d'or. Voltaire fit aussitôt venir un notaire, devant lequel



il protesta solennellement de toutes les vexations et injustices commises à son égard. Je fis aussi ma protestation, et nous préparâmes notre départ pour le lendemain.

Peu s'en fallut qu'un mouvement de vivacité de Voltaire ne nous retînt encore à Francfort, et ne nous replongeât dans de nouveaux malheurs. Le matin, avant de partir, je chargeai deux pistolets que nous avions ordinairement dans la voiture. En ce moment, Dorn passa doucement dans le corridor et devant la chambre, dont la porte était ouverte. Voltaire l'aperçoit dans l'attitude d'un homme qui espionne. Le souvenir du passé allume sa colère; il se saisit d'un pistolet, et se précipite vers Dorn. Je n'eus que le temps de m'écrier et de l'arrêter. Le *brave*, effrayé, prit la fuite, et peu s'en fallut qu'il ne se précipitât du haut en bas de l'escalier. Il courut chez un commissaire, qui se mit aussitôt en devoir de verbaliser. Le secrétaire de la ville, le seul homme qui dans toute l'affaire se montra impartial, arrangea tout, et le même jour nous quittâmes Francfort. M<sup>me</sup> Denis y resta encore un jour pour quelques arrangements, et partit ensuite pour Paris <sup>1</sup>.

1. Collini, *Mon séjour auprès de Voltaire*, p. 71-90.

## EXTRAIT DE *OBER-POSTAMT-ZEITUNG*

DE FRANCFORT (3 juin 1753)

Dans la nuit d'avant-hier, le célèbre poète Voltaire est arrivé ici et descendu à l'auberge du Lion d'or. Son mauvais état de santé ne lui permet pas de sortir, et certaines affaires l'obligeront probablement à passer quelques temps dans notre ville <sup>1</sup>.

1. Cité par Bettina Strauss, *la Culture française à Francfort au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Paris, 1911), p. 255.

M<sup>me</sup> DENIS AU COMTE D'ARGENSON <sup>1</sup>

*(Pour monseigneur le comte d'Argenson, en main propre).*

Francfort-sur-le-Mein, 11 juin 1753.

Monseigneur, je suis arrivée malade à Francfort, où j'ai trouvé mon oncle presque mourant. Je ne puis le mener à Plombières; il n'en a ni la force ni le pouvoir. Un ministre du roi de Prusse l'a arrêté à Francfort dès le 1<sup>er</sup> juin. quoi qu'il ait un congé absolu de ce monarque, et qu'il ne soit plus à lui. On lui redemande seulement un volume des poésies de Sa Majesté prussienne dont Sa Majesté avoit fait présent à mon oncle, et qu'il lui avoit permis d'emporter. Il n'avoit pas ce livre avec lui; il étoit dans une grande caisse qui doit être, je crois, à Hambourg. Il s'est soumis avec respect à rester prisonnier dans son auberge, quoique mourant, jusqu'à ce que ce livre fût à Francfort; et, pour mieux faire voir sa bonne foi respectueuse, il a écrit que la caisse fût envoyée directement au résident du roi de Prusse à Francfort; afin que, s'il y avoit dans cette caisse quelque chose que Sa Majesté prussienne redemandât encore, elle eût satisfaction sur-le-champ. Il remit, pour nouvelle sûreté, ses papiers de littérature et d'affaires entre les mains du résident, et celui-ci lui donna deux billets conçus en ces termes :

1. Cf. ci-dessus, p. 257. D'Argenson étoit alors ministre des Affaires étrangères. En même temps, M<sup>me</sup> Denis s'adressait à M<sup>me</sup> de Pompadour dans les mêmes termes (20 juin) et à la margrave de Baireuth.

« Monsieur, sitôt le ballot que vous dites d'être à Ham-  
« bourg ou Leipzig sera revenu, où est l'œuvre de poésie du  
« roi mon maître, et l'œuvre de poésie rendu à moi, vous  
« pourrez partir où bon vous semblera .

« FREYTAG.

« 1<sup>er</sup> juin »

« J'ai reçu de M. de Voltaire deux paquets d'écriture  
« cachetés, et que je lui rendrai après avoir reçu la grande  
« malle où est l'œuvre de poésie que le roi demande

« FREYTAG.

« 1<sup>er</sup> juin. »

J'ai été d'autant plus frappée d'un tel coup, que je portois avec moi, pour ma consolation et pour mon assurance, la copie de la lettre que le roi de Prusse ordonna à mon oncle de m'envoyer, en 1750, pour nous rassurer dans nos alarmes quand il le fit rester à son service. On sait que Sa Majesté prussienne l'avoit appelé par quatre lettres consécutives, et qu'il ne se rendit aux instances les plus pressantes et les plus inouïes qu'à condition expresse que cette démarche ne déplairait pas au roi son maître, qu'il ne feroit aucun serment, qu'il lui seroit libre de voyager, et que sa place de chambellan ne seroit qu'un titre sans fonctions, qu'il n'acceptoit que parce qu'il faut en avoir un absolument dans une cour d'Allemagne.

Mon oncle a travaillé assidûment pendant deux ans à perfectionner les talens du roi de Prusse; il l'a servi avec un zèle dont il n'y a pas d'exemples. La récompense qu'il reçoit est cruelle. J'ai pris la liberté d'écrire à ce prince une lettre trempée de mes larmes. Je dicte ce

mémoire à un homme sûr, ne pouvant écrire, ayant été saignée deux fois, et mon oncle étant dans son lit, sans secours <sup>1</sup>.

*Deuxième lettre de M<sup>me</sup> Denis au comte d'Argenson,  
ministre de la guerre.*

(En main propre).

Monseigneur, à peine ai-je recouvré l'usage de mes sens, que je les emploie à vous rendre compte de notre cruelle situation. Je vous envoie cette requête au roi. Vous en ferez ce qu'il vous plaira. Du moins elle servira à vous instruire.

J'ai été à la mort. Mon oncle est toujours fort malade, et nous ignorons quand tout ceci finira. Plaignez-nous et aimez-nous toujours; notre attachement pour vous égale notre respect.

DENIS <sup>2</sup>.

1. D'Argenson, *Mémoires* (édit. Jannet), V, p. 50-52. Voltaire ajouta ce post-scriptum : « Voilà la cruelle situation où je me trouve. Je n'ai pas la force de vous écrire de ma main. Je vous conjure de lire la lettre du roi de Prusse ci-jointe. Quelque connoissance que vous ayez du cœur humain, vous serez peut-être surpris; mais vous le serez peut-être encore davantage des choses que j'aurai à vous dire à mon retour. »

2. Idem, *ibid.*, V, p. 53. Cette lettre est sans date.

## RAPPORT DU PRÉSIDENT VON FREYTAG

A. VON FREDERSDORF <sup>1</sup>

MONSIEUR,

Très honoré conseiller intime de guerre!

23 juin.

... Ce fut vers trois heures après-midi, le mercredi 20, que l'espion posté par moi-même au Lion [d'or], quartier du von Voltaire, m'apporta hors d'haleine, la nouvelle que le Voltaire s'était échappé. Par malheur ni mon secrétaire ni aucun domestique n'étaient à la maison; j'eus recours en cette nécessité à tout le voisinage, envoyai *per posto* des messagers sur les trois grandes routes de Hanau, Friedberg et Mayence, je me jetai en hâte dans mes habits, et courus comme un coureur au Lion, où j'appris que von Voltaire était allé, vêtu d'un costume de velours noir à l'auberge de la Couronne impériale et y avait arrêté une Retourchaise de Mayence [et] s'était lui-même réellement embarqué. Le baron Münch, chancelier de l'Electeur de Trêves à Worms, fut assez aimable pour

1. Ce Freytag était résident du roi de Prusse à Francfort. Fredesdorf avait donné l'ordre, le 11 avril d'arrêter « réellement » Voltaire et « sans compliment ». Le 29, il ordonnait de le retenir jusqu'à ce qu'il eût livré exactement les manuscrits du roi.

Schmidt, marchand et bourgeois de Francfort, conseiller aulique du roi de Prusse, depuis 1750, était l'adjoint commercial de Freytag.

mettre à ma disposition *in hoc flagranti* son carrosse d'Etat à six fenêtres, stationnant devant le Lion. J'envoyai un coureur en avant vers la porte de Mayence pour retenir le von Voltaire jusqu'à ce que j'arrive; mais je me transportai d'abord chez mon assistant, M. le conseiller aulique Schmitd, qui, par une malchance plus grande encore, n'était pas à la maison, mais il était à une demi-lieue de la ville dans sa *maison de campagne*<sup>1</sup>; un de ses employés de commerce partit au galop en dix minutes, puis il se rendit en toute diligence chez le bourgmestre gouvernant, de l'intervention duquel je parlerai plus loin.

Moi, le conseiller de guerre, atteignis le Voltaire avec son secrétaire italien dans une chaise à trois hellers juste sous la barrière, — en route, il avait perdu dans la ville ses tablettes, alors il s'était arrêté à peu près quatre minutes pour les chercher, autrement je ne l'aurais plus trouvé sur le territoire de Francfort; le sous-officier eut assez de déférence vis-à-vis d'un ministre royal pour arrêter tout de suite le Voltaire, et là seulement j'ai vu ce que sont ces deux gens-là; les pires bandits n'auraient pu faire de tels *mouvements*, pour s'échapper de là. Il me dit entre autres en pleine figure que j'avais fait exiger de lui 1000 thaler avec la promesse de le laisser aller; il me nia tout ce qu'il avait promis; il me dit même qu'il avait été plusieurs fois chez moi; et le jeune secrétaire qui paraît d'ailleurs avoir beaucoup d'*esprit*, confirmait tout cela avec une effronterie telle que je n'en avais encore jamais vu au monde. Cependant je dus le laisser au destin auprès d'un sous-officier avec 6 hommes, et je me hâtai à la Hauptwache, et de là chez le bourgmestre.

... Celui-ci me fit d'abord des difficultés, en partie parce qu'il n'avait pas de réquisition du roi, en partie parce que

1. Les mots en *italiques* sont en français dans le texte.

Voltaire était au service du roi de Prusse; mais ma *présence* et l'ordre de réquisition *sub C*, ci-joint, qui cependant ne fut expédié et signé par nous deux que le lendemain matin<sup>1</sup>, fit que, malgré toute la kabale faite par lui Voltaire, le bourgmestre consentit à l'arrestation et promit l'extradition contre les *reversales* accoutumées; et cette ordonnance provisoire du bourgmestre fut confirmée jeudi matin par une décision du Conseil *in pleno*, et à moi-même remise par un secrétaire de la Ville, avec l'assurance de [son] dévouement indéfectible le plus soumis à Sa Majesté.

Si je devais vous rapporter, Monsieur, toutes les *menées* qui sont remarquables en effet, qu'a jouées le Voltaire avec son arrestation, j'aurais besoin encore de quelques pages. Je dois cependant encore vous faire part que, après que je fus arrivé avec l'ordre du bourgmestre, à la porte de la ville où Voltaire était arrêté, j'appris par le sous-officier qu'il avait déchiré une partie de ses papiers. Je lui offris de le prendre dans ma maison et d'y continuer les arrêts privés jusqu'au lendemain; il prit place aussi dans mon carrosse d'Etat à six glaces, avec lequel j'étais toujours allé et venu, et il me remit toutes ses richesses comme il disait, il y avait en effet une petite cassette, que mon valet put à peine soulever; mais comme nous allions partir, il déclara qu'il préférait être aux arrêts publics que dans ma maison; je fis donc accompagner la voiture par quelques hommes, et je traversai la ville, où la foule devint alors extrêmement grande, en voiture ouverte *quasi* comme un co-détenu. Son précédent propriétaire au Lion ne voulant plus l'avoir chez lui, à cause de son incroyable lésinerie, je le déposai chez M. le conseil-

1. Plusieurs pièces sont jointes à ce rapport. Elles ont été reproduites, texte et traduction, dans Moland, à la suite de ce rapport, t. XXXVIII, p. 66 et suiv.



ler aulique Schmidt sans les bons conseils et aveu duquel je ne voulais rien décider quant au mode d'arrêt éventuel. Mais ledit M. le conseiller s'était dès son retour en ville rendu chez le bourgmestre, non seulement pour le tenir en bonnes dispositions, mais aussi pour l'assurer de sa caution *ratione* de la réquisition royale.

Il y rencontra la soi-disant nièce du Voltaire, mais que je considère comme un autre personnage, car hier est arrivée une lettre pour elle avec l'adresse *Mad. de Voltaire*; comme cette effrontée virago allait par toute la ville déconcerter les conseillers, le bourgmestre la fit mettre aux arrêts avec le secrétaire, et comme le Voltaire voulait encore une fois s'échapper de la maison de Schmidt, on l'a fait conduire à l'hôtel de la Corne de bouc, et on a donné à chaque prisonnier une garde, que nous avons réduite à deux soldats après réception de votre dernière lettre<sup>1</sup>.

1. Varnhagen von Ense, *Voltaire in Frankfurt-am-Main*, 1753 (s. l. n. d.).

## COLLINI

Manheim était alors la résidence des électeurs palatins. La cour était pour quelque temps à Schwetzingen, maison de plaisance du souverain. Voltaire prit quelques jours pour mettre de l'ordre dans ses affaires. Il arrangea ses papiers, et changea en numéraire de France l'argent échappé au naufrage de Francfort. Un juif, qui n'oublia pas ses propres intérêts négocia cette affaire. Dès que l'électeur Charles-Théodore eut appris l'arrivée à Manheim de l'illustre voyageur, il s'empressa de lui envoyer un de ses équipages pour le transporter à Schwetzingen. Il fut logé, lui et toute sa suite, et n'eut pas d'autre table que celle du souverain. Tous les acteurs du spectacle français vinrent en corps présenter leurs hommages à l'homme célèbre qui avait étendu leur art par tant de chefs-d'œuvre. Ils sollicitèrent la permission de venir particulièrement prendre de lui des leçons sur l'esprit de leurs rôles et sur la déclamation. Tous les jours, après dîner, Charles-Théodore avait, dans son cabinet, un entretien avec Voltaire. Il voulut qu'il visitât ses galeries et les collections qu'il avait formées dans le palais de Manheim. Un équipage l'y conduisit. Voltaire passa quinze jours à Schwetzingen, fêté, recherché et comblé d'attentions<sup>1</sup>.

1. Collini, *Mon séjour auprès de Voltaire*, p. 106.

... Nous couchâmes le 15 août à Rastadt, et le lendemain nous arrivâmes par Kehl à Strasbourg. Voltaire se fit descendre à l'auberge, portant l'enseigne de *l'Ours blanc* <sup>1</sup>.

On trouva extraordinaire qu'il se fût logé dans une hôtellerie peu connue, et située dans le plus mauvais quartier de la ville, tandis qu'il y avait à Strasbourg des hôtels renommés, où les voyageurs aisés avaient coutume de descendre. On n'épargna pas les suppositions et les conjectures; enfin, après bien des contestations, on s'accorda à penser et à dire que Voltaire était un avare. J'avoue que cette auberge de *l'Ours blanc* contrastait un peu avec la dignité qu'il mettait dans ses voyages; mais on va voir combien l'on a tort d'ajouter foi aux apparences et à quel point on doit être circonspect à juger les actions des hommes sur de simples conjectures. Ce qui passait pour un trait d'avarice, n'était dans le fonds qu'un effet de la bonté de son cœur. Un des garçons de l'auberge de l'Empereur à Mayence, nous avait servi avec une extrême attention. Son zèle et ses manières lui avaient gagné les bonnes grâces de Voltaire. Ce garçon était de Strasbourg. Il nous dit que son père tenait dans cette ville l'auberge de *l'Ours blanc*, et nous supplia d'y aller loger. Cette attention d'un fils pour l'auteur de ses jours, toucha mon illustre compagnon de voyage, il promit ce qu'on lui demandait. Il espérait en outre achalander l'auberge de cette famille en y séjournant.

... Nous étions depuis quelques jours à l'auberge de *l'Ours blanc* lorsque nous fîmes la connaissance de M. Defresney, fils de la directrice de la poste aux lettres en Alsace, jeune homme rempli d'esprit et d'imagination. Voltaire goûta beaucoup sa société. Il fut souvent ques-

1. Aujourd'hui, 28 place Kleber. La maison a été reconstruite, à la suite d'un incendie.

tion dans leur entretien du plaisir de vivre à la campagne. M. Defresney lui proposa une petite maison située à peu de distance de la ville, proche la porte aux Juifs; auprès était un grand potager : cette maisonnette appartenait à M<sup>me</sup> Léon qui avait permis que Voltaire allât l'habiter; l'offre fut acceptée et nous allâmes nous y installer le 22 août.

Le célèbre Schœpflin <sup>1</sup> vivait alors à Strasbourg; Voltaire voulut connaître et consulter, sur l'histoire de l'Allemagne, ce professeur qui s'était fait un nom comme historien. Il en tira pour son ouvrage des renseignemens précieux. L'auteur des *Annales* lui proposa de lire ce qu'il en avait fait et de lui indiquer ses observations. Schœpflin, trop occupé par les devoirs de sa place, ne put accepter; il conseilla à Voltaire de s'adresser au professeur Lorentz <sup>2</sup>. Celui-ci se chargea avec plaisir de parcourir le manuscrit et en fit disparaître les taches qui devaient nécessairement exister dans un ouvrage commencé pour plaire à la princesse de Saxe-Gotha, et écrivit rapidement dans le désordre et les désagréments de notre voyage. Toute sa vie, Voltaire, malgré sa supériorité, consulta sur ses productions, les personnes dont les talens étaient appropriés au genre dans lequel il écrivait. Ses amis ou les gens de lettres à qui il remettait ainsi ses manuscrits les prêtaient inconsidérément; de là, ces éditions clandestines et défectueuses, imprimées par des libraires avides et contre lesquelles il était sans cesse obligé de réclamer.

... Le projet de Voltaire était de s'arrêter dans la pro-

1. Johann-Daniel Schœpflin (né le 6 sept. 1694, à Sulzbourg en Brisgau, mort à Strasbourg, où il était professeur depuis vingt ans, le 7 août 1771), auteur de l'*Alsatia illustrata* (1751-1761) et de l'*Historia Zaringo Badensis* (1763-1766) Sa riche bibliothèque fut brûlée en 1870.

2. Il faut rendre à chacun ce qui lui appartient. Le marquis de Luchet et d'autres biographes ont dit que c'était Schœpflin qui avait rectifié les erreurs qui s'étaient glissées dans cet ouvrage (*Note de Collini*).

vince d'Alsace jusqu'à ce qu'il eût irrévocablement fixé le lieu de sa retraite; cette détermination dépendait des nouvelles que sa nièce devait lui faire parvenir de Paris où elle s'était rendue en quittant Francfort. Elle y employait le crédit de ses amis pour connaître les intentions du roi au sujet de son oncle et pour obtenir qu'il pût rester en paix dans sa patrie. Elle l'aimait de l'amitié la plus tendre, et son désir était de vivre avec lui dans la capitale. Elle apporta le plus grand zèle dans les démarches qui pouvaient faire réussir cette entreprise; mais elle trouva beaucoup d'obstacles : des âmes scrupuleuses et timorées craignaient la présence de Voltaire. La faction des prêtres était la plus acharnée et la plus redoutable. Il recevait d'elle le détail exact de tout ce qu'elle faisait, et rien encore n'annonçait qu'il pût continuer son voyage vers l'intérieur de la France.

Obligé de rester en Alsace, il se décida à aller habiter Colmar<sup>1</sup>.

... Notre résidence en cette ville ne devait finir que quand les lettres de Paris auraient indiqué à Voltaire le parti qu'il pourrait prendre. La faction qui voulait l'éloigner, s'agitait toujours. Colmar est situé de manière à entrer en peu de tems dans la Suisse et dans l'Allemagne, ou à se transporter dans l'intérieur de la France. En attendant l'époque qui devait fixer sa destinée, Voltaire prit une résolution de monter un ménage dont je fus le directeur. Une jeune fille de Montbéliard, qui parlait allemand et français, fut notre cuisinière. Babet avait de la gaîté, de l'esprit naturel, aimait à causer et avait l'art d'amuser Voltaire. Elle avait pour lui des attentions et des prévenances que les serviteurs n'ont pas ordinairement pour leurs maîtres; elle le traitait avec bonté et complaisance.

1. Collini, *Mon séjour auprès de Voltaire*, p. 109-114.

Je plaisantais souvent Babet sur son empressement, elle répondait en riant et passait.

Notre manière de vivre était paisible et uniforme. Le grand homme dont j'étais le commensal portait un cœur sensible, un esprit égal et tolérant, jamais l'ennui ne venait altérer son humeur; avec de telles qualités, il établissait sans peine dans sa maison l'accord domestique, partie essentielle du bonheur de la vie privée.

Je jouais ordinairement aux échecs avec lui, après le dîner. Jamais je ne connus à Colmar ce père Adam, dont presque tous les auteurs prétendent qu'il fit la connaissance en cette ville, et avec lequel, plusieurs années après, il jouait à ce jeu au château de Ferney. Aucun jésuite ne vint voir Voltaire à Colmar; ces religieux avaient alors des raisons pour ne pas le voir, il en avait pour les craindre. Quelques amis, des conseillers et avocats au conseil souverain d'Alsace, formaient sa société ordinaire. Parmi ces derniers, il distinguait M. Dupont, homme aimable, doué d'une imagination vive et enjouée, amateur de littérature, et avec lequel il fut ensuite en commerce de lettres.

L'année 1754 ne fut pas, dans la vie de Voltaire, moins fertile en incidens que la précédente. L'avidité et les chicanes des libraires, la malveillance des envieux, l'injustice des critiques, l'assiégèrent plus que jamais, et pour combler la mesure, les persécutions religieuses l'obligèrent de quitter la France<sup>1</sup>.

1. Collini, *Mon séjour auprès de Voltaire*, p. 117-118.

## D'ARGENSON

29 décembre 1753. — *Parnasse*. On dit le grand poète *Voltaire* mort subitement à Colmar.

10 novembre 1754. — Le maréchal *de Richelieu* travaille à obtenir du roi la permission de faire venir *Voltaire* à Paris, promettant qu'il sera sage. Il avoit cru pouvoir l'amener avec lui aux Etats de Languedoc; mais depuis cela, on a pensé qu'il y feroit des frasques. Enfin, il obtint d'avoir avec lui une entrevue en passant à Dijon pour aller à Montpellier, et son sort sera réglé <sup>1</sup>.

### *Annales de l'Empire* (juillet 1754).

C'est à tort que l'on m'avoit dit le génie de l'auteur baissé dans cet ouvrage. Cela n'eût pas été surprenant : *Voltaire* a soixante ans, et son âme a été le théâtre de bien des agitations. Cependant je trouve ici du grand, comme de la chaleur. Qu'on lise surtout les derniers cahiers du second tome, l'état de l'Empire sous Léopold, Joseph et Charles VI, on se convaincra que son feu n'est pas ralenti. Il voit les choses du plus haut des clochers, presque toujours juste. *Voltaire* sait tout; il a tout manié, sciences,

1. *Mémoires* (édit. Jannet), IV, p. 163, 197. Cf. édit. Rathery, p. 262. *Voltaire* rencontra le duc à Lyon (voir ci-après la lettre de M. de Ruffey à l'abbé Leblanc):

morale, histoire, et surtout politique. Il est vrai que les défauts de son caractère percent quelquefois dans ce qu'il prise et dans ce qu'il rejette. *Voltaire* a aimé la gloire, mais il n'a point dédaigné la fortune. Ainsi ses préceptes dépendent souvent de la carrière qu'il envisage en enseignant. Comme il a vu que l'argent lui étoit bon, il s'est jeté dans celle d'en acquérir. Avec cela, il est délicat, sensible aux mouches et pétri d'amour-propre. Cela l'a rendu malheureux. Il s'est trouvé plus prudent que téméraire dans l'exécution de ses démarches; de là sont venues des disgrâces et une mauvaise réputation. Il a bien jugé les autres, et s'est mal jugé lui-même. Il s'est éloigné de son bonheur, et est plutôt le juif errant que le philosophe *Socrate*. Il est tout nerf et tout feu; il est malheureux pour lui et délicieux pour ses lecteurs. Il juge bien de son talent, et s'est presque retiré des vers à l'âge qui ne promet plus de fleurs, et qui peut rendre de bons fruits. Il s'est bien tiré de son rôle d'auteur, et mal de celui d'homme d'honneur; sage économe de son talent, et mauvais de sa renommée <sup>1</sup>.

1. Marquis d'Argenson, *Mémoires et Journal inédit* (Paris, Jannet, 1858), V, p. 147-148.



## M. DE RUFFEY A L'ABBÉ LE BLANC

A Dijon, ce 18 novembre 1754.

Je vous dirai, que le 13 de ce mois Voltaire passa à Dijon avec sa nièce. Il arriva assez tard. Il m'envoya son secrétaire me faire des complimens et savoir de mes nouvelles, me mandant qu'il étoit au désespoir de ne pas venir me voir, mais qu'il étoit très fatigué, aïant fait ce jour-là plus de trente lieues et devant partir pour Lion à quatre heures du matin. J'allay le chercher et le trouvay prest à se mettre au lit, il me retint et nous soupâmes ensemble très-gayement, il m'a promis, en repassant, de séjourner à Dijon et de prendre son logement chez moy. Son voïage a été très précipité, je crois qu'il s'agit d'affaires d'intérêt, aïant de l'argent placé de tous costés. Il est peut-être menacé de quelque banqueroute à Lion. Il compte y rester trois mois. Il fit l'éloge de la Bourgogne en buvant de son vin assez amplement, dont je luy envoïay chercher chez moy six bouteilles pour son voïage. Je luy fis voir des vers que vous trouverez ci-joints. Il en fut content, mais quand il lut le sujet de l'ouvrage du roi de Pologne, il s'écria : « Ah! c'est contre moi qu'il a fait cela ». Je l'assurai fort du contraire, l'ouvrage du roi n'étant qu'un tissu de maximes générales. Un autre motif du voïage de Voltaire à Lion, à ce que je soupçonne, est une entrevue avec M. de Richelieu, qui doit y passer en allant en Languédoc tenir les Etats <sup>1</sup>.

## COLLINI A DUPONT <sup>1</sup>

A Lyon, novembre 1754.

Je vous dois mille remerciements pour les bontés que vous avez eues pour moi à Colmar; elles faisoient ma consolation au milieu des chagrins attachés à mon sort. Je ne suis pas plus heureux à Lyon, où la dureté du philosophe que j'ai le malheur de suivre ne cesse de me rendre la vie affreuse. C'est un esclavage dans lequel je vis depuis trois ans, et dont j'allois briser les chaînes à mon départ de Colmar. Je crois, monsieur, pouvoir m'ouvrir à vous sans crainte; vous êtes prudent, discret, et vous m'avez paru vous intéresser à ce qui me regarde. Voici le fait.

On alloit partir de votre ville et les chevaux étoient prêts. La berline parut trop chargée au philosophe, et il ordonna sur-le-champ qu'on détachât tout, et qu'on n'y laissât que sa malle et celle de sa nièce. Je ne portois avec moi qu'un petit porte-manteau où j'avois une douzaine de chemises et quelques hardes nécessaires. Il me fit dire de tout vendre. La proposition étoit d'un fou, et j'allai lui dire poliment que ses extravagances étoient insoute-

1. Dupont, le correspondant de Collini, était avocat au Conseil souverain, de Colmar. Voltaire, arrivé le 18 novembre à Lyon, en était reparti le 10 décembre. Il était à Genève le 12 et datait, le 14, sa première lettre de Prangins, dont le château appartenait alors à un M. Guiger, avant de passer, de 1815 à 1825, à Louis Bonaparte. Depuis 1873, une institution dirigée par les frères moraves y est installée.

nables, que je lui demandois mon congé, et que je le priois d'arranger mon compte. « Je suis fâché, dit-il, que vous vouliez me quitter; et par rapport à notre compte, je vous dois 19 livres : tenez »; et il met un louis d'or dans ma main, de la même façon qu'on feroit un présent de dix mille pistoles dont on veut paroître honteux. « Monsieur, lui dis-je, en regardant ce qu'il me donnoit, je m'en vais vous faire rendre cent sols. — Non..., non..., dit-il. — Je vous demande pardon, lui répliquai-je; il vous revient 5 livres. — Je vous en prie, dit-il acceptez cette petite bagatelle ». L'occasion me parut trop belle, et je le remerciai, en lui protestant qu'il avoit trop de bontés pour moi. Je sortis immédiatement de sa chambre. Sa nièce étoit auprès de lui; elle lui en dit apparemment un mot : et comme j'allois gagner la chambre que j'occupois chez madame Goll<sup>1</sup>, j'aperçus le philosophe courant après moi : « Tenez, me dit-il, comme je ne sais pas si vous avez de l'argent, ni ce que vous allez devenir, prenez encore cette bagatelle. — Monsieur, lui repartis-je, je ne suis nullement en peine de ce que je deviendrai, et je ne l'ai jamais été en matière d'argent ». Cependant il m'engagea à prendre encore un louis d'or et à le remercier de sa générosité. Il se retira dans sa chambre, et moi dans la mienne. Au bout d'un quart d'heure, un des domestiques vint me dire que l'oncle et la nièce parloient de cette aventure, et qu'ils craignoient qu'elle ne fit du bruit. On m'avoit à peine rendu ce compte que je vis paroître le philosophe dans ma chambre. Il m'obligea à refaire mon paquet et à partir; je m'y rendis.

Que dites-vous, monsieur, de cette histoire? Elle est dans la plus exacte vérité d'un bout à l'autre. Il n'y a actuellement que vous et moi qui la sachions. N'ai-je pas

1. Voltaire habitait chez Jean-Ulric Goll.

mis le philosophe à une terrible épreuve? Je sais à présent à quoi m'en tenir, et je sais ce qu'il est capable de faire pour un homme qui lui avoit vendu sa liberté, qui l'avoit servi trois ans avec attachement, et qui avoit été emprisonné pour lui à Francfort. Je sais ce que signifient les promesses. Je me repens tous les jours de n'avoir pas écouté ceux qui me conseilloyent à Berlin de ne pas partir avec lui. J'ai honte de l'abrutissement et de la soumission basse et servile où j'ai vécu trois ans auprès d'un philosophe le plus dur et le plus fier des hommes.

Tout cela, monsieur, m'a fait rire en mon particulier : ce sont des scènes de comédie; mais c'est quelquefois pour moi du haut comique, ou de la comédie dans le genre larmoyant. Quoi qu'il en soit, j'ai juré de ne plus appartenir à aucun philosophe qui soit sec, pâle, hideux, et, ce qui pis est, toujours mourant. J'aime les vivants, et ces bons vivants qui font deux repas par jour.

J'ai écrit de tous côtés pour sortir du tombeau où je suis enseveli depuis longtemps. Je n'attends que le moment de ma résurrection. Je n'aurai aucun embarras pour retrouver mon corps : il est tout prêt, et n'a besoin que de quelques réparations; mais c'est mon âme qui m'inquiète, elle est je ne sais où; j'ignore ce qu'elle est devenue; je la crois même perdue à jamais <sup>1</sup>.....

1. *Lettres inédites de Voltaire, de M<sup>me</sup> Denys et de Collini adressées à M. Dupont, avocat au conseil souverain de Colmar* (Paris, 1821). Ce recueil contient onze lettres du secrétaire de Voltaire, du 4 novembre 1753 au 15 juin 1776.

DE MONTPÉROUX, RÉSIDENT DE FRANCE  
A GENÈVE<sup>1</sup>, AU DUC DE CHOISEUL

Genève, 14 décembre 1754. .

Je n'aurai l'honneur de vous rendre compte, cet ordinaire, que du passage de M. de Voltaire par cette ville; il y arriva avant-hier soir, et en est reparti ce matin pour aller en Suisse y faire quelques remèdes préparatoires aux eaux d'Aix, qui lui ont été ordonnées. Il demeurera à trois lieues d'ici pour y être plus à portée du docteur Tronchin de Hollande<sup>2</sup>, en qui il a beaucoup de confiance; sa santé est très délabrée : il est tourmenté d'une sciatique violente. La grande réputation de M. de Voltaire aurait fait souhaiter aux savants de cette ville qu'il y eût fait un plus long séjour; mais les soins qu'il veut donner à sa santé lui font chercher la solitude, pour éviter bien des visites de curiosité et toujours importunes, surtout dans l'état où il est<sup>3</sup>.

1. De Montpérroux remplit les fonctions de résident de France à Genève, de 1750 à septembre 1765.

2. Le célèbre Théodore Tronchin (1709-1781), dont la famille était originaire de Provence. Il avait étudié avec Boerhave et s'était fixé à Genève. Il vint plus tard à Paris, comme médecin du duc d'Orléans.

3. Arch. des Affaires étrangères; cité par L. Perey et G. Maugras, *la vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney* (Paris, 1885), p. 46.

# TABLE DES MATIÈRES

## I

LA JEUNESSE D'UN FILS DE NOTAIRE. DE LA NAISSANCE AU PREMIER EXIL (1694-1728). . . . .	1
Acte de Baptême de Marie-François Arouet (22 novem- bre 1694). . . . .	3
Lettre de Pierre Bailly, cousin des Arouet, à son père (24 novembre 1694). . . . .	4
Rapport sur la rélévation de Voltaire à Sully-sur-Loire (4 mai 1716). . . . .	5
Saint-Simon. <i>Mémoires</i> (1716-1717) . . . . .	6
Mémoire instructif (1717). . . . .	7
Le duc de la Vrillière à d'Argenson (16 mai 1717) . . . .	9
Le Roi au gouverneur de la Bastille (17 mai) . . . . .	10
Bazin, exempt de robe courte, à d'Argenson (16 mai). . .	11
Ecrou de Voltaire (17 mai). . . . .	12
Procès-verbal d'écrou (16 mai) . . . . .	13
Le commissaire Ysabeau au lieutenant de police (17 mai). .	13
Interrogatoire de Voltaire (21 mai). . . . .	14
Le commissaire Ysabeau au lieutenant de police (21 mai). .	21
De Machault, lieutenant de police, à ? . . . . .	22
Le roi à M. de Bernaville (11 avril 1718). . . . .	23
Le duc de la Vrillière à Voltaire (11 juillet) . . . . .	24
Présent du roi à Voltaire (6 décembre). . . . .	24
Caumartin de Boissy à M <sup>me</sup> de la Cour (3 et 18 may 1719) . . . . .	25

Mathieu Marais. <i>Mémoires</i> (juin 1720) . . . . .	28
Extrait du <i>Mercure de France</i> (janvier 1722). . . . .	29
Fr. Tronchin (1722) . . . . .	29
Mathieu Marais. <i>Mémoires</i> (juillet, septembre 1722). . .	30
Jean-Baptiste Rousseau. Lettre sur Voltaire (22 may 1736). . . . .	32
M. Marais. <i>Mémoires</i> (décembre 1722, avril 1723, février 1724, juin 1725). . . . .	38
M. Marais au président Bouhier (24 novembre 1725). . .	40
Le président Hénault. <i>Mémoires</i> (1726). . . . .	41
Le maréchal de Villars. <i>Mémoires</i> (1726). . . . .	42
D'Argenson. <i>Mémoires</i> (1725 environ) . . . . .	44
Le président Bouhier à Mathieu Marais (1 <sup>er</sup> février 1726). .	45
De Maurepas à Hérault (5 février, 23 mars). . . . .	46
Lettre d'anticipation (28 mars) . . . . .	47
M. Marais au président Bouhier (6 février-3 mai avril). .	48
Hérault au ministre (mars-avril ?). . . . .	51
Anquetil. <i>Journal</i> (17 avril). . . . .	52
Gazetin de police (22 avril). . . . .	52
De Maurepas à de Launey, gouverneur de la Bastille (29 avril). . . . .	53
Hérault à de Launey (2 may) . . . . .	54
Daumart à Hérault (7 mai) . . . . .	55

## II

Du premier exil à Cirey (1727-1736) . . . . .	57
Le commissaire Labbé à Hérault (18 avril 1727) . . . .	59
M. de Maurepas à Voltaire (29 juillet et 9 avril 1728) . .	60
Mathieu Marais au président Bouhier (décembre 1731-mai 1733). . . . .	61
E. Jordan. <i>Voyage littéraire</i> (1733). . . . .	67
Extrait de la <i>Correspondance littéraire</i> de Grimm. Portrait de Voltaire par le marquis de Charost (1733). . .	70
Maurepas au lieutenant de roi, à Auxonne (3 mai 1734). .	74
Hérault à Maurepas (juin 1734) . . . . .	75
Rapport de Vanteroux (juin 1734) . . . . .	76

Hérault à Voltaire (2 mars 1735). . . . .	77
Mémoire pour Claude François Jore (9 juin 1736). . . . .	78
Le contrôleur général à Hérault (10 juin). . . . .	91
Maurepas à Voltaire (22 juin) . . . . .	91

## III

QUINZE ANS A CIREY : VOLTAIRE ET MADAME DU CHATELET (1733-1750). . . . .	93
M <sup>me</sup> du Deffand. Portrait de M <sup>me</sup> du Châtelet. . . . .	95
L'abbé d'Olivet au président Bouhier (3 juin 1736). . . . .	97
L'abbé Leblanc au président Bouhier (juin). . . . .	98
Mathieu Marais au président Bouhier (13 juillet) . . . . .	100
L'abbé Leblanc au président Bouhier (19 novembre) . . . . .	101
M <sup>me</sup> Denis à Thiériot (10 mai 1738). . . . .	103
M <sup>me</sup> de Graffigny. Lettres à Devaux (4 décembre 1738-février 1739). . . . .	105
Prault fils, libraire, à M <sup>me</sup> de Chambonin (24 janvier 1739). . . . .	120
D'Argenson. <i>Loisirs d'un ministre et Mémoires</i> (1736-1749). . . . .	122
Dieudonné Thiébault. <i>Souvenirs</i> (1740). . . . .	127
Le Commissaire Poussot. <i>Journal</i> (30 mars, 9 avril 1744). . . . .	130
Le président Hénault. <i>Mémoires</i> (1744) . . . . .	132
Le même au comte d'Argenson (9 juillet 1744). . . . .	133
Extrait du <i>Mercur de France</i> (mars 1745). . . . .	135
Maurepas à Anisson (juin). . . . .	136
Marmontel. <i>Mémoires</i> (1745-1746). . . . .	137
<i>Discours prononcé à la porte de l'Académie française</i> (1746) . . . . .	141
Mannory à Voltaire (9 janvier 1747). . . . .	145
Madame de Staal à Madame du Deffand (15-30 août 1747). . . . .	149
Longchamp. <i>Mémoires sur Voltaire</i> (1747-1749). . . . .	155
Brevet de gentilhomme ordinaire du roi (1749) . . . . .	183
Le marquis d'Argenson. <i>Mémoires</i> (avril 1749). . . . .	184
Madame d'Argental à son mari (mai-juin) . . . . .	185
Bret. Portrait de Voltaire (1749) . . . . .	187



## IV

DE PARIS A BERLIN : VOLTAIRE ET FRÉDÉRIC II (1750-1753) . . . . .	189
D'Argenson. <i>Mémoires</i> (24 août 1750, 13 avril 1751) . .	190
Formey, ( <i>Souvenirs d'un citoyen</i> ) 1740-1753) . . . . .	192
Dieudonné Thiébault. <i>Souvenirs</i> . . . . .	199
Frédéric II à la margrave de Baireuth (22 janvier 1751). .	227
Le baron de Pöellnitz à la même (13 février) . . . . .	228
Le baron de Marschall à l'abbé Danès (23 février). . . .	230
Frédéric II à Voltaire (24 et 28 février). . . . .	232
Le président Hénault au comte d'Argenson (31 décembre). .	235
Frédéric II à Maupertuis (10 décembre 1752). . . . .	236
Le même à Voltaire (16 mars 1753). . . . .	237
Le même à Darget (avril). . . . .	238
D'Argenson. <i>Mémoires</i> (27 avril, 8 août). . . . .	239
La margrave de Baireuth à Frédéric II (29 juin). . . . .	240
Frédéric II, Portrait de M. de Voltaire (1756) . . . . .	242

## V

DE BERLIN A GENÈVE (1753-1754) . . . . .	245
Collini. <i>Mon séjour auprès de Voltaire</i> (1752-1753) . . .	246
Extrait de l' <i>Ober-Postamt-Zeitung</i> de Francfort (3 juin 1753). . . . .	263
Madame Denis au comte d'Argenson (11 juin) . . . . .	264
Rapport du résident von Freytag à von Fredersdorf (23 juin). . . . .	267
Collini. <i>Mon séjour auprès de Voltaire</i> (1753-1754) . . .	271
D'Argenson. <i>Mémoires</i> (29 décembre 1753-10 décembre 1754). . . . .	276
M. de Ruffey à l'abbé Le Blanc (18 novembre 1754) . .	278
Collini à M. Dupont, avocat (novembre). . . . .	279
Montpérourx, résident de France à Genève, au duc de (14 décembre). . . . .	282



165



# Date Due

0c5'58 F

Demco 293-5

Prod'homme, Jacques

842.5

V935X

Voltaire raconté par ceux  
qui l'ont vu

P964

33033

Prod'homme, Jacques

842.5

AUTHOR

V935X

Voltaire raconté par

P964

TITLE

ceux qui l'ont vu

33033

DATE DUE

BORROWER'S NAME

**UPSALA COLLEGE LIBRARY**  
**EAST ORANGE, NEW JERSEY 07019**

FGCU LIBRARY



3 1997 00106036 7